

98 Année-No 11

Novembre 1916

NOTRE ROMAN COMPLET :

# LE FIANCÉ DE RÉGINE

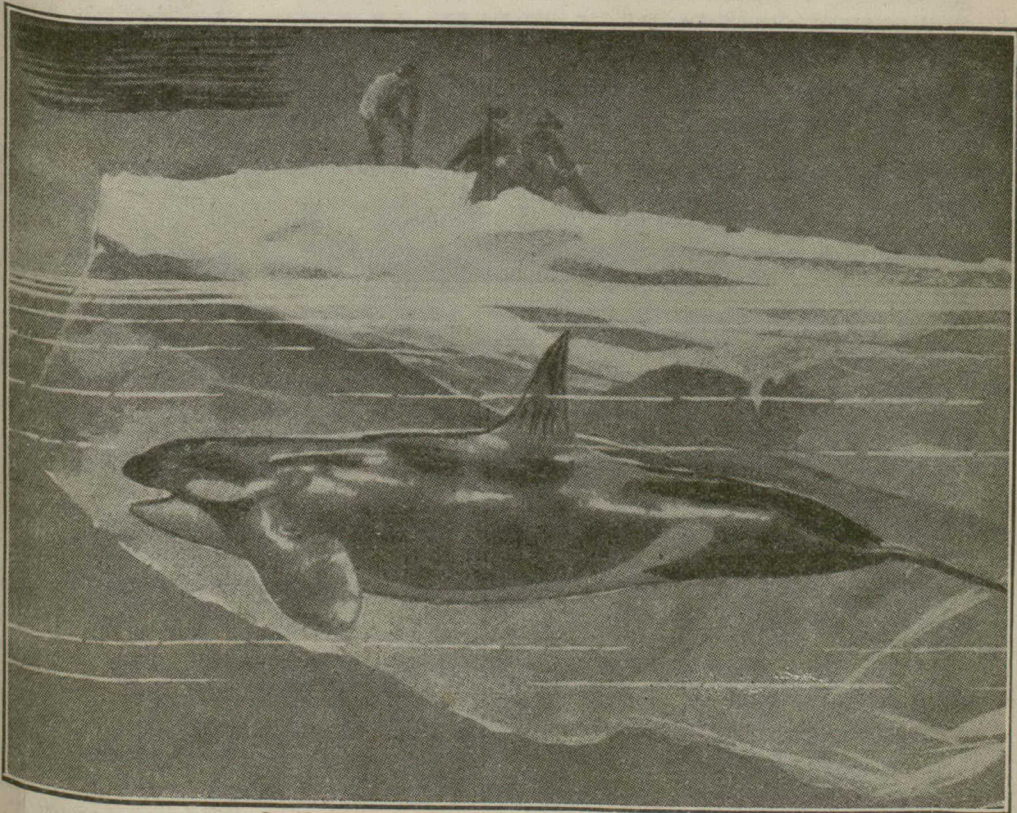
*Yvette Beau*

PAR PAUL DE GARROS

# La Revue Populaire

10<sup>c</sup>

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.



La Terreur de l'Antarctique. (Voir page 17)

**Numéro Exceptionnel de 164 Pages**

Articles d'actualité, voyages, choses curieuses de partout, astrologie du mois, soit en tout 77 articles et de nombreuses gravures. Voir plus loin le sommaire complet.

POIRIER, BESSETTE & CIE  
Edit.-Propriétaires  
200, Boulevard St-Laurent,  
Montréal.

# PARURES ET TOURS DE COU

C'est assurément le temps de se les procurer. Le besoin s'en fera bientôt sentir, l'automne nous ayant déjà, par quelques brises plus froides, signalé sa venue. D'ailleurs, au commencement de la saison, le stock est au complet et le choix, par conséquent, plus facile.

Les parures en renard — renard jaune, renard croisé, renard noir, sans omettre le renard blanc, si coquet et si seyant, — semblent avoir une vogue toujours croissante. Nous en avons de tous genres, aux formes jolies et variées.

Parmi les nouveautés, nous mentionnerons ces riches écharpes en taupe et hermine, taupe garnie d'hermine ou hermine garnie de taupe. Elles se drapent simplement et gracieusement sur les épaules ou bien, pour plus de confort, on les enroule autour du cou où les retient un gros bouton de fantaisie.

Nos parures en hermine, manchons, étoles, cravates, sont vraiment de toute beauté. Elles ne pourront qu'ajouter au charme de nos élégantes,



## CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée

Gros et Detail - 130, St-Denis - Tel. Est 3007

K-77-5

# LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES LIMITÉE

LIBRAIRES - PAPETIERS - IMPORTATEURS

43 rue Notre-Dame Ouest, -- Montréal



**La plus importante Librairie et Papeterie Française au Canada**

👉 *Vous invite à visiter ses rayons de* 👈

LITTÉRATURES CANADIENNE ET  
FRANÇAISE ;  
LIVRES ET ARTICLES RELIGIEUX ;  
ARTICLES DE FANTAISIE, D'ART,  
DE JEUX ;  
PAPIERS PEINTS ET VITRAUX,



FOURNITURES DE CLASSES ET DE  
DESSINS ;  
FOURNITURES ET ARTICLES DE  
BUREAUX ;  
TAPISSERIES, RIDEAUX, ETC.  
CARTES GÉOGRAPHIQUES.



APPELEZ CE NUMERO

SI VOUS DÉSIREZ LES SERVICES DE LA  
PLUS GRANDE BUANDERIE, DONNANT  
LE MAXIMUM DE SATISFACTION AVEC  
UN TRAVAIL PARFAIT.

APPROUVÉ PAR LE BUREAU DE SANTÉ

THE TOILET LAUNDRY CO LIMITED  
TEINTURIERS ET DÉGRAISSEURS À SEC  
425 rue Richmond, Montréal.

👉 NOUS SOLLICITONS UN ESSAI 👈

Tel. Uptown 7640

## SOMMAIRE DU NO DE NOVEMBRE 1916

	Pages		Pages
Novembre .....	7	Une couronne glorieuse .....	132
Troisote avions allemands contre 23 français ...	8	Miracle! Un boche qui dit vrai .....	132
La statue de Jacques Ier .....	10	Juste récompense .....	132
Travaux féminins: Élégantes pochettes .....	11	La première victime de la guerre .....	133
Table et planche à repasser combinées ..	12	La bonne humeur des soldats français .....	133
Pour enlever la peinture .....	12	Une flambée de boches .....	133
Blanchissage des étoffes légères .....	12	Comment traiter avec les allemands .....	134
Travaux d'amateurs. Nouvelle étagère à fleurs.	13	Guillaume III propriétaire .....	134
Histoire des bijoux .....	14	Les projets guerriers du Kaiser .....	135
Pour les dessinateurs .....	15	Un beau geste .....	136
Une entrée royale .....	16	L'immensité de l'empire anglais .....	136
Les sources (poésie) .....	16	La cathédrale de Metz .....	136
La Terreur de l'Antarctique. Monstres polaires.	17	Les larmes du Kaiser .....	137
Un jardin splendide .....	18	Un hommage singulier .....	137
Les momies égyptiennes .....	19	L'influence des nombres .....	137
Le branle-bas de combat .....	21	Le troisième chevron .....	138
L'entente anglo-française .....	21	Richesses de l'Alsace-Lorraine .....	138
Les bijoutiers des tranchées .....	22	Le Tunnel sous la Manche .....	139
Le mouu annuel du tigre .....	23	God save the King .....	140
Les sauvages .....	24		
La fabrication des pipes .....	25	<b>MOSAÏQUE :</b>	
Nicolas de Monténégro .....	26	Une fraude dangereuse .....	142
Les dangers de l'oxyde de carbone .....	27	Le régime que nous devons suivre .....	142
Membre amusante d'attraper les corbeaux ...	29	Pour les plantes en hiver .....	142
Les poissons étranges .....	30	L'abattage de l'acajou .....	144
L'Espionnage allemand .....	31	Le dieu du volcan et des poissons .....	144
Une inscription à méditer .....	32	A Constantinople .....	144
Les évasions célèbres .....	33	Jalousie extrême .....	144
Le sous-marin de Ste-Hélène .....	34	L'ange de la paix .....	146
		Les requins et les sous-marins .....	146
<b>Roman :</b>		La traversée du canal de Suez .....	146
		Comment les feuilles purifient l'air .....	146
<b>LE FIANCÉ DE REGINE,</b>		Un jeune académicien .....	148
par Paul de Garros .....	35	La force du lion .....	148
		Les papillons invisibles .....	148
La contre-pétrole .....	124	Brosse à dents végétale .....	148
Astrologie de novembre .....	125	Les modes excentriques .....	150
Ramadou .....	129	L'araignée-radeau .....	150
Télestel .....	130	Pour vivre centenaire .....	150
		Rond de cuirisme abusif .....	150
<b>BOHOS DU CONCERT EUROPEEN :</b>		La nourriture du soldat russe .....	152
Le Boche .....	131	Etranges hospices chinois .....	154
La tenue khaki.—Son origine .....	132	Un traineau sous-marin .....	156
		Les grands magasins de Paris .....	162

THOMAS DUSSAULT,  
BOTTIER FASHIONABLE  
281 RUE STE-CATHERINE EST,  
TEL. EST 2434 - MONTREAL



*Chaussures de Haute Nouveauté*

# La Revue Populaire

Vol. 9, No 11

Montréal, Novembre 1916

## ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

*Paraît tous  
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,  
Editeurs-Propriétaires,  
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée  
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-  
que mois.

## NOVEMBRE

NOVEMBRE, en temps ordinaire, est un mois triste. Son nom est âpre comme la bise de l'arrière-automne et de l'hiver. Le calendrier révolutionnaire français l'avait mieux nommé que le calendrier romain qui lui a donné un chiffre qui n'est pas le sien, puisque novembre veut dire neuvième mois et qu'il est le onzième de l'année. Brumaire, rimant lugubrement avec suaire, allait à merveille à ce mois de deuil.

Mois de deuil surtout cette année!... Que de tombes fraîchement creusées depuis vingt-huit mois! Que de tombes nouvelles dans les cimetières, mais que de tombes aussi, semées un peu partout, perdues ici et là.

Que d'humbles petites croix cachées dans l'herbe envahissante!... et que de tombes sans noms!... sans croix!...

×

Le jour de la Toussaint, vous irez déposer des couronnes sur les tombes des cimetières, vous y répandrez des fleurs, des chrysanthèmes surtout, mais en priant pour vos chers disparus, pensez à ces morts anonymes, à ces héros inconnus qui reposent en quelque champ de bataille,

loin de leurs pauvres mamans que leurs lèvres appelaient à l'heure dernière, imploreraient comme le suprême secours.

O mères infortunées, vous qui n'aurez jamais de tombes à fleurir et à arroser de vos larmes, qui pourra mettre un peu de baume à votre douleur?...

Et vous, morts glorieux, héros sublimes qui dormez là-bas je ne sais où, ce n'est pas à vous que peuvent s'appliquer ces vers de Gabriel-Yves Farouel:

*Dormez, dormez en paix, bercez par les*

*[sanglots*

*Et les plaintes des mères.*

*Les pleurs feront fleurir, sur vos tombes,*

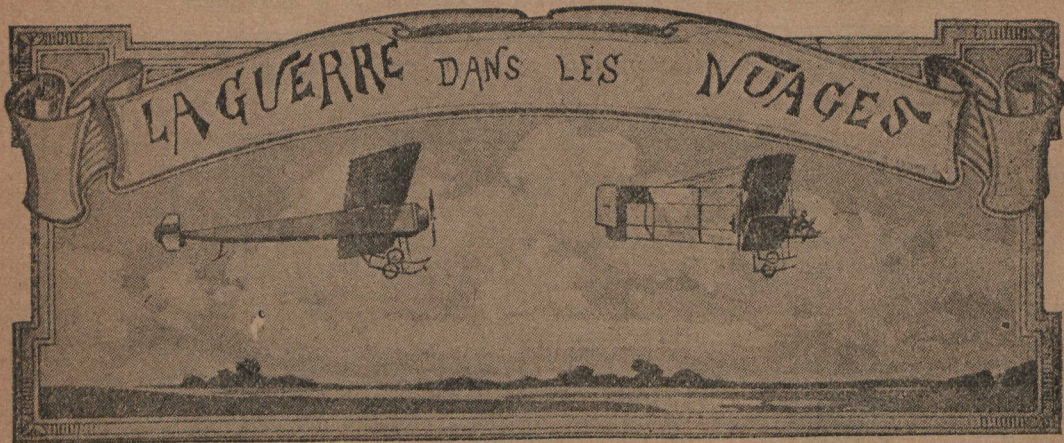
*[des lots*

*De roses printanières.*

×

A ceux-là, malheureusement, nous ne pourrons pas porter de chrysanthèmes, ces fleurs magnifiques, qui viennent pencher leur chevelure de pleureuses au-dessus des tombes, unissant à la poésie de leur éclosion, à l'entrée de l'hiver, le souvenir des disparus... Ce chrysanthème qui a bien mérité d'être appelé la fleur du "souvenir et de l'affection..."

ROGER FRANCOEUR.



## TRENTE AVIONS ALLEMANDS CONTRE VINGT-TROIS FRANÇAIS

Le 18 mars 1915, une grande bataille aérienne, la première, s'est déroulée en Alsace. Elle a été relatée en ces termes par le communiqué français :

*Paris, 19 mars.*—Un de nos groupes de bombardement, composé de 23 avions, a jeté 72 projectiles sur le champ d'aviation d'Habsheim et sur la gare aux marchandises de Mulhouse. Des avions ennemis, lancés à la poursuite des nôtres, ont eu avec eux une bataille aérienne au cours de laquelle un avion français et un avion allemand se sont descendus mutuellement à coups de mitrailleuses. Deux autres avions allemands sont tombés en flammes et trois des nôtres, touchés sérieusement, ont dû atterrir sur territoire ennemi."

D'autre part, dans les journaux allemands :

*Berlin, 19 mars.*— Quatre appareils appartenant à une escadrille française qui a attaqué Mulhouse et Habsheim ont été abattus dans un combat aérien aux environs de Mulhouse. Leurs occupants

ont été tués. A Mulhouse, l'attaque ennemie a tué 7 personnes et en a blessé 13 parmi la population civile. Un soldat a été tué à Habsheim."

Dans leur sécheresse, les communications officielles ne pouvaient donner une idée de la grandeur tragique de cette rencontre homérique. Grâce aux renseignements que nous avons obtenus des héros et des témoins du raid, nous avons pu reconstituer les diverses phases de ce drame aérien.

Celui qui a été surnommé le corsaire de l'air, le capitaine H..., avait reçu l'ordre d'aller attaquer à nouveau le terrain d'aviation d'Habsheim d'où partent les avions allemands qui viennent bombarder Belfort.

Vingt-trois appareils devaient participer à l'expédition.

Le départ s'effectue sous les yeux de toute la population, les appareils se dirigent vers les lignes.

A peine sont-elles franchies qu'aussitôt,



de la frontière suisse jusqu'à Thann, une barrière d'obus se forme: le ciel est embrasé par le feu des éclatements, puis obscurci par la fumée noire des projectiles. C'est un rideau de fonte qui s'élève.

A trois milles du front, un avion dont le moteur se refuse à donner est obligé d'atterrir auprès de nos tranchées. Les autres continuent, méprisant l'attaque terrestre.

Plus loin, une armée aérienne de plus de trente unités surgit, formant un réseau aux mailles serrées à travers lesquelles les Français devront se faufiler.

Et les combats commencent: un biplan attaqué par deux fokkers, prend feu immédiatement et tombe dans les flammes. Ses camarades assistent impuissants à son martyre et voguent toujours vers le but. Ils n'ont qu'une préoccupation: l'accomplissement de leur devoir.

Un autre avion est incendié. Le feu entoure les ailes. Il descend, piquant vers le sol.

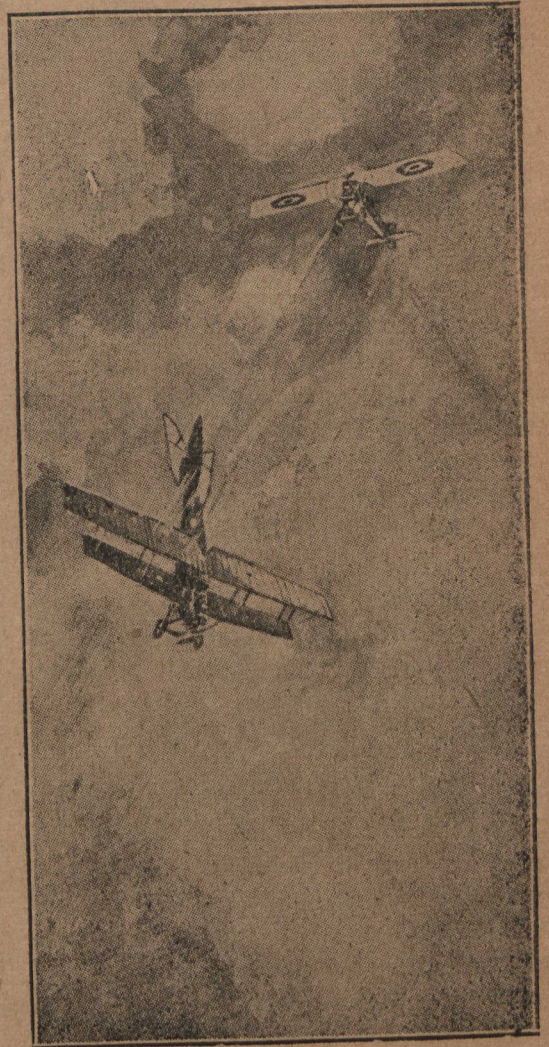
Le lieutenant F... est à son tour attaqué par un fokker. Une balle incendiaire fait exploser le réservoir d'essence. Il vire brusquement, et, délibérément, volontairement, s'enfonce avec fracas dans le fokker.

Deux autres appareils sont attaqués par deux fokkers. L'adjudant R..., ayant le lieutenant P... comme pointeur, combat pendant de longs instants et réussit enfin à rentrer en territoire français avec son appareil criblé de balles. Il a un bras fracassé, son compagnon a deux projectiles dans une épaule et un bras. Par deux fois, R... s'évanouit pendant la descente, mais parvient à reprendre ses sens et réussit un atterrissage impeccable. Une fois au sol, il retombe inanimé.

L'engagé volontaire serbe, sous-lieute-

nant M..., avec le sous-lieutenant P... manoeuvre assez habilement pour faire lâcher prise aux fokkers qui l'attaquent et porte secours à R...

Une fois délivré des cruels importuns, il se retourne et se trouve en face d'un énorme L. V. G. Vite, il l'attaque à coups d'obus percutants. Le second éclate juste au milieu de la carlingue de l'Allemand; elle s'ouvre littéralement et l'appareil



Un combat aérien

tombe, touché à mort.

Et, toujours, la troupe de bombardiers continue sa route vers l'objectif, sous les ordres du capitaine H... Rien ne saurait l'arrêter. Elle va, se rapproche, pour semer la mort, pour venger nos victimes. Elle ne pleurera les disparus qu'au retour, la mission accomplie.

Du côté allemand, les pertes sont encore plus sérieuses: au cours des combats multiples livrés, trois avions, dont deux fokkers et un L. V. G., ont été abattus.

Pendant le bombardement du terrain d'Habsheim, deux appareils qui étaient en train de prendre leur hauteur sont atteints par nos bombes et tombent en miettes.

L'adjudant A..., engagé volontaire, qui était parti quelques instants après ses camarades, à la suite d'une panne survenue à son moteur, effectue tout le parcours en isolé. Il fait tout le voyage et le bombardement à 1,200 verges d'altitude seulement. Il rentre miraculeusement indemne.

Quant au Français qui n'avait pu passer les lignes par suite d'une avarie, il répare pendant la nuit à trois milles des lignes et le lendemain va, seul, lancer son chargement. A son tour, il se contente de déclarer, pour expliquer son acte:

—Je ne pouvais tout de même pas rentrer au centre avec mes projectiles!

Les bombardiers avaient lancé à Mulhouse trois obus près des hangars, onze sur la gare, un sur une usine.

Les cinquante-sept autres avaient été réservés à l'aérodrome d'Habsheim. Cette épopée aérienne s'effectua entre 3 et 5 heures de l'après-midi.

Les dégâts furent considérables, les victimes très nombreuses, contrairement aux dires du communiqué allemand, dé-

mentis par un aveu d'outre-tombe.

Parmi les papiers du pilote abattu par le sous-lieutenant G. B..., le *gefretter* (caporal appointé) Steimberg, on trouva, en effet, copie d'un ordre du jour révélé par le général Goedke. Il transmettait à l'aviation de l'armée qu'il commandait les félicitations de l'empereur pour cette bataille aérienne.

“Les pertes causées par le bombardement de Mulhouse et d'Habsheim ont été *sanglantes*, ajoutait-il, mais elles sont compensées par les avions ennemis que nous avons descendus.”

Telle fut la première grande rencontre d'escadres aériennes. Rien ne peut mieux prouver la nécessité des escortes d'avions de chasse dans tous les bombardements.

— o —

## LA STATUE DE JACQUES IER

La première statue équestre qui a été élevée en Angleterre est celle de Jacques Ier, en 1678. Cette statue toute en bronze, due à la générosité de la famille Howard-Arundel, fut alors élevée à Whitehall, Charing-Cross.

Durant la guerre civile, le Parlement la vendit à un nommé John River, un fondeur de Holborn, avec ordre formel de la mettre en pièces et de la faire fondre. Mais John River la cacha et montra quelques morceaux de bronze que l'on crut être des débris de la statue.

Après la Restauration, la statue fut de nouveau érigée en 1678 à l'endroit où elle se trouve actuellement. Elle est placée sur un piédestal sculpté par Grinling Gibbons.



## Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

### ÉLÉGANTES POCHETTES

Les pochettes sont redevenues à la mode; elles peuvent remplacer le sac à main et être assorties aux costumes, ce qui est de fort bon goût.

Leur confection en est très simple, comme la forme; imaginez une enveloppe de papier à lettre, plus longue que large (fig. 1), avec cette différence que deux petits soufflets de soie sont posés de chaque côté; ils se composent de deux plis plats ayant un demi-pouce de profondeur (fig. 2 et 3); cousus sur leur hauteur, aux deux bords de la pochette, à l'intérieur, ils s'ouvrent avec aisance et se replient facilement lorsque la pochette se ferme avec son rabat que fixent un ou deux boutons à pression.

Les plus délicats travaux en broderie font l'ornement de ce charmant objet; les broderies "rococo" lui donnent un cachet de style, surtout si tous les contours sont soulignés d'une fine ruche de ruban.

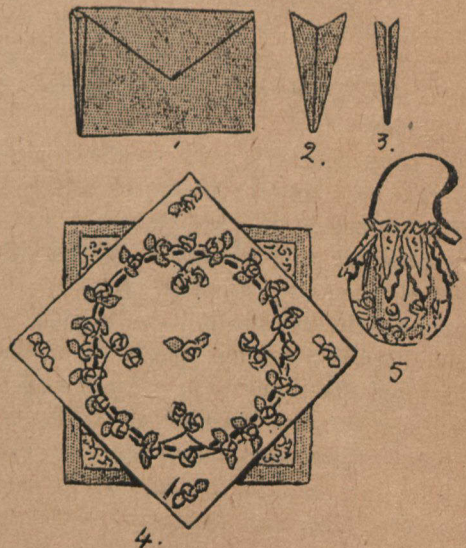
On double de soie assortie au ruban si celui-ci tranche comme couleur sur le tissu extérieur.

Un satin crème brodé au passé ou au point de tige de fleurs et de branchages très légers, avec des coloris pompadour, s'ornera d'une chicorée rose et se doublera d'une soie ou d'une satinette légère.

La pochette faite de moire ou d'otto-

man blanc, brodée de cordonnet et pailletée d'argent, les bords simplement soulignés d'une ganse de soie blanche, est une chose ravissante dans une jolie main féminine; cette pochette, que l'on fait de petites proportions, peut servir de porte-cartes.

Voici une pochette entièrement brodée en soie de Chine et faite en peinture à l'aiguille, broderie ainsi nommée parce que les points sont si dissimulés et les tons si fondus que, à moins d'y fixer son attention, on pourrait croire que l'on a réellement une peinture devant les yeux.



Pour accompagner un costume tailleur gros bleu, nous recommandons la pochette de velours ou de soie de même couleur que le costume et soutachée de noir ou de bleu en camaïeu.

Les pochettes se font de dimensions très variées, suivant l'usage auquel on les destine. Si elles servent de petit sac à ouvrage, pour loger un travail au crochet, une fine broderie, etc... un morceau de soie d'une jolie couleur servant de transparent à une gaine composée de petites rosaces au crochet, fera le plus joli effet.

Pour les pochettes brodées, appliquer une toile intérieure entre le tissu et la doublure cela leur donne un certain soutien.

Encore une idée intéressante, pour un sac à ouvrage. Prenez un foulard de fantaisie de la grandeur d'un mouchoir de poche grande taille.

A défaut du foulard on peut ourler un carré de jolie mousseline à neurs. On pose ce carré sur un autre carré en soie d'une nuance fine convenant bien au-dessus (fig. 4); on l'ourle également. Poser les deux parties l'une sur l'autre de manière que les angles se contrarient et forment huit dents flottantes qui seront la garniture des bords du sac.

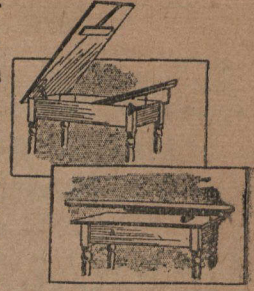
A leur base, une coulisse posée en rond et où passera un ruban servira à fermer le sac et aussi à la suspendre. C'est très coquet, surtout si une dentelle badine autour des angles (fig. 5).

— o —

#### TABLE ET PLANCHE À REPASSER COMBINÉES

On fabrique maintenant une combinaison de table de cuisine et de planche à repasser qui résoud la difficulté que l'on

a souvent de trouver une place convenable pour loger dans les petits logis, la planche à repasser quand on ne s'en sert pas. En soulevant le dessus de la table, on soulève la planche à repasser puis après avoir rabaisé le dessus de la table, la planche à repasser trouve sa place toute indiquée. Quand on ne s'en sert pas, la planche contenue à l'intérieur de la table est invisible.



#### POUR ENLEVER LA PEINTURE



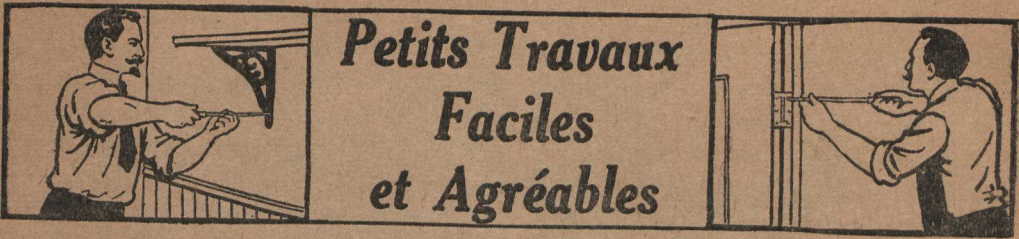
Faites une pâte en mélangeant de la potasse avec un peu d'eau. Etennez cette pâte sur la peinture qu'il y aura sur les vitres ou sur tout autre verre où il y aura de la peinture que vous désirez enlever; laissez cette pâte pendant quelques minutes, et lavez ensuite. Toutes les taches de peinture seront alors enlevées.

— o —

#### BLANCHISSAGE DES ÉTOFFES LÉGÈRES

Lavez d'abord à l'eau de savon légèrement tiède; rincez à l'eau vinaigrée; savonnez à l'eau plus chaude et plongez quelques secondes dans une eau ainsi composée: 4 pintes d'eau et une cuillerée d'eau de Javelle.

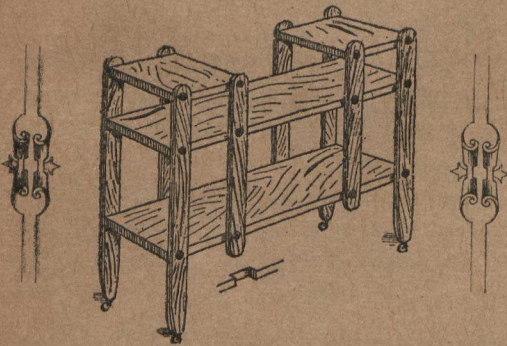
Il ne reste qu'à rincer à grande eau pure et les chemisettes ou autres articles délicats auront conservé tout l'éclat de leurs couleurs.



## NOUVELLE ETAGERE A FLEURS

Voici un joli modèle pour confectionner soi-même un support pour pots à fleurs et jardinières. Il peut se mettre dans un appartement près d'une fenêtre et il n'y fera certainement pas mauvaise impression.

Il se compose de 4 planchettes de bois et de 8 montants comme on s'en rend compte sur la gravure.



Les 2 planchettes du bas ont chacune 48 pouces de long et 12 de large tandis que les 2 du haut sont des carrés parfaits ayant chacun 12 pouces de côtés. Les 4 montants aux angles ont chacun 42 pouces de hauteur, 3 pouces de largeur et un pouce d'épaisseur.

Les 4 montants intermédiaires ont même épaisseur et même largeur, mais n'ont que 30 pouces de hauteur.

La planchette du bas est fixée à 15 pouces du plancher, celle d'au-dessus à

12 pouces plus haut et les 2 petites du haut à 1½ pouce du sommet des montants.

Tous les joints sont fixés au moyen de vis. Il faut avoir soin avant de mettre les vis de préparer leur place avec une mèche afin d'éviter que le bois se fende et aussi d'évaser la place que doit occuper la tête des vis de façon que les têtes une fois les vis en place, ne dépassent pas l'affleurement des montants. On cache ensuite la tête des vis avec du mastic.

Une fois le meuble fini on peut lui donner la teinte que l'on désire et le vernir ou simplement le frotter à la cire.

Enfin si l'on doit mouvoir souvent le petit meuble de place on peut y mettre des roulettes aux quatre supports d'angles.

— o —

POUR SAVOIR SI LA TOILE EST MÉLANGÉE DE COTON

Pour reconnaître la fraude, il suffit de laisser tomber une goutte d'encre avec une plume sur le morceau qu'on veut essayer. Si la goutte d'encre s'étend dans deux directions opposées, la toile contient du coton. Si par contre la tache se prolonge dans toutes les directions la toile est pur fil. Si la toile est fortement apprêtée, il faut d'abord enlever l'apprêt en frottant vigoureusement.

# HISTOIRE DES BIJOUX

L'amour de la parure est une qualité, ou une faiblesse essentiellement humaine; aussi loin qu'il est possible de remonter dans les âges du monde, on trouve le souci de l'embellissement par les bijoux. Théophile Gautier prétend même que ce goût de l'ornementation est le signe qui caractérise l'être humain et l'animal, s'appuyant sur ce fait que jamais une bête, même très intelligente, n'a songé à se mettre des boucles d'oreilles, tandis que les plus anthropophages des sauvages se font des colliers en perles...

Qualité ou faiblesse, la passion des colifichets embellisseurs n'émane pas de la femme, comme on pourrait le croire; les bijoux constituaient primitivement l'apanage de l'homme: les "messieurs" des temps préhistoriques portaient des ornements, signes représentatifs de leur puis-

sance; les Egyptiens, tout autant que leurs femmes, se garnissaient les doigts de bagues et portaient des plaques d'or dans les cheveux; les Romains, même les plus respectables, aimaient les bracelets, et le collier des guerriers gaulois est resté légendaire.

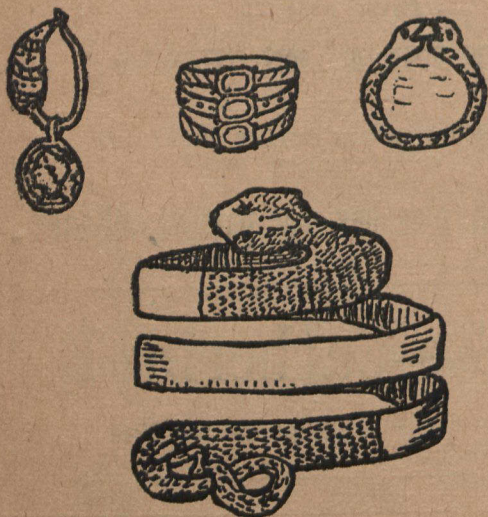
Si vous voulez bien me suivre, nous allons revoir ensemble et les bagues qui chargeaient les doigts des Egyptiennes, et les ceintures que portaient les belles dames de Grèce ou les matrones romaines; mieux encore les colliers des Gauloises, les anneaux qu'échangeaient demoiselles et troubadours, les petites bonbonnières de nos marquises poudrées, etc. Nous allons nous trouver en face de choses très intéressantes, des manifestations d'un art qui a devancé tous les autres.

Il faut bien l'avouer, cette fois, c'est surtout à la femme que nous devons les chefs-d'oeuvre de la bijouterie; n'est-ce pas elle, avec ce désir inné d'être plus jolie, qui a guidé l'ouvrier encore grossier?

Les bijoux préhistoriques sont assez curieux, mais ils ne nous arrêteront pas longtemps; au point de vue artistique qui nous occupe surtout, ils n'ont aucun intérêt. Ils sont formés de coquillages, dents de singes, fragments d'os ou de pierre taillés.

Avec les Egyptiens, le plus ancien des peuples civilisés, nous trouvons des objets très parfaits qui, malgré les progrès accomplis, peuvent rivaliser avec nos productions modernes.

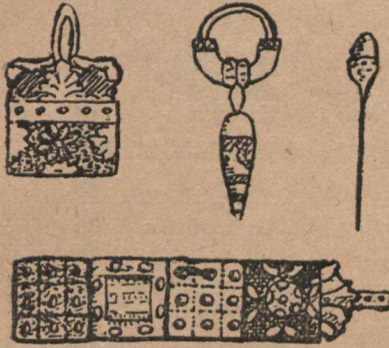
Les Egyptiens, comme tous les peuples



Bijoux de l'Egypte

des pays du soleil, ont aimé les dorures, ils ont porté beaucoup de verroteries, de pierres aux couleurs vives, de breloques symboliques.

Leur parure la plus ordinaire se composait de quatre bracelets, en cornaline taillée; en or uni pour le roi. Deux de ces



Bijoux de la Grèce

bracelets se mettaient aux poignets, les deux autres au-dessus du coude. Les pharaons, les prêtres, les hauts fonctionnaires avaient le privilège des bagues à sceaux sacrés; le commun des mortels se contentait d'anneaux d'or et de cuivre, ornés d'une pierre ou d'un chaton rectangulaire et gravé. C'est surtout pour l'arrangement de la chevelure que se multipliaient les bijoux; diadèmes d'or incrustés de verre bleu lapis, et plus simplement plaques d'or gravées appelées "égide". Les boucles d'oreilles sont curieuses, assez grandes, de forme ronde ou carrée; elles rappellent franchement celles des Egyptiens. Les colliers grecs rappellent le goût phénicien: chaînettes d'or flexibles, agrémentées de pendeloques; les ceintures surtout jouaient un rôle très important dans l'habillement, nos musées en conservent de très jolies avec des boucles d'un travail admirable. Les bracelets étaient de deux sortes, ou formés de deux demi-cercles d'or ciselé réunis par une charnière, ou

bien encore flexibles et s'enroulant autour du bras.

La Grèce ne nous a pas laissé énormément de bijoux; sans doute, un très grand nombre ont été détruits ou dispersés. Cependant, il est assez probable que les Grecs, à cause de leur amour constant de l'esthétique, ont usé seulement mais pas abusé de la parure. Les quelques bijoux qui nous sont parvenus affirment une fois de plus, que ce peuple, mieux qu'aucun autre, a eu le sentiment du beau. Les pendants d'oreilles se composent ordinairement de têtes finement ciselées; les bagues sont ornées de figures égyptiennes représentant sans doute des divinités: elles devaient avoir de nombreuses vertus préservatrices.

— o —

#### POUR LES DESSINATEURS

Le temps que perd un dessinateur pour mettre de l'encre à son tire-ligne est considérable, s'il veut prendre les précautions nécessaires pour que les lignes de son dessin soient nettes et bien distinctes. Une récente invention permet d'économiser beaucoup de temps par l'adaptation d'une plume-fontaine au tire-ligne ce qui permet à celui-ci d'être approvisionné automatiquement. Le tire-ligne est mobile et se fixe au tube qui contient l'encre. Ce tube comporte une garniture en caoutchouc qui permet par simple compression de le remplir d'encre et une fois le tube garni on y fixe le tire-ligne qui peut servir tout un jour sans avoir à garnir à nouveau le tube.



# UNE ENTRÉE ROYALE



“On se serait imaginé assister à une entrée royale”, écrivait tout dernièrement un correspondant anglais de la Commission Militaire des Hôpitaux à Ottawa, à l’occasion de l’arrivée d’un certain nombre de blessés de retour de France.

Une heure au moins avant l’arrivée du convoi de la Croix Rouge, poursuit-il, “la cour d’entrée de la Gare de Charing Cross est bondée de

personnes prêtes à jeter des fleurs dans les ambulances à leur sortie”.

Ces manifestations touchantes méritent notre cordiale sympathie; elles expriment, bien que faiblement, notre profonde reconnaissance envers ces braves qui ont souffert pour nous défendre. Il s’agit en plus, de donner à nos sentiments une expression tant pratique que durable.

Il existe, fort heureusement, une institution officielle, qui en adoptant d’emblée un point de vue essentiellement pratique, n’a point tardé à établir son efficacité.

La Commission Militaire des Hôpitaux en se chargeant de l’instruction, ou plutôt, de la ré-éducation des blessés en convalescence, dirige ses efforts en vue du rétablissement de la santé d’abord, tout en

appuyant sur la nécessité d’adapter les classes, les exercices, et les occupations aux besoins matériels de l’individu qui attend le moment de sa rentrée dans la vie ordinaire.

La preuve indiscutable du mérite de ce système nous l’avons sous les yeux. Plusieurs de ces réintégrés dans la vie civile ont tellement profité de cette occasion d’une instruction méthodique et technique, que leur position économique et sociale dépasse actuellement leur condition d’avant la guerre.

Voilà la véritable “rentrée royale”. Nous espérons assister au spectacle de ces braves gens rendus à la grande armée des hommes libres et indépendants,—conservant, malgré tout, leur grand courage afin de recommencer leur rôle interrompu, de reprendre la vie du travail avec le renouvellement des forces et de la santé.

— o —

## LE PAYS OU L'ARGENT EST PLUS ABONDANT

L’Australie est, plus encore que l’Amérique, le pays où l’argent est facile à ceux qui travaillent.

Les statistiques les plus récentes viennent d’établir que sur trois personnes, il y en a une qui a des fonds déposés à la banque.

Le grand opéra de Paris occupe une superficie de près de 3 acres.





## LA TERREUR DE L'ANTARCTIQUE

### MONSTRES POLAIRES

Quand ils voyaient sa haute nageoire dorsale, en forme de faux, pareille à la flèche aigüe d'une barque de pirates, louveroyant à la surface des mers où elle poursuit ses proies, les anciens navigateurs disaient d'elle :

"Il ne faut pas prononcer son nom de peur qu'elle n'entende et ne vienne!..."

C'est de l'orque qu'ils parlaient ainsi.

Les savants, s'inspirant de l'apparence de cette nageoire, l'appellent *Orca gladiator*. Les marins anglais: *Hieler whale*, la baleine tueuse. C'est une épithète très justifiée.

Car, si elle n'a guère de commun avec la baleine que d'être, comme elle, un grand cétacé, un grand mammifère marin, un vertébré à sang chaud, respirant par des poumons et allaitant ses petits, elle est en effet, une terrible tueuse.

Elle est, avec son proche parent, le cachalot, un des animaux marins doués de la vitalité la plus grande. Une orque blessée, empourpre la mer autour d'elle, et la richesse de ce sang s'explique par la nécessité de conserver au corps sa chaleur propre, dans un milieu presque glacé. Les poissons à sang froid n'ont pas cette lutte

incessante à soutenir; mais les cétacés dont la température égale ou dépasse, celle des mammifères terrestres, doivent sans trêve se réchauffer"... Et quand, avec cela, ils ont, comme l'orque, un effort persévérant et violent à fournir, pour le combat de la vie, ils n'y peuvent suffire qu'avec des "réserves" dont l'abondance stupéfie notre imagination.

Tous ces faits, depuis longtemps connus, nous donnent donc l'explication de son surnom. Mais la terreur qu'elle inspirait aux vieilles croyances avait toujours paru pour le moins exagérée... Une aventure toute récente et sur l'authenticité de laquelle il n'y a pas de doute à émettre, puisqu'elle est relatée par E. Shackleton, l'héroïque explorateur polaire, vient nous prouver aujourd'hui qu'elle était parfaitement justifiée.

Trois de ses compagnons, raconte-t-il, juchés au sommet d'un "floc", d'un bloc de glace flottante sur lequel ils étaient en dérive, vécurent là vingt-quatre heures mortelles, sentant la masse gelée osciller et tressaillir au-dessous d'eux, sous la poussée d'une orque qui s'efforçait de la faire chavirer pour faire d'eux sa proie!

Peut-on se figurer les angoisses qu'ils éprouvèrent.

On connaissait déjà, par Scott notamment, que l'orque agit souvent ainsi à l'égard des phoques ou autres victimes désignées à sa faim. Mais aucun navigateur n'avait jamais rapporté que pareil péril eût menacé des hommes...

Et si, d'après cela, l'on songe à la fragilité des embarcations que montaient les premiers marins, n'est-il pas permis de supposer que l'orque, capable de les retourner, d'un seul coup, la quille en l'air, pouvait très bien user, envers ce gibier

nouveau de ses habituels procédés de chasse?

Et ce n'était alors qu'élémentaire de ne pas attirer sur soi l'attention de la Tueuse, et simple excès de zèle de ne même pas prononcer son nom!...

— o —

## UN JARDIN SPLENDIDE

Le jardin public qui occasionne les plus grandes dépenses d'entretien dans l'univers entier, c'est le jardin botanique royal de Kew, près de Londres. L'entretien de ce jardin botanique coûte annuellement \$105,000. Ce jardin est public, l'entrée en est gratuite et les subsides pour son entretien sont prélevés sur les taxes, par un ordre du parlement.

Ce jardin couvre une superficie de 75 acres environ, et les vastes pelouses qui l'entourent sont accessibles aux joueurs et aux personnes qui veulent s'y amuser; les pelouses couvrent plus de 240 acres. Le jardin botanique proprement dit, qui couvre la surface de 75 acres, est entretenu d'une façon admirable et scientifique.

Dans les serres chaudes on peut admirer la plus belle et la plus complète collection qui soit au monde d'orchidées, de fougères, de cactus et de nombreuses sortes d'arbres et de plantes des pays tropicaux.

Les palmiers atteignent le toit des serres spéciales aux palmiers. Ces serres qui ont une hauteur de près de 70 pieds, ont une superficie de 362 x 100 pieds. Elles ressemblent à une vraie forêt tropicale, et on y voit pousser des bananiers, des cocotiers, des caféiers, des cotonniers, et toutes autres sortes d'arbres exotiques.

— o —

## LES MOMIES EGYPTIENNES

Les événements actuels ont cette conséquence inattendue : ils apprennent la géographie à pas mal de personnes et leur donnent même des notions assez complètes sur des pays dont le nom était presque ignoré auparavant.

Parmi ces pays, il en est un qui a toujours attiré les touristes avant d'exciter les convoitises des austro-boches : c'est l'Égypte dont la mystérieuse histoire a fourni et fournira longtemps encore le sujets de maints articles intéressants.

On a, par exemple, beaucoup parlé des momies égyptiennes mais on l'a fait souvent en termes trop savants pour la majorité des lecteurs et ceux-ci aimeront peut-être à lire quelques données simples mais précises sur ces corps conservés en parfait état en dépit des siècles.

Les anciens égyptiens croyaient que l'âme durait aussi longtemps que le corps qu'elle avait animé et ils prenaient, en conséquence, toutes leurs précautions pour conserver ces corps.

La besogne était longue et compliquée; voici comment ils opéraient :

En premier lieu, les *paraschistes* incisaient le cadavre pour en retirer les viscères puis venaient les *taricheutes* qui enlevaient le cerveau par les narines et plongeaient le corps ainsi ouvert dans un bain con-

servateur à base de natron; ce bain durait de quarante à cent vingt jours et saturait complètement le corps de sel.

On retirait alors le cadavre et l'on bourrait les cavités de l'estomac d'un mélange de linge, de sciure de bois, d'herbe sèche et de natron pilé; on bouchait les narines, la bouche et les oreilles avec une pâte parfumée de couleur noirâtre et l'on remplaçait même parfois les yeux par des yeux en émail.

Il ne restait plus alors qu'à envelopper le corps de bandelettes et à le placer dans le cercueil ou *sarcophage* en pierre ou en bois; c'était la besogne des *coïchytes*.

Presque toujours, on dessinait de grands yeux sur le cercueil, afin d'exaucer le vœu de tout égyptien de l'antiquité, qui était de contempler le soleil même après avoir quitté ce monde.

Dans le cercueil, on plaçait aussi quantité d'objets destinés à défendre le corps contre les mauvaises influences. Parfois, un masque d'or couvrait la tête et les doigts des pieds et des mains étaient enfermés chacun dans une feuille d'or roulée.

Parmi les momies les plus célèbres, il faut citer celle de Ramsès II et surtout celle de Sété Ier; cette dernière a une telle expression de douceur et de paix que l'on croirait voir le personnage endormi depuis



Coffre de momie

quelques instants. Et il y a plus de trois mille ans qu'il dort de l'éternel sommeil!



La campagne d'Égypte actuelle fait songer aux anecdotes de la campagne d'Égypte d'il y a plus d'un siècle.

Le savant Champollion allait partir pour le Caire avec Bonaparte, quand Augereau vint le trouver et lui dit :

—“Dis donc, mon vieux, tu vas au Caire? Mes compliments... Je vais te demander un service. On parle beaucoup des momies de ce pays, rapporte m'en une jolie.”

Et Champollion lui en fit la promesse.

A son retour, Champollion n'oublia pas la commission, et il rapporta à Augereau une momie superbe.

Quand on apporta la momie chez Augereau, celui-ci était absent. Champollion la fit débiller et attendit le retour d'Augereau.

Quand le brave général arriva, et qu'il vit la momie, il l'examina d'un air tout surpris et la montrant du doigt il dit à Champollion d'un air très vexé :

—Ah ça, tu te f... de moi?... Elle est morte.



Aujourd'hui presque tous les musées des grandes villes possèdent des momies provenant des tombeaux égyptiens et personne ne trouve étrange que l'on ait ainsi enlevé ces cadavres du lieu où la piété familiale les avait placés jadis, pour les soumettre à la curiosité publique.

Récemment, des violations de sépultures commises coup sur coup dans un cimetière de Paris, ont provoqué un cri d'horreur. Les coupables cambriolaient les tombes pour y chercher des bijoux que la piété ou la vanité des vivants avait enterrés avec les cadavres. Les tribunaux répressifs appliqueront de sévères pénalités.

Dans le même temps, des sépultures de grands personnages étaient retrouvées sur les bords du Nil; on les a ouvertes; les fonctionnaires et les savants se sont partagé des reliques précieuses; les momies seront expédiées dans les musées d'Europe et leurs bijoux exposés dans ces musées.

Quelle différence y a-t-il entre les deux ordres de faits? Une seule: la longueur du délai qui s'est écoulé depuis les funérailles jusqu'à la profanation. Si le délai se calcule par années, le profanateur est un vampire; si le délai se calcule par siècles, le profanateur est un archéologue, un savant. Dans le premier cas, il va en prison; dans le second, aux Académies.



Momie dans ses bandelettes

Notez que l'acte est plus grave de la part du savant que du vampire; le mort moderne auquel on vole ses bagues reste lui-même dans son tombeau, tandis que le mort antique est traîné comme un colis de voiture en bateau, de bateau en wagon; jusqu'à ce qu'on le fasse servir d'amusement aux badauds et d'épouvantail aux marmots, dans les galeries d'un musée quelconque.

A quel moment précis les restes humains cessent-ils d'avoir droit au respect? A quel moment s'éteint l'indignation de

la foule contre les pillers de tombes ? Car c'est bien la même foule qui poussera des cris de fureur parce qu'un bandit a défoncé un cercueil et qui fera des plaisanteries grossières devant le corps desséché du Pharaon.

La question est ouverte.

— o —

## LE BRANLE-BAS DE COMBAT

Beaucoup de personnes ignorent la portée complète de cet ordre "Branle-bas de combat" donné à bord des navires en vue du duel d'artillerie avec l'ennemi.

Cet ordre implique, naturellement, la



Un navire de guerre après le branle-bas de combat.

mise en état de service immédiat des canons et de tout le matériel ainsi que l'occupation des divers postes par les hommes spéciaux mais, de plus, il fait naître

une singulière agitation à bord des navires.

Rapidement, les lits de bois, chaises, fauteuils, tout ce qui, enfin, est combustible, passe par-dessus les bastingages et s'en va dans les profondeurs de l'océan.

Si le navire est atteint par un obus ennemi, il faut que les chances d'incendie soient les moindres possible et c'est dans cette intention que l'on fait le *clear out*.

En même temps, on dispose sur le pont tous les récipients disponibles. On les remplit d'eau, en les distribuant sur toute l'étendue du pont.

Ils serviront à éteindre les incendies, en collaboration avec les pompes du bord.

Il est certain que l'on sacrifie ainsi pas mal d'objets ayant quelque valeur mais c'est nécessaire et l'on sauve parfois ainsi un navire qui vaut des millions et des existences humaines qui valent davantage encore.

— o —

## L'ENTENTE ANGLO-FRANÇAISE

Le musée de Boulogne-sur-Mer conserve avec soin deux plaques de marbre blanc auxquelles les événements actuels donnent une actualité singulière.

On y voit, en effet, les deux inscriptions suivantes: "France and England well united could defy the world", ce qui signifie: La France et l'Angleterre bien unies pourraient défier le monde. Sur l'autre plaque on lit "La France et l'Angleterre ont plus de bon sens que le reste du monde".

Ceci fut écrit au lendemain de la célèbre entrevue du Camp du Drap d'or. Et l'on y trouve presque une prophétie.

— o —

## LES BIJOUTIERS DES TRANCHÉES



*La fabrication des bijoux.*

Un des souvenirs de la guerre de 1914-1915 qui sera le plus recherché par les collectionneurs, est bien cette bague d'aluminium que les poilus savent façonner à l'aide des obus boches.

On sait que l'aluminium fond à une température relativement basse.

Ainsi la chaleur d'une lampe à alcool suffit pour fondre la fusée.

Pendant que se poursuit l'opération, l'ingénieux soldat a disposé, à portée de sa main, des moules en terre glaise dans lesquels il verse le métal liquéfié.

Il obtient ainsi des anneaux de la grandeur voulue qu'il passe ensuite à la lime et au papier émeri pour les débarrasser de leurs bavures.

En polissant les objets par des moyens appropriés, il leur donne un éclat mat comparable à celui du platine.

Ce sont ces diverses opérations que retrace notre photographie.

Ces *bagues de guerre* ont obtenu un très vif succès dans le public dès leur apparition.

Certains industriels ont même imaginé de les acheter directement aux soldats pour les revendre dans les villes aux amateurs.

Krupp ne se doutait certes pas, en fabriquant ses obus, que nos ingénieux troupiers en tireraient des bijoux!

Toutefois, les bijoux fabriqués dans les tranchées vont se faire bien rares maintenant, car il n'est plus permis d'en faire.

Le ministre de la guerre en France a interdit cette industrie parce qu'elle comporte, affirme-t-il, des accidents de travail susceptibles de causer un réel préjudice à la défense nationale.

La moindre égratignure, provenant d'un éclat de projectile portant des traces de poudre, dégénère en blessure grave.

Bon nombre d'ouvriers d'art, en ciselant des éclats d'obus, se blessèrent légèrement et durent être évacués en très mauvais état.

On cite des cas d'amputations consécutives à des ecchymoses auxquelles, tout d'abord, on ne prêtait pas d'attention.



## LE MENU ANNUEL DU TIGRE

LES chiffres ont une éloquence indiscutable, aussi la statistique que publiait dernièrement une revue anglaise de Calcutta au sujet des victimes humaines que font chaque année les tigres a-t-elle fait sensation.

En quatre ans, le terrible seigneur de la jungle n'a pas, en effet, dévoré moins de 4,000 personnes... Après cela, je suppose qu'on ne trouvera pas exagéré les récits de chasse des conteurs d'aventures. Mille hommes par an... quel appétit !... Surtout si l'on tient compte des 20,000 têtes de bétail que les tigres ajoutent à leur menu chaque année.

Il ne leur faudrait pas grand temps, dans ces conditions, pour réduire à néant la population de la République d'Andorre ou de l'Etat de San-Marin.

"Il est temps, dit la revue hindoue où nous lisons ces détails surprenants, de ne

plus reculer devant aucun moyen d'extermination pour débarrasser l'Inde d'un carnassier dont les victimes représentent 37% des décès causés par les animaux sauvages et dont les dévastations ruinent les éleveurs de bestiaux."

On trouvera étrange, à première vue, qu'un tel état de choses subsiste dans un pays soumis depuis si longtemps à la domination anglaise. Mais si les grandes chasses au tigre à dos d'éléphant sont fort en honneur auprès de la société mondaine des villes, il n'est pas facile d'organiser, à des distances souvent considérables, dans la brousse, des battues générales pour exterminer le grand félin.

Il existe d'ailleurs, dans le Bengale, des asiles inviolables où, au coeur de la jungle vierge, le tigre peut se retirer en toute sécurité.

N'oublions pas non plus que les chas-

seurs de la haute société anglaise sont à peu près seuls organisés pour combattre le tigre.

Hommes de sport bien entraînés, munis d'armes perfectionnées, aidés de rattauteurs nombreux, ils doivent vaincre le fauve inévitablement. Mais le paysan hindou peut-il attaquer l'animal le mieux armé qui soit pour défendre sa vie ?

Dans le sud de l'Inde, il n'est pas rare qu'un tigre ait plus de 12 pieds de longueur et suivant des témoignages dignes de foi, on a vu un de ces fauves franchir une haie de six pieds en tenant un boeuf entre ses dents.

Le fait a été certifié comme absolument possible par le dompteur Spessardy qui, avant de s'adonner à l'éducation des ours, fut un grand dresseur de tigres.

C'est à l'un de ses pensionnaires que l'on demanda, pour la première fois en Espagne, de combattre un taureau. Le tigre triompha mais le goût du sang l'avait rendu furieux et quand, un long mois après, le dompteur voulut lui faire reprendre ses exercices, il ne dut son salut qu'à une fuite rapide.

Les Hindous ont donc raison de dire qu'un premier repas humain met le tigre en appétit. L'odeur et le goût du sang ont sur lui une action stimulante.

Quand le tigre a mangé de la chair humaine, il ne veut plus d'autre nourriture.

On assure que les jeunes tigres n'attaquent pas l'homme. Ils choisissent d'abord leurs victimes parmi les sangliers, les cerfs, les antilopes, ensuite ils délaissent ces animaux et la préférence qu'ils nous montrent n'est pas faite pour nous flatter.

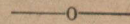
Mais peut-être faut-il aussi conclure de ce fait qu'avec l'âge, le tigre peut attraper facilement ces animaux rapides...

Certains chasseurs prétendent également que le tigre attaque l'homme pour la première fois quand une extrême sécheresse l'oblige à quitter la jungle pour les contrées habitées, d'autres encore, que la race des "mangeurs d'hommes" est uniquement constituée par certaines tigresses de petite taille, d'une férocité exceptionnelle.

C'est ainsi que dans le Sud de l'Inde, l'une d'elles a dévoré deux cents personnes ; une autre plus de trois cents dans l'Himalaya.

Réussira-t-on à exterminer le tigre aux Indes ?... C'est peu probable.

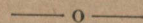
Du reste, si étrange que cela puisse paraître, le grand fauve n'est pas trop mal vu des indigènes dans la grande colonie asiatique. Il détruit en effet beaucoup d'animaux néfastes à l'agriculture. Mais il fait payer si cher ses services que la population aurait encore avantage à lui livrer une lutte sans merci.



## LES SAUVAGES



Depuis le début de la guerre, afin de mater les tendances révolutionnaires ou séparatistes de certains groupements de la population autrichienne, en Moravie, en Bukovine, en Galicie, en Croatie, en Slavonie, en Bosnie-Herzégovine, en Dalmatie et à Trieste, le gouvernement n'a pas hésité à faire exécuter quatre mille civils dont cinq cents femmes.



C'est dans l'Afrique du Sud que le charbon est le plus cher et en Chine où il est le meilleur marché.



## LA FABRICATION DES PIPES

Faire une pipe est une besogne un peu plus compliquée que de la fumer et beaucoup de ceux qui aiment à répandre autour d'eux les nuages bleus produits par le tabac de leur choix ne se doutent pas de la main-d'oeuvre qui a nécessité la fabrication de leur bonne pipe.

Laissant de côté le modèle commun en plâtre ou plutôt en terre spéciale et le modèle de luxe en écume et en ambre, voyons par quelles transformations successives passe la pipe en bois de forme courante et que tout le monde connaît tout au moins de vue.

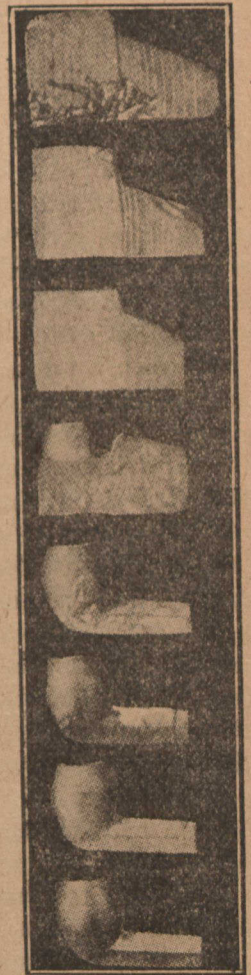
Cette pipe, à partir d'un certain prix, est désignée sous le nom de pipe en racine de bruyère ce qui ne veut pas dire qu'elle soit obligatoirement faite avec la racine de cette plante; on emploie communément le pommier, l'ébène, l'olivier et quelques autres bois durs et de grain serré.

Le prix de ces bois est d'environ 65 piastres les mille pieds tandis que la racine de bruyère coûte 350 piastres, également les mille pieds.

Quand le bois a été taillé en cubes de la grosseur approximative d'un fourneau de pipe, il passe dans huit machines différentes avant d'avoir sa forme définitive.

Il faut ensuite le polir, lui ajuster un "bouquin" et un anneau de métal, quelquefois un couvercle et alors l'acheteur peut se présenter; la pipe est prête à servir.

Une manière certaine de connaître la longueur du jour et de la nuit en examinant le lever et le coucher du soleil. A n'importe quelle date de l'année si l'on prend l'heure du lever du soleil et qu'on la double on aura la longueur de la nuit et si l'on prend le double de l'heure à laquelle il se couche on aura la longueur du jour.



*Phases successives de la fabrication d'une pipe.*

A mesure que l'on dépasse dans les mers la profondeur de 200 brasses, les poissons qui vivent dans ces profondeurs privées de lumière ont de très grands yeux ou à défaut ils ont des antennes très longues pour suppléer aux yeux.

## NICOLAS DE MONTÉNÈGRO

L'ATTENTION du monde se porte sur Petrovic Njegos, ou, pour lui donner ses titres protocolaires, sur S. M. Nicolas Ier, roi de Monténégro. Et l'on aimera sans doute à connaître un peu de la vie privée de ce redoutable roitelet qui, fort de l'enthousiasme guerrier de ses 230, 000 sujets, n'a pas craint de combattre son puissant voisin.

Ce fier descendant et héritier des princes-évêques de Kara-Dagh est probablement le souverain qui vit de la façon la plus modeste. Ses sujets peuvent lui en savoir gré, car il aurait pu, comme l'ont fait tant d'autres petits monarques, dépasser les limites de sa liste civile, qui n'est que de 22,000 dollars, et sombrer dans le sable mouvant des dettes.

Sa demeure est une banale maison de deux étages, qui tient plus de la villa que du palais ; elle n'a même pas une cour ou un jardin. Sans la guérite de factionnaire placée près de la porte, on la confondrait avec les maisons voisines.

L'ameublement vient de Paris, mais il est loin d'être luxueux : on pourrait croire qu'il date en partie du temps où le futur monarque achevait à Paris ses études commencées à Trieste.

Un de ses familiers a raconté le trait suivant, qui nous paraît tout à l'honneur du roi guerrier.

Jadis, une compagnie autrichienne offrit d'installer l'électricité dans la demeure royale. L'intendant des dépenses royales soumit le devis à son maître : les dépenses prévues montaient à une dizaine de mille francs.

"J'aurai deux mitrailleuses pour ce prix-

là !" observa Nicolas en rendant le devis au fonctionnaire.

Et la cour dûit se contenter de s'éclairer à la bougie, comme par le passé.

Les menus de la table royale auraient l'approbation des hygiénistes les plus sévères : les mets compliqués en sont exclus. Tant pis pour les invités ! C'est la cuisine nationale qui règne au palais, et le plat favori du monarque, tomates et aubergines farcies, occupe toujours la place d'honneur, côte à côte avec le gigot d'agneau — d'un agneau d'âge si tendre que ce gigot n'est guère plus gros qu'une cuisse de dinde.

Très familier avec son peuple, qu'il reçoit sans lettre d'audience, Nicolas Ier ne se montre féroce que sur un seul point d'étiquette : sur le port du costume national. Longtemps, il défendit à ses dix enfants (dont neuf sont en vie) de se vêtir à l'europléenne ; mais le mariage du prince héritier avec la fille du grand-duc de Mecklembourg-Strelitz ébrécha enfin son intransigeance, et l'apparition d'une de ses filles en toilette parisienne ne soulève plus son courroux.

Il n'a pas fallu moins du sourire d'une jolie bru pour "débalkaniser" un peu le royal montagnard.

— 0 —

La truffe est une plante végétale surprenante en ce sens qu'elle n'a ni racines ni feuilles, ni fleurs, ni graines. C'est une espèce d'excroissance qui tient du champignon, on la trouve en abondance dans certaines parties de la France.

## LES DANGERS DE L'OXYDE DE CARBONE

**A**L'APPROCHE de l'hiver l'on ne saurait trop mettre les gens en garde contre les dangers de l'asphyxie par l'oxyde de carbone. Dans notre beau pays, où le froid intense exige l'emploi des fournaïses dans presque toutes les maisons, ce danger est bien plus grand qu'il ne l'est dans d'autres contrées où l'hiver est peu long et peu rigoureux.

Veillez donc avec beaucoup de soin au bon état et au bon fonctionnement de vos poêles et de vos fournaïses, veillez à ce que leurs tuyaux soient en bon état et veillez aussi à ce que le gaz d'éclairage ou de chauffage ne s'échappe nulle part dans vos appartements.

Un poêle qui tire mal, des tuyaux ou des conduits de cheminée qui ont une fissure, un bec de gaz ou un réchaud à gaz dont le robinet reste ouvert par mégarde ou n'est pas fermé complètement quand on l'éteint, voilà les causes occasionnelles de ces faits divers tragiques qu'on lit souvent dans les journaux; l'agent mortel reste toujours le même, c'est l'oxyde de carbone, poison du sang.

Un docteur en renom, le docteur Gréhaut s'est spécialisé il y a quelques années, dans l'étude si importante de l'oxyde de carbone et il est arrivé à découvrir qu'il suffit d'une proportion tout à fait insignifiante de ce gaz, dans l'air d'un appartement, pour faire perdre connaissance à un homme en quelques minutes et amener sa mort bientôt après si on ne lui porte pas rapidement secours.

Pour se rendre bien compte de la manière dont l'intoxication par ce gaz se

produit, il est nécessaire de dire un mot de l'hémoglobine du sang.

L'hémoglobine est une albumine qui constitue le principe colorant des globules du sang. C'est elle qui joue le rôle le plus actif dans la respiration, c'est à elle que le sang doit ses propriétés chimiques.

En présence de l'air, elle s'oxyde facilement et d'autre part dans le vide, ou sous l'influence d'une faible pression, elle reperd facilement ce surplus d'oxygène.

C'est grâce à cette double propriété que l'hémoglobine du sang veineux s'empare de l'oxygène de l'air dans les poumons, et que les globules rouges du sang, transportés par la circulation du sang jusque dans les moindres parties du corps, abandonnent cet oxygène dans les capillaires sanguins.

Or, dès que dans l'air il y a de l'oxyde de carbone, ce gaz délétère, dans les poumons, se combine à l'hémoglobine du sang qu'elle transforme en un composé stable appelé la carboxyhémoglobine; le sang devient dès lors incapable de fixer l'oxygène de l'air et continue sa circulation sans s'être purifié, sans être redevenu sang artériel.

Dans ses expériences pour déterminer la rapidité avec laquelle a lieu l'intoxication par l'oxyde de carbone, le même docteur opérant sur des chiens et des cobayes a fixé les points suivants:

Le sang artériel de ces animaux renferme habituellement 23 pour cent d'oxygène, et après qu'ils ont respiré pendant un quart d'heure dans une atmosphère contenant seulement 1 pour cent d'oxyde

de carbone, ce même sang ne retient plus que 4 pour cent environ d'oxygène, la différence, soit 19 pour cent, ayant été remplacée par de l'oxyde de carbone sous forme de carboxyhémoglobine.

En prolongeant l'expérience un peu plus longtemps, la substitution devenant complète le sang, n'ayant plus d'hémoglobine libre, ne peut plus apporter à leur organisme l'oxygène de l'air nécessaire à la vie.

C'est alors l'asphyxie complète.

Comme on le voit, ce gaz, l'oxyde de carbone est tellement meurtrier, qu'il suffit de quantités minimes dans l'air pour qu'on en soit incommodé. Il est d'autant plus dangereux qu'il n'a ni odeur ni couleur, on dit en chimie qu'il est incolore et inodore.

Si l'intoxication par l'oxyde de carbone n'est pas trop avancée, la respiration peut revenir peu à peu à son régime normal par l'arrivée dans les poumons d'un air pur et abondant. Dans des cas plus graves, on peut arriver à éliminer le gaz toxique en faisant respirer à l'asphyxié de l'oxygène pur. Mais trop souvent les soins arrivent trop tard pour empêcher la mort.

Avouons qu'il y a là de quoi nous impressionner si l'on songe que presque tous nos moyens de chauffage produisent

plus ou moins d'oxyde de carbone.

Il suffit de la moindre fissure dans le tuyau de la cheminée sur laquelle on a adapté le poêle, ou simplement d'un arrêt accidentel du tirage, provoquant un retour des gaz, pour que l'oxyde de carbone ainsi produit pénètre insidieusement dans l'air de la chambre et le vicie peu à peu.

Si le nombre d'accidents mortels est proportionnellement assez restreint, c'est que le plus souvent ces infiltrations de gaz délétère sont insuffisantes pour produire l'asphyxie; en revanche elles déterminent des névralgies, des malaises, et à la longue un état d'anémie marquée de l'organisme. Combien de personnes, en effet, dont on dit qu'elles supportent mal l'hiver et qui souffrent simplement d'un lent empoisonnement par leur poêle!

Les fournaies dont le grand tirage supprime d'habitude les infiltrations de l'oxyde de carbone deviennent très dangereuses dès que leurs parois de fonte sont portées au rouge. Or c'est précisément à ce moment ou la fournaie va laisser transpirer les produits dangereux de la combustion que, pour modérer l'ardeur du foyer, on tourne la clef du tuyau, forçant ainsi les gaz nocifs à traverser les pores du métal.

Depuis très longtemps on a cherché à se mettre en garde contre un danger si courant et les savants ont proposé différents procédés ingénieux capables de déceler ou d'absorber l'oxyde de carbone, mais aucun de ces procédés n'était pratique.

Mais depuis 1913 il existe un appareil appelé "taximètre Guasco" qui non seulement décèle la présence de l'oxyde de carbone ou du gaz d'éclairage, mais peut même actionner automatiquement une



Une simple lecture, analogue à une lecture de thermomètre ou de baromètre, permet de savoir si l'air de la pièce est normal ou plus ou moins chargé de gaz toxique.

sonnerie d'alarme avant que la proportion des gaz devienne dangereuse pour l'organisme.

C'est ce précieux appareil dont nous donnons la gravure; il porte le nom de son inventeur, M. Guasco et sa sensibilité est telle qu'il dénonce les plus petites quantités d'oxyde de carbone ou de gaz d'éclairage contenues dans l'air d'un appartement.

C. G.

## MANIERE AMUSANTE D'ATTRAPER LES CORBEAUX

LES corbeaux mangent les grains et font dans les campagnes de tels ravages, que c'est une chose utile que de chercher à les détruire.

Voici une méthode sûre et qui a l'avantage d'être très facile à exécuter, qui ne coûte rien pour ainsi dire et qui est en même temps très amusante.

Prenez de la viande ; découpez-la en plusieurs morceaux, à peu près de la grosseur d'une noix ; achetez une main de papier et munissez-vous d'un pot rempli de glu.

Vous savez où se rassemblent habituellement les corbeaux ; faites autant de cornets que vous avez de morceaux de viande ; rendez vos cornets un peu plus résistants, en faisant un point d'aiguille en haut et en bas.

Mettez dans le fond du cornet un morceau de viande de n'importe laquelle et enduisez ensuite l'entrée intérieure avec la glu.

Les corbeaux sont friands de viandes ; vous les verrez bientôt se jeter sur vos

cornets avec une avidité extraordinaire, fourrant leur tête jusqu'au fond pour atteindre leur proie.

Pour y arriver, ils font des efforts qui les obligent à se frotter contre les parois engluées du cornet, et lorsqu'ils veulent retirer leur tête ils s'aperçoivent un peu tard, qu'ils ne pourront reprendre leur vol qu'à la condition d'être aveugles.

Vous les verrez alors s'élever rapidement en l'air d'un vol vertical. Vous les



*Les cornets à corbeaux.*

perdrez peut-être de vue, tant ils s'envoleront à une grande hauteur.

Mais attendez tranquillement ; quand les forces leur manqueront, vous les verrez redescendre avec la même rapidité et toujours verticalement, toujours coiffés du cornet.

Ils s'abattent à vos pieds, et vous pouvez alors facilement les tuer à coups de bâton ou vous en saisir vivants.

La force musculaire du tigre est plus forte que celle du lion. Cinq hommes peuvent facilement maintenir un lion que l'on vient de capturer, mais il en faut neuf pour maintenir un tigre.

## LES POISSONS ETRANGES

Parmi les milliers de poissons curieux qui peuplent les mers et les rivières, en voici trois spécimens qui n'ont, au premier abord, rien de bien spécial, mais qui sortent cependant de la banalité.

Le premier est surtout intéressant par ses dimensions, c'est un habitant d'eau douce, mais il est un peu plus gros qu'une vulgaire barbotte ; il atteint facilement quinze pieds de longueur.

Le pêcheur qui accroche un phénomène de ce calibre-là au bout de sa ligne, n'a qu'à se tenir ferme dans sa barque ou sur la rive s'il ne veut pas que ce soit le poisson qui pêche l'homme...

Ce porte-écailles gigantesque est appelé Arapaima ; il fréquente les rivières du Brésil et passe pour être le plus gros poisson d'eau douce du monde entier.

Le deuxième de notre gravure est un rémora. C'est un citoyen pas mal paresseux à en juger par ses habitudes ; ce gaillard aime bien à se promener mais à condition que cela ne fatigue pas ses nageoires.

La nature prévoyante et pleine de sollicitude pour sa douce paresse l'a pourvu, dans ce but, d'une large ventouse sur le sommet de la tête. Avec cette ventouse, le rémora se fixe au corps des baleines, des requins et même aux parois des navires et il se laisse ensuite transporter au loin.

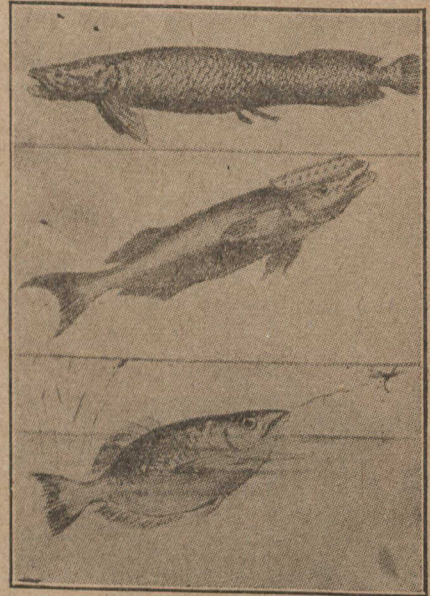
C'est une manière comme une autre de voyager. Elle est surtout très économique.

\* \* \*

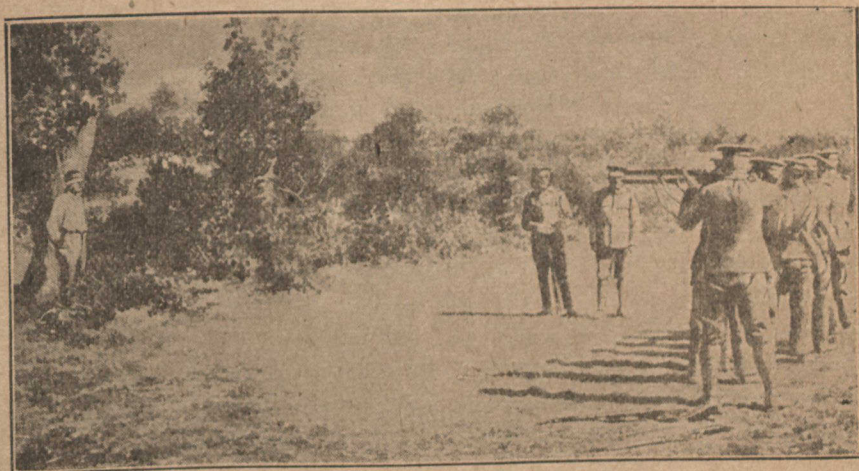
Notre troisième poisson, lui, n'est pas un paresseux. Au contraire, c'est un inatiable chasseur... de mouches.

Ce curieux animal a un talent tout particulier pour lancer à distance des gouttelettes d'eau qui manquent rarement leur but ; il "fusille" ainsi des mouches et des moustiques à profusion et les dévore ensuite pour sa peine.

Ce poisson est un malin qui a résolu le difficile problème de tirer le canon sans poudre...



*Quelques poissons étranges.*



## L'ESPIONNAGE ALLEMAND

COMBIEN de fois a-t-on dénoncé en France l'espionnage allemand ! et malgré tous les avis, les français, bons garçons, confiants, se sont toujours laissés prendre ; ils ont continué, sans les gêner le moins du monde, à leur permettre d'accomplir leur besogne.

L'espionnage allemand est organisé comme une véritable armée ; ils se divisent en trois catégories : l'espionnage supérieurs dont le personnel est choisi parmi les officiers, de hauts fonctionnaires civils, des savants, des femmes du monde et du demi-monde ; ce personnel est disséminé dans toutes les capitales, mais foisonnait surtout à Paris dans les milieux officiels.

La seconde catégorie d'espions allemands est dite "classe territoriale". Elle comprend les sédentaires, employés, ouvriers cultivateurs ; les consulats allemands, en tout pays, en forment le centre, et réunissent les renseignements, payant les délations, et correspondant directement avec le ministère des affaires étrangères à Berlin.

La troisième catégorie est formée d'agents spéciaux permanents et accidentels, et dans ceux-ci, hélas ! figurent les nationaux mêmes du pays qu'ils espionnent, abominables traîtres à la patrie, comme on en a trouvé quelques-uns au début de cette guerre.

En Russie, sur les frontières de Pologne, les espions pullulaient sous forme de "colons allemands" et ici au Canada, ne peut-on pas avec raison penser que les colons et les ouvriers allemands sont pour la plupart des espions ? On l'a dit souvent et on ne saurait trop le répéter la "Kultur" allemande consiste principalement à faire de chaque allemand une graine d'espion.

Mais revenons à ce qui se passait en Russie. Le gouvernement Russe essaya plusieurs fois de les expulser, notamment à la suite d'un fait qui démontrait comment l'espionnage et la préparation à la guerre étaient organisés.

Voici un exemple qui remonte à plusieurs années. Depuis plusieurs mois, dans

une localité russe voisine de la frontière, on avait été frappé d'une recrudescence de décès parmi les habitants de race allemande. Les allemands de la région suivent le convoi jusqu'au cimetière, en donnant les marques de la douleur la plus authentique.

C'est ainsi que le 1er juillet de cette année, on avait procédé aux funérailles d'un certain Müller.

Or, quelques jours après, un employé russe, se trouvant pour affaires de service, sur le territoire allemand, reconnaît le nommé Müller, en chair et en os, parfaitement en vie.

Le Russe ayant abordé l'allemand, et lui ayant demandé quelques explications sur un cas aussi extraordinaire, l'autre se contenta de répondre par un rire épais et insolent. Le Russe trouva la chose bizarre, et, de retour chez lui, eut de son devoir d'avertir l'autorité supérieure.

Le gouverneur de la province donna l'ordre de retirer la bière qui avait passé pour contenir le corps de Müller. L'exhumation eut lieu en présence d'une commission. On procéda à l'ouverture du cercueil ; alors on trouva, sous une enveloppe métallique, très soigneusement close pour empêcher toute détérioration, 20 fusils de fabrication allemande, et 500 cartouches.

Après cette découverte, on fit procéder dans ledit cimetière à des recherches, et on découvrit 58 bières analogues ; ce qui donnait en tout 1160 fusils et 29,000 cartouches, de quoi armer un bataillon complet.

Etonnez-vous ensuite que les allemands se soient gênés pour transporter en France dans des chaudières soi-disant destinées à l'industrie, des projectiles et des armes de toute sorte :

Espérons que désormais, jamais plus on aura confiance dans la probité d'un allemand, celui qui se pose le plus pour un allemand inoffensif et doux, qui même ne se gêne pas pour dire du mal de son pays et de ses compatriotes, est en général le plus traître et le plus à craindre.

Le vieux proverbe qui dit :

"Je crains les gracs surtout quand ils apportent des présents", semble fait pour les allemands, et pénétrons-nous bien de cette idée qu'on doit craindre les Huns et se méfier d'eux surtout quand ils paraissent bons garçons.

— 0 —

## UNE INSCRIPTION A MEDITER

Dans la cathédrale de Lubeck, en Allemagne, on peut lire cette inscription rurale :

*Le Christ, Notre Seigneur, nous a parlé ainsi :*  
 Vous m'appellez MAITRE et vous ne m'obéissez pas ;  
 Vous m'appellez LUMIERE et vous ne me voyez pas ;  
 Vous m'appellez VOIE et vous ne me suivez pas ;  
 Vous m'appellez VIE et vous ne me désirez pas ;  
 Vous m'appellez SAGE et vous ne m'écoutez pas ;  
 Vous m'appellez RICHE et vous ne me demandez pas ;  
 Vous m'appellez AIMABLE et vous ne m'aimez pas ;  
 Vous m'appellez ETERNEL et vous ne me cherchez pas ;  
 Vous m'appellez SINCERE et vous ne me croyez pas ;  
 Vous m'appellez NOBLE et vous ne me servez pas ;  
 Vous m'appellez PUISSANT et vous ne m'honorez pas ;  
 Vous m'appellez JUSTE et vous ne me craignez pas ;  
 Si JE vous condamne ne ME blâmez pas !

Jamais reproche ne fut aussi frappant que celui-là, aussi mérité surtout par le pays qui l'a inscrit sur la muraille d'un de ses édifices.

Ces lignes empruntent aux circonstances une grandeur singulière et la dernière, formidable comme un arrêt de mort sans appel, semble animée d'un véritable esprit prophétique.

C'est le châtimeut après avoir été l'avertissement.



## LES EVASIONS CELEBRES

De récentes tentatives d'évasions sont venues remettre en mémoire les prisonniers célèbres qui réussirent à s'enfuir malgré la vigilance et les obstacles presque insurmontables.

Si quelques-uns de ces faits audacieux furent accomplis par des aventuriers plus ou moins recommandables, nombre d'hommes d'un beau caractère, victimes des révolutions ou de leur patriotisme, furent les héros de ces exploits dont certains paraissent invraisemblables.

Sans remonter à l'antiquité, on peut rappeler l'évasion de Benvenuto Cellini, le célèbre artiste de la Renaissance. De caractère violent et querelleur, le grand sculpteur chier à François Ier, avait été emprisonné à Rome, au château Saint-Ange.

Il réussit à s'échapper en découpant ses draps en bandes à l'aide desquelles il parvint à franchir trois murs et un fossé, et à gagner, quoiqu'ayant la jambe droite brisée en trois endroits, l'asile que lui offrait son ami.

Non moins énergique fut le chevalier de Pontgibaud, qui, à l'âge de seize ans, s'évada de la forteresse où il était enfermé, sous les balles de la garnison.

Mais que dire des aventures extraordinaires du baron de Trenck, qui resta dix-huit ans emprisonné après de multiples évasions. Il faudrait un volume pour les raconter.

Casanova, s'évadant des piombs de Venise en compagnie du moine Balbi; le comte de Lavalette, quittant, sous les habits de sa femme, la Conciergerie où il avait été enfermé après les Cent jours pour sa participation au retour de Napoléon Ier; Louis Bonaparte, s'échappant, en 1840, du château de Ham, et les multiples évasions militaires, telles que

celles de Jean Bart et Forbin, s'enfuyant de Plymouth, en 1689, ou du général Ducrot, en 1870, donneraient matière à nombre de récits aussi palpitants que des romans d'aventures.

Mais parmi les évadés célèbres, la place d'honneur revient sans contredit à Latude, cet extraordinaire aventurier du XVIIIe siècle, qui, à la suite d'une tentative de chantage auprès de la marquise de Pompadour, fut, en 1749, emprisonné



*Evacion de Latude.*

à la Bastille, puis transféré au donjon de Vincennes.

Evadé en 1750, puis repris, il s'évada de nouveau en



*Ravage, le mauvais gardien.*

1756, puis en 1765. Jusqu'au jour où, libéré, il devint célèbre. Après avoir été l'homme de la Révolution et l'admirateur de Napoléon, Latude, devenu riche, mourut en 1805.

Sous la Terreur, la foule des prisonniers dont regorgeaient les prisons, rendit les tentatives d'évasions très fréquentes, aussi avait-on adjoint aux gardiens, des chiens, notamment à la Conciergerie.

L'un d'eux était remarquable entre tous les autres par sa force, sa taille et son intelligence.

On l'appelait "Ravage" et il était chargé, pendant la nuit, de la garde de la Tour du Préau.

Des prisonniers avaient, pour s'échapper, fait un trou tel, que rien ne s'opposait plus à leur dessein, si ce n'est la vigilance de Ravage. Mais Ravage se laissa corrompre.

Une nuit il se tut et, le lendemain, on s'aperçut qu'on lui avait attaché à la

queue un assignat de cent sous avec un petit billet où étaient écrits ces mots: "On peut corrompre Ravage avec un assignat de cent sous et un paquet de pieds de mouton."

Ravage, promenant et publiant ainsi son infamie, fut un peu déconcerté par les attroupements qui se formèrent autour de lui et les éclats de rire qui partaient à ses côtés. Il en fut quitte pour cette courte humiliation et quelques heures de cachot.

— o —

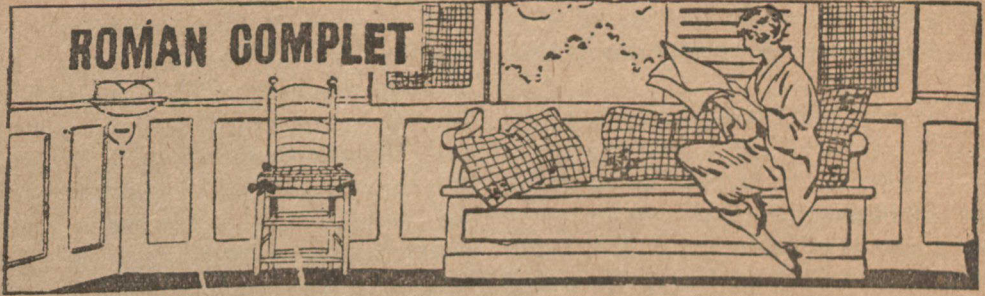
## LE SOUS-MARIN DE SAINTE-HELENE

On a parlé jadis d'un submersible qui aurait été construit en vue de l'enlèvement de Napoléon Ier, alors détenu par le gouvernement anglais dans l'île de Sainte-Hélène.

Peut-être ce sous-marin n'exista-t-il vraiment que dans l'imagination du contrebandier Johnstone, qui, dit-on, se proposait de l'utiliser à cet effet. Il est toutefois certain que l'on en parla fort à l'époque, et que ledit Johnstone avait dressé les plans d'un véritable sous-marin qui, s'immergeant durant le jour, échapperait ainsi à la vigilance des frégates anglaises, puis émergerait à la nuit pour gagner la côte et recevoir Napoléon à son bord.

Walter Scott qui le mentionne dans sa *Vie de Napoléon*, assure même que cet ancêtre de nos submersibles était en partie construit dans un des chantiers de la Tamise, lorsque l'originalité même de sa forme éveilla les soupçons, si bien qu'il fut saisi par ordre du gouvernement britannique.

— o —



## LE FIANCÉ DE RÉGINE

Par Paul De Garros

### PREMIERE PARTIE

#### I

Il était quatre heures du soir. Le soleil venait de disparaître brusquement, au sud-ouest, derrière la haute falaise du cap Cicié, et la nuit commençait à s'étendre sur la côte.

La route de la Seyne à Saint-Cyr, qui contourne si gracieusement la baie de Bandol, était presque déserte à cette heure. Et la Vernette, la petite ferme habitée par la famille Maillard, à un kilomètre de Sanary, reposait dans le silence le plus complet.

Cependant, une jeune fille, assise devant la porte de la maison, s'entêtait à terminer un ouvrage de couture aux dernières lueurs du crépuscule.

Tout à coup, une voix de femme retentit dans le chemin.

— Bonsoir, Régine ! Ça va bien !.. Tu vas t'abîmer les yeux, mon enfant, à travailler si tard !

— Tiens, c'est vous, mère Solliès, répondit la jeune fille en relevant la tête.. Oh ! ne craignez rien, mes yeux sont bons ; je vois comme en plein jour.

— Ah ! la jeunesse, quelle belle chose !

...Et chez toi, la santé est toujours bonne ? Ce brave Florent ?... Madame Yvonne ?...

— Merci, papa et maman se portent bien.

— Allons, tant mieux ! tant mieux !

— Et d'où venez-vous par là, à cette heure, mère Solliès ?

— Tu le sais bien, petite curieuse ! Je rentre de ma tournée habituelle. Tantôt, c'est à Bandol, tantôt aux Six-Fours, d'autres fois à Ollioules. Il ne faut pas toujours tendre la main devant les mêmes portes. Mais pour changer, je n'en réussis guère mieux, va !

— Ce n'est pas ce qu'on raconte. On prétend que le métier est bon, au contraire, et que vous amassez des rentes.

— Pécaïre ! Peut-on dire ça, petite !.. Ah ! je voudrais que ceux qui m'accusent... Tiens, aujourd'hui, je viens de plus loin que Sanary, je n'ai pas absolument ramassé de quoi me payer de ma peine. On m'avait dit pourtant qu'il était arrivé des bourgeois, des riches, s'installer là pour l'hiver... Non vois-tu, mainte-

nant, personne n'a d'argent de reste et les mains ne s'ouvrent plus comme autrefois.

— On a si souvent abusé de la charité...

— D'ailleurs, va, le pain qu'on gagne ainsi est toujours dur...

— Dame, voyons, mère! Solliès, répliqua Régine avec un ton de reproche, c'est bien un peu votre faute si vous êtes obligée de recourir à ce moyen d'existence. Est-ce que votre neveu, Martin Delattre, ne devrait pas s'occuper de subvenir à tous vos besoins? Un garçon de son âge, grand et fort, qui est seul, qui n'a aucune charge et qui n'a qu'à vouloir pour gagner de l'argent gros comme lui! Mais il aime mieux, sans doute, à ce qu'on dit, courir les fêtes que d'être assidu à l'atelier, et dépenser au bal, à Toulon ou ailleurs, ce qu'il possède au lieu de vous aider.

— C'est vrai, fillette, ce que tu dis là : mais que veux-tu, ça ne dépend pas de moi... Puis, au fond, Delattre n'est pas mauvais garçon ; s'il est paresseux, c'est dans le sang, vois-tu, il n'y a rien à faire.

Enfin ! soupira Régine.

— Ah ! je sais bien, continua la mendicante, je sais bien que si je pouvais le ranger, le marier, par exemple, avec une bonne petite femme, qui le tiendrait pour la dépense et le pousserait à la besogne, j'en serais peut-être plus heureuse.

La jeune fille ne parut pas avoir saisi l'allusion et resta penchée sur son ouvrage d'un air absorbé.

Au bout d'un instant de silence :

— Allons, reprit la vieille femme, il faut que je me sauve, il fait déjà noir, et j'ai encore près d'une demi-lieue jusqu'à Castillan.

— A popos de Castillan, marraine va toujours bien ? Vous savez, votre voisine, la dame du château ? Il y a plus d'une semaine que je ne l'ai pas vue.

— Madame de Servianne ? Oh ! celle-là est une sainte ! Si elle était riche comme tant d'autres, il n'y aurait plus de pauvres dans le pays. Sans elle, il y a longtemps que la mère Solliès ne traînerait plus par les chemins sa vieille carcasse... Allons... adieu Régine, et bonne année !...

— Ne dites pas cela, vous me porteriez malheur. Songez que c'est demain seulement la Saint-Sylvestre.

— Oui-dà, je le sais, mais les souhaits sont bons à partir de Noël. Je veux que les miens soient les premiers à te rappeler le bonheur que tu attends... A quand le mariage, voyons ?

— Quel mariage ? murmura Régine subitement troublée.

— C'est bon, je m'entends, fit la vieille. Tu ne me feras pourtant pas croire, ma mignonne, qu'une jolie fille comme toi n'a pas un amoureux. Si la mère Solliès a de mauvaises jambes, elle n'est pas aveugle, et il faudrait l'être, de vrai, pour ne pas voir qu'Antoni Escarguel...

— Oh ! interrompit la jeune fille, je lui ai peut-être parlé deux fois dans ma vie.

— Depuis que c'est un homme, possible ! car, autrefois, quand il était gamin, vous avez assez couru ensemble...

— Oui, je voulais dire : depuis qu'il est revenu du régiment.

— Eh bien, mais ça suffit, si vous avez eu le temps de vous faire des promesses.

Régine, très gênée, baissa les yeux sans répondre.

— Après tout, je ne sais pas de quoi je me mêle là, reprit la mendicante. Adieu, cette fois, adieu pour de bon.

Et en s'éloignant :

— Tout de même, tu vois que je ne m'étais pas trompée. Tiens, aujourd'hui encore, je l'ai rencontré, ce pauvre Antoni : il avait l'air d'une âme en peine, assis tout seul, à rêver au bord de la mer...

... Là, n'en parlons plus, si ça te chagrine. Que tes désirs se réalisent, voilà tout ! Tu seras heureuse, fillette, et bientôt, c'est moi qui te le dis.

— Je l'espère, fit tout bas Régine.

La vieille allait disparaître dans le chemin qui laisse à droite la route d'Ollioules pour conduire à Castellan. Elle se retourna encore et ajouta :

— Tu souhaiteras le bonjour de ma part à Florent et à maman Yvonne, n'est-ce pas ?

— Je n'y manquerai pas, merci, cria la jeune fille.

Puis elle se leva en poussant un gros soupir, prit sa chaise et rentra à la maison.

— Tiens, où étais-tu donc, petite ! dit madame Maillard qui revenait du jardin, les bras chargés de légumes. Je t'ai appelée tout à l'heure, tu n'as pas répondu !

— Pardon, maman... c'est la mère Solliès qui passait et qui m'a retenue quelques minutes à me conter ses malheurs.

— Pauvre vieille !

— Il paraît que sans marraine, qui est très bonne pour elle, elle n'aurait pas toujours de quoi manger.

— Hé, oui, pendant que son vaurien de neveu s'enivre dans les cabarets du port. Ah ! ça me fait tourner le sang de voir des choses pareilles. En voilà un, ce Martin Delattre, à qui le service militaire aurait fait du bien ! Mais justement, au moment de la conscription, il avait sa mère. Soutien de famille : exempté !... Malheureuse femme ! Moins d'une année a-

près, il avait trouvé le moyen de la faire mourir de chagrin par sa mauvaise conduite.

Il y eut un silence.

Au bout d'un instant, madame Maillard reprit :

— Ton père ne rentre donc pas ce soir ? Il est pourtant parti de bonne heure, et il n'avait qu'un fût de vin à livrer aux Six-Fours.

Elle avait à peine achevé sa phrase que la porte s'ouvrit et la grosse voix de Florent retentit, alerte et joviale.

— Hé, les ménagères ! la soupe est-elle prête ? Je vous amène un convive que j'ai rencontré en sortant de Sanary et qui m'a dit comme ça : "Père Maillard, j'avais envie d'aller vous voir un de ces jours !.."

"Ma foi, que j'ai répondu, ça se trouve bien, mon garçon. Si c'est pour aujourd'hui, nous ferons la route ensemble et nous trinquerons à l'arrivée. Si c'est pour demain... Enfin, comme tu voudras."

"Comme les bonnes idées, on ne se presse jamais trop de les réaliser, il s'est décidé pour aujourd'hui... Tant mieux..."

Et après une pause, il cria avec une gravité comique :

— Mes dames, je vous présente monsieur Antoni Escarguel, ex-sergent du 2<sup>me</sup> régiment de marsouins ; deux campagnes, deux blessures.

Les deux femmes se mirent à rire, tandis que le nouvel arrivant s'avancait en saluant gauchement.

C'était un garçon de taille moyenne et bien prise, aux cheveux noirs, luisants comme des ailes de corbeau, au teint mat et ambré, où le soleil d'Orient avait ajouté à celui de Provence sa coloration plus chaude.

Les traits étaient réguliers, la bouche

bien tracée et ombragée d'une moustache naissante, les yeux expressifs et doux, l'ensemble très sympathique.

— Mille millions, monsieur s'intimide maintenant, gronda Florent, qui avait surpris le geste embarrassé d'Antoni. Je croyais que lorsqu'on avait fait la guerre aux Pavillons Noirs...

— Hé ! père Maillard, murmura le jeune homme qui se ressaisissait, les plus rudes combats ne sont pas ceux où l'assaut se donne à la baïonnette.

— Oui, oui, je sais, dit Florent, en faisant le nigaud. Le plus pénible pour un Français, c'est de se battre de loin à coups de canon.

Et, mentalement, il ajouta en lui glissant une ocellade malicieuse :

— Toi, mon bonhomme, je te tiens, le moment est venu... Enfin, tant pis !... Je ne peux pourtant pas risquer le bonheur de ma fille.

Puis tout haut :

— Allons, cette soupe, fillette ! pas encore servie !

— Si monsieur Escarguel veut bien attendre une minute... répondit la mère.

— Madame Maillard, reprit Antoni, vous savez qu'avec vous j'agis sans façon. Eh bien, j'aime mieux vous dire franchement que je n'ai besoin de rien... Je suis venu, d'ailleurs, pour vous parler, vous parler sérieusement... très sérieusement.

Il jeta vers Régine un regard suppliant et se mit à tourner son chapeau entre ses doigts avec inquiétude.

— Il y a longtemps, poursuivit-il, longtemps que je veux venir, mais la peur m'arrête.

— Voyons, qu'y a-t-il ? interrompit la mère. Mais, je vous en prie, remettez-vous mon pauvre monsieur Escarguel, vous êtes tout changé.

— La peur m'empêche, répéta-t-il...

— Hé oui, toujours la même histoire, dit Florent, l'ennemi de loin fait trembler, de près, ce n'est plus rien ; un bon coup de baïonnette, et le tour est joué.

— Vous avez raison, c'est cela même, père Maillard... Attendre, toujours attendre, avec l'espoir vague qu'un jour une occasion vous permettra de risquer la conquête rêvée, voyez-vous, c'est atroce, parce que c'est le doute, l'indécision, et l'indécision vous tue... tandis qu'en abordant de front la situation, au moins on est fixé tout de suite. Ou bien, on reste vainqueur, et l'on plante son drapeau sur le retranchement ; ou bien l'on roule vaincu au fond du fossé.

La mère Maillard se détourna pour cacher son émotion ; elle était toute remuée par ce langage.

Antoni tremblait comme une feuille.

Une dernière fois, son regard se tourna vers Régine, mais il était trop troublé lui-même pour s'apercevoir de la pâleur de la jeune fille.

Puis, prenant son courage à deux mains.

— Tout ceci, continua-t-il haletant, et pour vous dire monsieur et madame Maillard, que j'aime Mlle Régine et que je viens vous la demander pour femme, si elle y consent.

Il y eut un long silence, lourd, accablant.

La jeune fille, de pâle comme un cierge, était devenue rouge comme une pivoine. Yvonne essayait une larme, Florent, à son tour, tournait son chapeau avec rage, beaucoup plus gêné qu'il ne l'aurait cru.

Quant à Escarguel, il ne voyait rien de l'émotion qu'il avait créée. Ses yeux pillotaient, ses oreilles bourdonnaient ; la foudre éclatant sur sa tête ne l'aurait pas

plongé dans une prostration complète.

On le sentait à bout de forces, épuisé par cet effort sur lequel toute son énergie s'était tendue, le cerveau vide.

Enfin, le père parla.

Et, sans savoir ce qu'il allait dire, si c'était une parole d'espérance ou un arrêt de condamnation, il y eut une détente.

— Mon pauvre Antoni, prononça Florent, si j'avais deviné ce qui t'amenait chez moi, je ne t'aurais pas laissé venir jusqu'ici... Je t'aurais évité cette entrevue.

« Je vais te faire de la peine, j'en suis sûr ; mais je ne peux pas, non, je ne peux pas faire autrement... Nous ne voulons pas marier notre fille, elle est trop jeune. Tu vois, ce n'est pas contre toi que je dis ça, c'est pour tout le monde la même chose... Toi, je t'aimerais plutôt mieux qu'un autre.

Le jeune homme secoua la tête.

— Père Maillard, je ne vous crois pas, dit-il. Je crois, au contraire, que tout cela s'adresse à moi... parce que Mlle Régine est bien en âge de se marier. Mais comme elle sera riche, vous voulez un mari qui le soit aussi... Oh ! si au lieu de moi, qui n'ai rien, il se présentait un époux avec de beaux écus sonnants, votre réponse ne serait pas la même.

— Ah ! mon petit, répliqua Florent, ce n'est pas pour me vanter, mais demande toi-même à la mère ici présente, si elle possédait grand'chose quand je l'ai prise. Moi, qui avais du bien, je n'ai pas hésité pourtant.

« Pour ma fille, ce sera de même. Je ne m'occuperai pas de savoir si son prétendant est riche ou non. Pourvu qu'on se convienne pour le reste, qu'il me plaise et qu'il plaise à la petite...

— Vous voyez, interrompit Antoni, votre motif n'est qu'un prétexte. Il y a une autre raison à votre refus, autrement... Alors, c'est que je ne fais pas votre affaire, ou que je ne plais pas à Mlle Régine ?

Florent se mit à taquiner son chapeau avec ennui.

— Pour ça, on ne lui a jamais demandé, monsieur Escarguel, dit naïvement la mère, mais rien qu'à son air, je crois qu'il ne serait peut-être pas trop difficile de s'entendre.

Le père fit un geste d'impatience.

Puis, après quelques secondes d'hésitation :

— Enfin, tout cela c'est parler pour ne rien dire, reprit-il. J'ai dit "non", c'est non.

Il punctua sa phrase d'un formidable coup de poing sur la table ; Régine se cacha, tremblante, le visage dans ses mains, et Escarguel se leva tout blême, comme mû par un ressort.

— Qu'est-ce que vous avez donc contre moi, père Florent ? demanda-t-il simplement.

— J'ai... j'ai... je n'ai rien.

— Mais si, voyons...

— J'ai que je ne veux pas marier ma fille, à dix-sept ans, avec un garçon qui n'a pas seulement la raison de se conduire tout seul, qui est paresseux, débauché, et qui s'est fait dans le pays une réputation détestable.

Le jeune homme resta coi, tellement interdit qu'il lui fut impossible d'articuler un mot pour sa défense.

Tiens, tu m'as poussé à bout, poursuivit Florent ; tu vois où j'ai été forcé d'en venir ; te voilà bien avancé, maintenant !

Puis, quelques minutes après, d'un ton calme, presque paternel, il ajouta :

— Tout cela n'est pas pour te désoblir.

ger, entends-tu, mon garçon. J'ai connu ton père, c'est mon ami, nous avons fait les campagnes ensemble. Depuis sa mort, j'ai toujours pensé que je pourrais t'être utile... Quand j'ai eu l'occasion de te rendre service... de loin, je l'ai fait.

— Merci, monsieur Maillard.

— Aujourd'hui, si je t'ai parlé un peu sévèrement, c'est dans le même but que j'agissais.

— Je vous remercie encore, mais je ne comprends pas bien...

— Parbleu, quand j'avais vingt ans, je ne comprenais pas non plus les remontrances qu'on me faisait sur le même sujet. Tu comprendras plus tard...

— Enfin !

— Enfin, enfin... Il n'y a pas d'enfin. S'il faut te mettre les points sur les "i", je les mettrai. Après tout, depuis que tu es revenu du régiment, tu as mené une drôle d'existence.

— D'abord, tu as mis six mois à trouver un métier... Bon, c'est difficile parfois, je veux bien l'admettre. Mais, maintenant que tu as du travail, tu ne travailles plus, ou bien tu travailles quand cela te plaît, de loin en loin. Tu as une vie irrégulière, tu dépenses le peu que tu gagnes sans soucis de l'avenir. Tu fréquentes les cabarets mal famés du port, en compagnie de gens peu estimables, tels que ce Martin Delattre, le plus grand chemapan de la contrée.

— Je sors bien peu avec lui, et encore parce que j'y suis forcé, puisqu'il est mon compagnon d'atelier.

— Tant que tu voudras, mais on t'a rencontré avec lui et d'autres de ses amis qui ne valent pas mieux ; ça suffit pour te faire juger comme on les juge... On te voit encore le soir, très tard, rôder avec des allures de détraqué... On se deman-

de ce que tu peux bien faire par les chemins à ces heures-là... Et tout cela tu le comprends, n'est pas fait pour qu'on te considère comme un bon ouvrier et un homme sérieux.

Escarguet poussa un long soupir et ses yeux rencontrèrent ceux de Régine qui semblaient lui dire : Courage et patience.

Alors il se tut, résigné.

— Je ne te cache pas, Antoni, continua le père Maillard, que si j'avais su comment les choses tourneraient, je t'aurais tenu à l'écart de chez moi. Je te laissais venir pour te donner de temps en temps un bon conseil, mais non pas la main de ma fille.

— Alors, c'est fini ? murmura le jeune homme, je n'ai plus qu'à disparaître ?

— Fou ! Qui te dit cela ? répliqua vivement le père Florent. En te parlant comme je viens de le faire, j'ai voulu surtout de donner un avertissement pour t'engager à mieux te conduire à l'avenir, afin de mériter la main de ma fille... si tu l'aimes encore quand le moment sera venu de la marier.

Les regards des deux jeunes gens se croisèrent de nouveau comme pour échanger un serment d'éternelle fidélité.

— Mes sentiments seront toujours les mêmes, déclara Escarguel. Mais je ne me fais pas beaucoup d'illusion sur le sens de votre avertissement. Ayant douté une fois de mon honnêteté, vous n'y croirez plus jamais ; et jamais, par conséquent, vous ne me jugerez digne d'épouser Mlle Régine... C'est pourquoi je préfère m'éloigner, bien que j'aie pour toujours donné mon cœur à votre fille.

— Dame, mon pauvre Antoni, reprit le père Maillard, tu feras ce que tu voudras. Mais, pour te prouver ma sincérité, je



peux t'avouer que, si tu nous avais demandé Régine, il y a huit ou dix mois, nous te l'aurions sans doute accordée. Tu vois donc que c'est uniquement à cause de ta conduite actuelle que nous croyons devoir... différer ce mariage.

— Je ne crois pas de mériter le jugement que vous venez de porter sur mon compte, fit Antoni.

— Par conséquent, poursuivit Florent, tu peux toujours te considérer comme le fiancé... éventuel de Régine. Et je continue de penser que le meilleur moyen de réaliser ton rêve c'est encore de rester parmi nous... Comment veux-tu, si tu t'en vas, que nous constations que tu deviens sérieux ?.. Puis, tu sais, les absents ont souvent tort... et Régine n'a pas l'intention de coiffer Ste-Catherine... Prends garde !

Un éclair passa devant les yeux de la jeune fille et fit briller quelques larmes qui perlaient à ses paupières.

— Non, je suis bien décidé, reprit Escarguel au bout d'un instant de silence. Ma conduite, je ne me sens pas capable de l'amender ici, ou du moins, je ne me sens pas de force à lutter contre ceux qui auraient intérêt à la dénaturer... Je le répète, j'aime mieux partir... Adieu, vous me reverrez peut-être un jour... Avant de disparaître, il me restait un devoir à remplir... Tout en demeurant, comme vous dites, le fiancé éventuel de Mlle Régine, tout en me jurant au fond de moi-même que je n'aurai jamais d'autre femme qu'elle, j'estime qu'il est de mon devoir de lui rendre sa liberté.

— Elle n'avait pas pris, je pense, d'engagement avec toi ?..

— Non, non... pas d'engagement formel, précis... Mais, vous savez, deux jeunes gens qui éprouvent de la sympathie

l'un pour l'autre échangent toujours quelques vagues promesses... Je ne veux pas que Mlle Régine se croit liée par ces très légères promesses... Allons, il est inutile de prolonger plus longtemps cette scène... Permettez-moi de serrer une fois encore la main de votre fille... Que j'emporte au loin le souvenir de cette dernière étreinte... Et, maintenant, adieu... Adieu...

En voyant le jeune homme se diriger, pâle et chancelant, vers la porte, Florent le suivit sans mot dire, afin de l'accompagner quelques pas et le consoler.

— Courage, mon ami, dit-il, tout s'arrangera peut-être mieux que tu me penses. Nous verrons... plus tard... Allons, sans rancune, au moins, n'est-ce pas ?

— Sans rancune, monsieur Maillard, balbutia Antoni.

Et le cœur gonflé, les tempes brûlantes, il partit, droit devant lui, par la première route qui s'offrit.

C'était le chemin de Castillan.

## II

Régine Maillard avait dix-sept ans.

Grande, élégante, très distinguée avec sa taille souple et mince déjà formée cependant, elle offrait, au point de vue physique, une dissemblance absolue avec les autres filles de la côte méditerranéenne, où le soleil ardent met presque partout, avec trop d'uniformité peut-être, des chevelures noires et des peaux ambrées.

Du type de son pays, Régine n'avait retenu que de larges yeux noirs, pétillants, spirituels, qui eussent même paru malicieux sans une expression de douceur modeste et timide, qui en tempérant la vivacité.

Mais ses cheveux étaient blonds, de ce

blond cendré et changeant si difficile à fixer sur la palette, et sa peau d'une blancheur laiteuse, légèrement rosée.

On reconnaissait en elle le mélange de deux races bien distinctes.

En effet, son père, Florent Maillard, était Provençal pur sang, et sa mère Yvonne Kéradeec, était bretonne, fille d'un breton de Paimpol, ancien quartier-maître de la marine, qui, après avoir longtemps navigué, était venu planter ses choux à Carquiranne.

Yvonne n'était pas riche, certes, lorsque Florent l'avait demandée en mariage.

Mais elle était bonne, courageuse, dévouée à son père, resté veuf, qu'elle entourait de soins et de prévenances.

Ces qualités valaient bien une fortune.

Ce qui n'empêcha pas que tout le monde fut unanime à blâmer Florent. Sa famille surtout poussa les hauts cris, et en particulier son frère, Justin Maillard, qui avait épousé une demoiselle, fille d'un huissier de Marseille, et qui se disposait, à cette époque, à partir pour Paris, la tête pleine de grands projets, d'entreprises gigantesques.

Florent laissa dire et passa outre.

Que diable ! Si Yvonne n'avait pas grand'chose, il avait du bien, lui. Sa ferme de la route d'Ollioules, on ne la comptait donc pour rien ! Sa petite ferme de la Vernette, bâtie au milieu des citronniers, des oliviers et des aloès, à mi-côte, dominant la mer bleue.

Il y avait un peu de tout, des produits de toutes sortes, sur ce petit coin de terre qui constituait l'héritage paternel : des figues, des céréales, des olives et du vin.

Les parents avaient vécu là, y avaient bien élevé une famille. Pourquoi n'en feraient-ils pas autant ? Ils étaient coura-

geux tous les deux, ils travailleraient ; et le reste, à la grâce de Dieu !

Plus tard, lorsque la petite fut venue, ils songèrent pour lui faire un avenir, à augmenter leurs ressources ; à la vente de leurs propres récoltes, ils joignirent le commerce du vin.

Maillard allant dans les campagnes, achetait une barrique par-ci, une barrique par-là à des propriétaires dont il était sûr, et les revendait ensuite à Toulon ou dans les autres villes voisines en se contentant d'une faible commission.

Il s'était formé ainsi une clientèle nombreuse qui, mieux servie qu'ailleurs et moins cher, lui restait fidèlement attachée.

C'est ainsi qu'entretenues par la probité, le travail et l'économie, les affaires des Maillard avaient doucement prospéré. On ne parlait pas d'eux, bien entendu, comme des Maillard de Paris, par exemple, qui avaient maintenant des millions, disait-on, ou même simplement comme de la Châtelaine de Castillan, Mme de Servianne ; mais, pour de petits propriétaires, sans ambition, leur situation pouvait passer pour enviable.

Seulement Florent et sa femme étaient tombés dans le travers où tombent les gens de leur condition qui n'ont qu'une fille à choyer : ils avaient voulu en faire une demoiselle.

Ils s'étaient donc imposés quelques sacrifices ; Mme de Servianne, la marraine de l'enfant, avait donné de son côté, et jusqu'à quinze ans, la fillette avait pu rester dans un pensionnat de la ville.

Heureusement pour elle, Régine avait du cœur et du bon sens. Elle prit dans l'enseignement de la pension ce qu'il y avait de bon ; une piété éclairée, des connaissances utiles et des idées élevées. Elle rejeta résolument tout le reste : la va-

nité, les prétentions ridicules, le mépris de la position sociale de sa famille, que le contact avec des jeunes filles nobles ou riches eût pu faire naître chez elle.

Elle eut pu devenir une mijaurée. Elle demeura une bonne fille, affectueuse et simple, dévouée à ses parents, ne boudant jamais à la besogne, une vraie femme de ménage, comme sa situation l'exigeait.

Tant d'avantages matériels unis à d'aussi éminentes qualités n'étaient pas restés longtemps inaperçus ; et depuis son retour à la Vernette, Régine avait été demandée en mariage par de nombreux prétendants. Mais tous avaient été poliment évincés.

Un seul, jusqu'à présent, avait échappé à l'ostracisme. C'était Antoni Escarguel, qui, enfant du pays et orphelin depuis longtemps, était revenu après sa libération du service militaire, se fixer dans la contrée où sa famille avait été jadis connue et estimée.

Sa tactique auprès des Maillard avait été assez habile : elle avait consisté en une extrême réserve. Il ne venait à la Vernette que rarement, et sans cacher ses sentiments envers Régine, il les laissait plutôt deviner par ses regards ou ses attitudes qu'il ne les exprimait. Le brave garçon s'était ainsi insinué tout doucement dans les bonnes grâces de la famille sans en avoir l'air et sans effaroucher personne.

Envers lui, le père Florent n'avait donc jamais eu à se prononcer. Mais il résultait clairement, d'une foule d'indices, qu'Antoni était bien vu dans la maison, et que, s'il n'était pas encore tout à fait accepté, il était du moins très encouragé.

Quant à la jeune fille, elle n'avait pas tardé à se rendre compte de l'impression qu'elle avait faite sur Escarguel.

"Il m'aime", se disait-elle tout bas. Et son cœur, à son tour s'ouvrit à l'amour.

En sorte que le jour où Antoni avait exprimé moins vaguement ses sentiments, il avait été compris tout de suite : les deux cœurs battaient à l'unisson.

On a vu qu'il avait suffi, hélas ! d'un incident insignifiant pour dissiper ce rêve.

Ainsi va la vie : on croit toucher à la joie, on n'étreint que le désespoir.

Pauvre Régine !... Pauvre Antoni !... Quand donc maintenant, leur serait-il permis de sourire au bonheur ?...

### III

Le matin du 31 décembre, dès la première heure, une nouvelle terrifiante se répandit dans toute la contrée.

Un crime épouvantable avait été commis pendant la nuit à Castellan, entre Millome et la Farfède : Madame de Servianne avait été assassinée.

Et un mouvement d'universelle pitié se manifestait sur-le-champ à l'égard de la malheureuse victime, qui ne comptait dans le pays que des sympathies.

Renseignement pris, l'attentat était moins grave. Il s'agissait seulement de la mise au pillage du château.

Un audacieux malfaiteur s'était introduit dans la chambre même de la vieille dame et avait eu la cruauté imouée de l'attacher, de la bâillonner et de la frapper, au point de la laisser pour morte, afin de commettre tranquillement son larcin.

Acte barbare et féroce, car Mme de Servianne ne faisait que du bien autour d'elle. Personne ne pouvait la haïr.

Quel était donc le lâche, le fou furieux, l'être dénaturé qui avait osé porter la main sur elle et sur les aumônes qu'elle

destinait aux pauvres des environs ?

Le coupable ! qu'on trouve le coupable ! On réclamait une justice immédiate, terrible.

Quelque inexplicable que fût ce crime, il fallait cependant s'incliner devant l'évidence.

Voici d'ailleurs les circonstances dans lesquelles, il avait été accompli, telles du moins qu'on avait pu les constituer, car l'état de la victime ne permettait pas de recueillir des indications précises !

Le 30 décembre au soir, M. Patrice de Servianne était parti pour Marseille, afin d'y régler des affaires personnelles et d'y faire en même temps les acquisitions de jouets et bonbons, que sa mère avait l'habitude de distribuer chaque année aux enfants du voisinage à l'occasion du 1er janvier.

Mme de Servianne, qui tenait généralement beaucoup à faire elle-même ces emplettes, n'avait pu cette fois s'absenter à cause d'une légère indisposition.

Plus fatiguée, ce jour-là, la vieille dame avait même été obligée de se coucher de bonne heure, et comme la bonne, qui était son unique domestique, voulait la veiller, elle l'avait renvoyée, disant que c'était inutile, dans sa chambre, sous les combles.

Or, la grande maison carrée à toiture en terrasse, habitée par les Servianne — le château comme disaient les paysans — était située tout à fait en dehors du bourg de Castillan, à trois cents pas au moins au-dessus des dernières maisons.

Cet isolement complet constituait un réel danger, surtout quand Patrice était absent. Bien souvent déjà, M. de Servianne avait voulu, pour cette raison, faire prendre à sa mère un autre domestique. Mais celle-ci s'en défendait toujours, se croyant

à l'abri de toute malveillance.

— Non, non, disait-elle, ce serait une dépense superflue... quand tant de gens manquent du nécessaire.

Le triste événement de cette nuit venait hélas ! de lui donner tort.

Il était probable, en effet, que le voleur s'était renseigné avant d'agir et avait profité de cette occasion exceptionnelle pour commettre son méfait.

La pauvre Mme de Servianne, surprise toute seule, au milieu du sommeil, n'avait même pas eu le temps ni la force d'appeler.

Avant qu'elle eût pu se reconnaître, elle avait été saisie, bâillonnée et liée au pied de son lit, où elle s'était évanouie.

M. Patrice, prévenu par dépêche, arriva vers trois heures de l'après-midi, et trouva sa mère en proie à une fièvre violente et à un délire presque continu.

Quand il lui adressa la parole, essayant de se faire reconnaître, elle lui pressa la main d'une façon significative : mais ce fut tout.

Le parquet de Toulon, qui s'était transporté sur les lieux, fut donc obligé de borner son enquête à des constatations insignifiantes ; mais les magistrats déclarèrent qu'ils reviendraient prochainement, car les révélations de la malade avaient la plus haute importance.

Patrice, que la lâcheté de cet attentat avait fait sortir de son habituelle douceur, était mécontent de ce retard.

— En attendant, objecta-t-il, j'espère bien, messieurs, que vous ne resterez pas inactifs... Peut-être avez-vous déjà quelques indices ?...

Le juge d'instruction, un certain M. Giblot, grand, blond, myope et très fat, répondit en souriant finement :

— Monsieur, je possède plus que des in-

dices, j'ai des présomptions. Je sais déjà qu'un individu de mine louche, d'allures équivoques, a été vu rôdant, hier soir vers onze heures, aux alentours du château.

— D'après mes renseignements, qui sont certainement exacts, c'est un homme du pays, un ouvrier des ateliers Casteix, à Toulon, qui avait, même parmi ses compagnons une réputation détestable... C'est évidemment le coupable... Enfin, suspendons notre arrêt jusqu'à l'interrogatoire de Mme votre mère. J'ai tout lieu de croire qu'il changera nos soupçons en certitude.

Et les magistrats quittèrent le théâtre du crime en laissant Patrice pénétré de cette idée que la Justice est décidément plus habile qu'on ne le croit.

Cependant, deux jours ne s'étaient pas écoulés que le juge d'instruction, accompagné de ses accolytes ordinaires, faisait de nouveau le voyage de Castillan ; et cette précipitation, absolument inusitée chez les représentants de Thémis, indiquait une bien puissante préoccupation.

M. de Servianne en fut simplement échanté et prévint aussitôt sa mère que ces messieurs désiraient l'entendre.

Mme de Servianne se montra toute disposée à subir cet interrogatoire.

Non seulement, elle avait recouvré l'usage de la parole, mais brûlée, surexcitée par la fièvre, elle avait besoin de confier à quelqu'un, à des étrangers surtout, les angoisses qui la torturaient.

Répondre aux questions ne lui paraissait pas suffisant : pendant deux heures, elle parla, parla comme une machine montée, à tort et à travers, sur tout et sur tous.

— Enfin, je ne comprends rien à tout ceci, je vis au grand jour, pourtant tout le monde connaît mon existence, personne

jusqu'ici n'avait songé à l'attaquer. Je suis la femme d'un officier de marine, oui, messieurs, d'un officier tué à l'ennemi, en Chine... Depuis vingt-six ans que j'habite cette maison que m'a laissée M. de Servianne, personne...

— Personne, en effet, interrompit doucement le magistrat, ne songe, madame, à suspecter l'honorabilité de votre vie, tout au plus un coquin a-t-il essayé de la prendre, cette vie, pour vous voler.

— Ah ! oui, me voler les trésors que mon mari m'avait envoyés de là-bas.

M. Giblot fit un geste d'impatience. Et Patrice essuya une larme qui perlait à ses paupières :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! était-ce là sa pauvre mère ? Dans quel état l'avait mise cette terrible secousse !

Le délire qu'il croyait disparu n'avait cédé la place qu'à une autre forme de folie, plus pénible, plus atroce, une folie ayant les apparences de la raison, une folie voulant raisonner, discuter.

— Je vous en conjure, Monsieur, supplia-t-il, abrégez cette épreuve, vous voyez que ma mère n'est pas en état de la supporter.

— Eh bien, madame, continua, le magistrat impassible, à propos de ce vol, vous souvenez-vous dans quelles conditions il a été commis ? Vous serait-il possible de me dire, par exemple, à quelle heure le malfaiteur s'est introduit dans votre appartement, quels moyens il a employés pour accomplir son forfait ? Vous rappelez-vous sa taille, ses traits, sa démarche ? Avez-vous, en un mot, de toute sa personne, une image assez précise pour pouvoir le reconnaître actuellement ?

— L'assassin !... l'assassin !... Mais je ne l'ai pas vu... il ne s'occupait pas de moi, il n'en voulait qu'à mes trésors.

— Il me vous a pas attachée, frappée, bâillonnée ?

— Si, si, pour m'empêcher d'appeler.

— A ce moment-là, vous n'avez pas aperçu son visage ?

— Son visage ?... Mais c'était un homme au regard farouche !

— De taille moyenne ?

— Oui !

— Comme monsieur votre fils ?

— Comme Patrice ?... Oui, à peu près.

— De quelle couleur étaient ses cheveux, sa barbe ? Brune ?

— Oui, brune, très brune !

— Et la peau était basanée, brûlée par le soleil ?

— Oui... je crois que oui... il faisait sombre... une seule bougie était allumée : et puis je n'ai pas eu le temps de bien voir j'étais serrée très fort, j'étouffais et j'ai senti que je m'évanouissais...

La vieille dame retombait épuisée, sur son oreiller, l'oeil vague, sans vie, tandis que M. Giblot souriait dans sa barbe, murmurant :

— C'est bien cela, c'est bien cela. Toutes ces indications sont absolument conformes aux renseignements que j'ai déjà reçus ; mes conjectures se vérifient point par point. Pour moi, il n'y a plus de doute...

— Vous croyez maintenant reconnaître le coupable ? interrompit Patrice.

— J'en suis sûr, monsieur, prononça le juge avec dignité. Et si j'hésitais, une circonstance très grave confirmerait mon opinion ; c'est que le gredin que toutes les présomptions désignent comme l'auteur de l'attentat, a justement disparu la nuit même du crime, et n'a été revu depuis, ni à son domicile, ni à l'atelier Casteix, de Toulon, où il travaillait.

Ah ! c'est celui dont vous m'avez déjà

parlé ! Il serait en fuite, alors ?

— Heu ! pas bien loin sans doute, et c'est notre affaire de mettre la main dessus. Ce ne sera pas long, j'espère.

— Je vais interroger immédiatement toutes les personnes qui ont eu des relations avec cet individu et qui ont eu l'occasion de le voir dans l'après-midi ou dans la soirée qui a précédé le vol.

— Votre habileté, monsieur, me répond du succès, reprit Patrice.

— Cependant, si vous voulez me permettre une observation, les données que vous possédez sont-elles suffisantes pour asseoir votre conviction ? Car enfin, il me semblerait bien imprudent, par exemple, de prendre comme base de nos recherches la déposition de ma mère... Vous avez pu voir, vous-même, dans quel état se trouve la pauvre femme, et qu'elle est bien incapable de vous faire une réponse sensée.

— Mais, non, monsieur, ce n'est pas de mon avis. Mme de Servianne est encore faible, sans doute, la commotion reçue a laissé dans son esprit une certaine... indécision qui se manifeste par des phrases mal conçues, mais la lucidité de son intelligence ne me paraît pas douteuse. Nous en avons des preuves infaillibles... ses souvenirs de la taille, du visage, des cheveux du criminel sont d'une précision remarquable.

— C'est vrai, approuva timidement Patrice.

L'interrogatoire était terminé : M. Giblot se retira majestueusement ; et M. de Servianne resta avec cette impression consolante qu'il s'était certainement exagéré la situation de sa mère, que la chère malade n'était pas aussi gravement atteinte qu'il l'avait craint.

On est toujours disposé à croire ce que l'on désire.

Hélas ! la triste réalité se chargea bientôt de dissiper cet espoir ! Durant un long mois encore, la santé de Mme de Servianne devait inspirer à son fils de vives inquiétudes.

Pendant ce temps, l'instruction de l'affaire se poursuivait lentement, méthodiquement, mais ne faisait que piétiner sur place, attendu que celui que l'on considérait comme l'auteur de l'attentat, persistait, malgré toutes les recherches, à demeurer introuvable.

Chose étrange : Dès le lendemain du crime, sans que le Parquet eût fait la moindre confiance aux journaux, avant qu'aucun mandat d'arrêt eût été lancé, le nom d'Antoni Escarguel courait dans toutes les bouches comme étant celui du coupable.

Qui était donc l'auteur de cette triste célébrité ?

Mystère ! Toujours est-il que dans toute la contrée, au fond du plus petit hameau, on ne s'abordait plus qu'en parlant du drame de Castellan et de "cet Escarguel", un fou, disaient les uns, un coquin, disaient les autres, qui avait fait le coup pour subvenir à ses débauches en flânant à son aise.

La preuve qu'il ne se sentait pas tranquille dans le pays, c'est qu'il se gardait bien de reparaitre.

Où était-il ?... Dame, personne n'eût pu le dire.

Le gaillard était malin ; après son bel exploit, sachant ce qui l'attendait, il avait dû mettre une distance respectable entre lui et les gendarmes d'Ollioules.

Té ! Les paquebots qui partent tous les jours de Marseille ne sont pas faits pour des prunes.

Le juge d'instruction, quoique plus calme et habitué d'ailleurs aux déconvenues,

prenait la chose moins philosophiquement et dissimulait mal son désappointement. En attendant, il interrogeait avec rage tous ceux qu'il croyait susceptibles de lui fournir un indice révélateur.

Tout à tour, furent convoqués à son cabinet plusieurs ouvriers des ateliers Casteix, les amis d'Escarguel, le propriétaire de la chambre qu'il occupait dans un faubourg d'Ollioules, puis Florent Maillard, chez lequel on savait qu'Antoni avait passé la soirée avant l'attentat.

M. Giblot, s'il n'avait pas le don de la clairvoyance, avait au moins celui de la ténacité.

Comme sa religion était faite, il tourna et retourna pendant deux heures le père Maillard, s'évertuant à lui soutirer des charges accablantes contre Escarguel.

Mais Florent ne se laissa pas emballer et raconta simplement ce qu'il savait.

Antoni était, en effet, entré chez lui dans la soirée du 30 décembre. Il venait lui demander sa fille en mariage. Cette demande ayant été accueillie par un refus catégorique, le jeune homme s'était retiré très peiné, en disant qu'il ne pouvait plus vivre maintenant, dans ce pays, qu'il allait s'éloigner immédiatement, partir pour l'étranger.

— Parfaitement, confirma le juge comme se parlant à lui-même, il a d'ailleurs mis son projet à exécution ; j'ai relevé la trace de l'inculpé jusqu'à son départ de Marseille ; il s'est embarqué le 31 décembre, à 11 heures du matin sur un paquebot suédois qui partait pour une destination inconnue.

— C'est possible, monsieur le juge, je ne pourrais pas vous le dire.

— Eh bien, tout de suite une considération nous arrête. Dénué de ressources comme il l'était, Escarguel ne pouvait pas

payer son passage. Il a donc dû chercher un moyen de se procurer de l'argent.

— Or, depuis neuf heures du soir, moment où il vous a quitté, jusqu'à cinq heures du matin, qu'il a pris le train à Bandol, il n'y a guère qu'un moyen... violent pour trouver une somme de cette importance.

Le père Florent se gratta la tête avec embarras, confondu par la logique de ce raisonnement.

— Je ne vous demande pas, mon ami, continua le magistrat, de détruire cet argument, vous n'êtes pas ici en accusé... Non, répondez simplement avec franchise à ma question. Quand vous vous êtes séparés le 30 décembre au soir, de quel côté s'est dirigé Escarguel ?

— Ma foi, monsieur le juge, je ne saurais pas vous dire, rapport à la nuit... Il m'a semblé qu'il prenait la route d'Ollioules.

— Allons, je vois que vous ne voulez pas répondre, cela se comprend, Escarguel est le fils d'un de vos amis, vous ne vous souciez pas d'aggraver son cas.

— Mais vos hésitations, vos réticences parlent pour vous et plus éloquemment peut-être...

— C'est bon, vous pouvez vous retirer. Je vous ferai appeler prochainement, sans doute, si j'ai besoin de nouveaux renseignements.

Et Florent était rentré chez lui la tête basse, mavré.

Là, de nouveaux reproches l'attendaient.

Quand il eut raconté le résultat de son interrogatoire :

— Dame, c'est ta faute, aussi, si tout cela arrive, gronda la mère. Moi, je parierais tout ce qu'on voudrait qu'Antoni est innocent ; mais tu l'as désespéré, ce garçon, tu lui as fait perdre la cervelle, et,

ma foi, maintenant, toutes les apparences sont contre lui.

— Je ne pouvais pas deviner qu'il prendrait la chose de cette façon et qu'il partirait juste cette nuit-là.

— Hé ! tu devrais savoir qu'on a le sang vif chez nous... D'abord, pourquoi l'as-tu reçu de cette manière ?

— J'avais de bonnes raisons pour cela. Tous les jours, il me revenait des propos mal sonnants sur lui ; je ne pouvais pas donner ma fille à un homme qui jouit d'une aussi mauvaise réputation.

— Peuh ! des jaloux qui faisaient ces bruits-là sur son compte pour se venger. Il n'y avait pas à y faire attention, mais toi, tu crois tout ce qu'on te dit.

— Avec cela qu'à ce moment-là tu ne pensais pas comme moi ?

— Si on peut dire ! je l'ai toujours défendu.

Régine parut sur le seuil de la chambre, triste, les yeux rouges.

— Oui, ma fille, j'ai eu tort, répéta le père, comme implorant son pardon, tu dois m'en vouloir...

— Oh ! papa, peux-tu le penser murmura la jeune fille, en courant embrasser son père. Je sais bien que tu m'aimes trop pour n'avoir pas toujours en vue mon bonheur.

— Tu as cru bien faire. Les événements ont tourné autrement que tu ne l'avais prévu... C'est une épreuve voilà tout.

— Pauvre enfant ! tu es résignée !...

— Je demande simplement au bon Dieu d'arranger les choses pour le mieux, dit-elle ; il n'y a que lui pour démêler cette affaire quand il lui plaira.

— Je suis de ton avis, fillette, reprit le père Florent, il n'y a que le bon Dieu qui puisse voir clair là-dedans ; car le diable lui-même y perdrait ses cornes.



## IV

La justice moins habile que ne se l'imaginait M. Patrice de Servianne a une ressource lorsqu'elle se sent impuissante : elle classe l'affaire, c'est sa manière de donner sa langue aux chiens !

Antoni Escarguel s'entêtant à rester invisible, le juge d'instruction s'entêtant à voir en lui seul le coupable et se refusant à diriger d'un autre côté ses investigations, il devenait superflu de tracasser plus longtemps les dossiers déjà accumulés : la cause était jugée !

Cependant, lorsque Mme de Servianne fut rétablie, elle demanda à être entendue de nouveau par le parquet, alléguant que la première fois, elle n'avait pu donner qu'une idée bien imparfaite de ses impressions.

On lui répondit que c'était inutile, que l'affaire était instruite et n'avait pas besoin d'autres éclaircissements. Néanmoins, par condescendance, le juge consentit à avoir avec elle un entretien de quelques instants.

Mme de Servianne déclara alors — ce qui ne concordait guère avec ses précédentes dépositions — qu'elle n'avait pas vu du tout le malfaiteur attendu que celui-ci, en s'élançant sur elle pour la bâillonner, lui avait jeté sur le visage un lambeau d'étoffe et qu'elle s'était évanouie de peur en ce moment.

M. Giblot souriait en écoutant ce récit.

Enfin, après avoir laissé non sans impatience parler la châtelaine, il répondit avec une désinvolture superbe :

— Je vous félicite, madame, de la pensée qui a dicté votre démarche, mais ce n'était vraiment pas la peine de vous déranger pour si peu. Ce que vous venez de me dire n'éclaire, en effet, la question

d'aucun jour nouveau. De ce que vous n'avez pas vu le criminel, il ne s'ensuit pas que notre enquête se soit égarée et que le coupable ne soit pas celui que nous cherchons.

— Je n'ai rien prétendu de semblable.

— Ma conviction serait plutôt fortifiée par votre récit... J'en conclus que nous avons affaire à un coquin des plus dangereux, ayant l'habitude du vol et ne négligeant aucune précaution pour s'assurer l'impunité... Or, les renseignements que j'ai recueillis sur les antécédents déplorables d'Antoni Escarguel sont de nature à me faire croire qu'il est parfaitement capable de cette suprême habileté.

Mme de Servianne se leva, un peu étonnée de ce langage, mais comprenant qu'il n'y avait pas à insister, que l'audience était terminée. Elle se retira, très digne.

Pendant quelques jours, il ne fut question entre Patrice et sa mère que de ce drame mystérieux. Puis, peu à peu, la vivacité des impressions s'atténua et le train-train habituel de la vie les reprit.

Patrice alla à ses affaires et Mme de Servianne recommença ses visites aux malades, ses distributions de secours aux indigents, toute son existence d'inépuisable dévouement.

C'était le repos pour cette âme charitable, qui ne rêvait que pardon, lorsque un incident vint de nouveau la jeter dans le trouble et dans l'inquiétude.

On était à la fin de mars.

Mme de Servianne, sortie un peu tard à cause de la chaleur, pour se rendre à la Rouvière, remontait chez elle, vers six heures du soir, haletante d'avoir monté la côte, lorsque derrière elle, quelqu'un lui dit bonjour d'un air de connaissance.

— Tiens, Régime, fit la vieille dame en se retournant... Ah ! je suis contente

de te voir, ma chère enfant ; il y a un siècle que je n'avais eu ce plaisir... Comme tu as chaud ! C'est bon pour moi de souffler à la montée ! Mais toi, des jambes de quinze ans !

— Même dix-sept, rectifia la jeune fille avec un soupir.

— Dix-sept ! déjà ! c'est vrai... Dieu que les années passent vite !... Allons, tant pis... Tant mieux, veux-je dire... Place aux jeunes qui nous poussent vers la... tombe !

— Oh ! marraine, pouvez-vous dire ?..

— Hé ! Hé ! j'ai bien failli y tomber, il n'y a pas longtemps.

— Vous avez été un peu malade, mais vous avez été si bien soignée...

— Par toi, d'abord, ma chérie, je le reconnais et je t'en remercie, ce que je n'avais pas encore fait, car pendant mon délire, je n'en étais pas capable, et, depuis ma guérison, je ne t'ai guère vue à Castillan ; on dirait que tu évites de venir chez moi.

Régine rougit et ne trouva rien à dire.

Après un instant de silence, Mme de Servianne reprit :

— Enfin, qu'as-tu donc aujourd'hui, petite ? Depuis cinq minutes, tu as l'air tout à l'envers... Je ne te fais pas peur, je pense ?... Qu'est-ce que ça veut dire, ce trouble ?... Bon, j'y suis, tu as une confidence à me faire et cette perspective me tracasse ? Hein, est-ce vrai ?

— Un peu, murmura la jeune fille.

— Pauvre mignonne ?... Quelque gros ennui... Un secret ?

— Tout cela à la fois, dit Régine.

La vieille dame la regarda, surprise, émue, et pensa : "Qu'est-ce qu'on a bien pu lui faire, à ma filleule ?... Je ne lui ai jamais vu ce visage bouleversé." Tout haut elle poursuivit :

— Voyons, ma chère enfant, conte-moi tes peines. Tu sais que je suis toute prête à te consoler, si c'est possible.

— Je connais votre bonté, marraine, mais...

— Mais quoi?... Tu ne te rappelles-donc pas que, lorsque tu étais toute petite, tu me confiais toutes tes contrariétés et que je les faisais facilement disparaître, quelque monstrueuses qu'elles te semblassent.

— Sans doute, dit Régine en poussant un gros soupir, mais tout cela n'était rien auprès de... J'ai peur...

— Pauvre petite... Allons, viens, rentrons... Je suis sûr que tes erreurs se dissiperont lorsque tu seras dans ma chambre, assise dans le grand fauteuil de velours vert... tu sais, le fauteuil où tu as pleuré si souvent en épelant l'alphabet.

La jeune fille essaya de sourire, mais le sourire se figea sur ses lèvres ; et machinalement elle suivit sans mot dire sa vieille amie.

Enfin, lorsqu'elle fut dans la chambre de Mme de Servianne, la détente se produisit : elle se laissa tomber sur un siège et fondit en larmes.

La bonne dame attendit que son coeur fût dégonflé, puis elle demanda très doucement :

— Voyons, ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ?... dis-moi cela tout bas, à l'oreille.

— Vous ne me gronderez pas ? Si je vous cause du chagrin, vous me pardonneriez ?...

— Je te le promets.

— Eh bien, c'est à propos du guet-apens dont vous avez été la victime... On raconte dans le pays que vous avez déclaré à la justice avoir très bien reconnu le malfaiteur et que c'était... Antoni Escarguel...

— Pauvre mignonne, dit simplement

Mme de Servianne, c'est à moi de te demander pardon d'avoir tout à l'heure, pris en plaisanterie ta tristesse... Comme tu as dû souffrir depuis trois mois... J'aurais dû m'en douter... Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

Un sanglot fut la seule réponse.

— Pauvre chérie, répéta la châtelaine. Et lui ?

— Lui, il était venu justement à la Vernette le 30 décembre au soir, demander à mes parents s'ils consentiraient à notre union ; sur leur refus il s'est retiré bien peiné...

— Depuis, vous le savez, on ne l'a pas revu. Si je ne connaissais ses bons sentiments, je craindrais un malheur... Il a dû plutôt, ainsi qu'il l'avait annoncé, partir pour l'étranger, puisque le juge qui lui en veut tant a dit à papa qu'il avait suivi sa trace jusqu'à son embarquement.

— Oui, j'ai pu constater moi-même l'acharnement des magistrats après Escarguel... Je sais que, dans le pays également, l'opinion est contre lui... On l'accuse nettement... Est-il besoin de te dire, ma chère enfant, que je ne suis pour rien dans tout cela ? Tiens, la meilleure preuve que je n'ai pu désigner Antoni comme l'auteur de l'attentat, c'est qu'il y a un mois à peine, je suis allée rectifier devant M. Giblot mes premières déclarations et affirmer, en mon âme et conscience, que je n'avais pas vu mon agresseur.

— Ah ! merci, marraine, il me semble que j'ai là un poids de moins... Il m'était si dur de penser que vous aviez peut-être contribué à créer ce mouvement de l'opinion contre Antoni, que vous aviez accusé un innocent... car il est innocent j'en suis sûre. Lui si bon, si loyal, commettre un pareil forfait ! Non, non, ce n'est pas possible !

— Sans doute, ma chère enfant, je suis de ton avis ; mais le fait n'en subsiste pas moins. Est-ce une simple fatalité, une réunion de circonstances malheureuses, qui ont été mal interprétées et transformées par la justice en charges accablantes ? Est-ce une vengeance particulière, la haine de quelque faux ami, qui a imaginé tout ce tissu d'accusations mensongères ?

— Je n'ose y réfléchir.

— Cela vaut mieux. La réalité est déjà bien assez triste... Cependant, mon âge et mon expérience me permettraient peut-être des recherches qui te sont interdites. Les mystères ne sont pas tous inexplicables... On peut bien tenter d'approfondir celui-là...

— Reviens me voir souvent, ma chérie, nous en causerons... Je veux me livrer d'abord, à une petite enquête personnelle... ensuite, je serai toute à toi.

La vieille dame embrassa sa filleule.

— Allons, au revoir et courage, mon enfant, ajouta-t-elle.

Régine s'était levée, essuyant ses joues où des larmes avaient séché.

Puis sur le seuil, avant de sortir, elle se retourna et d'un ton indifférent elle demanda :

— On ne rencontre plus la mère Solliès sur la route de Bandol ! Elle n'est pas malade ?

— Si, un peu, depuis quelques semaines.

— Vous la voyez souvent, marraine ?

— Quelquefois... Je l'aide autant que je peux, elle est si malheureuse, la pauvre vieille... Pourquoi penses-tu donc maintenant à la mère Solliès ?

— Oh ! je ne sais trop... Adieu, marraine, à bientôt.

Afin de ne pas traverser le village, Ré-

gine prit un étroit sentier qui contourne les maisons à l'est et va rejoindre le petit chemin vicinal d'Ollioules, après avoir longé le petit hameau de Lançon.

C'est la voie la plus directe de Castillan à Ollioules, mais la plus longue pour gagner la Vernette.

Comme elle marchait vite, en baissant les yeux, la jeune fille ne vit pas une femme qui gravissait le sentier en sens inverse. Aussi fit-elle un bond de surprise en s'entendant interpeller assez rudement :

— Mâtin ! Tu es bien fière, ce soir, Régine ! Où cours-tu donc comme ça ? C'est toujours pas à la Vernette, bien sûr ?

— Tiens, la mère Solliès ! murmura la jeune fille en réprimant les battements de son cœur. J'ai demandé de vos nouvelles tout à l'heure, parce que j'étais étonnée de ne plus vous voir du côté de chez nous ; on m'a répondu que vous étiez malade au lit, je crois, même.

— Qu'est-ce qui t'a dit cela ?

— Marraine.

— Ah !

— Elle doit bien le savoir ; c'est elle qui vous soigne, sans doute ?

— Oui, oui, j'étais malade... depuis tous ces événements qui ont bouleversé le pays... Je ne vais plus à Sanaury, c'est trop loin... autrement, tu vois fillette, je me lève encore.

— C'est imprudent, mère Solliès, si vous n'avez pas la force. Vous allez vous fatiguer à monter cette côte.

— Je vais te dire, petite. J'avais mes raisons ; je suis en retard, j'ai pris le raidillon pour m'avancer. Mon neveu Martin, tu sais, Martin Delattre, qui travaillait avec ce pauvre Escarguel...

Régine vint rouge et se raidit pour ne pas montrer son trouble.

— ... Mon neveu Martin, m'a fait dire

qu'il viendrait me voir aujourd'hui ; tu comprends que je ne veux pas le faire attendre, s'il est arrivé, par hasard.

— En ce cas, je ne vous retiens pas, mère Solliès...

— Tout beau, mignonne !.. Tu es donc pressée, ricana derrière elle une voix éraillée par l'alcool.

— Ah ! Martin !..

Le cri de la jeune fille s'étrangla dans sa gorge.

— Ben, voilà-t-il pas qu'elle se pâme ! grogna l'ivrogne. Je ne veux pas t'avaler, va ma belle.

Régine était blâmée et se cramponnait à la haie pour ne pas tomber.

— Alors, comme ça, reprit l'ouvrier, tu reviens de l'endroit où ton amoureux a travaillé si gentiment, l'hiver passé. Hein ! ça a été du proprement enlevé cette affaire-là... Bien réussi, ma foi, pour un début... Quand je dis début, je m'entends, enfin...

— Voulez-vous me laisser passer, monsieur Delattre ?

— Et puis, dame, le coup fait ; crac ! plus personne, pas plus d'Escarguel que sur la main ; l'amoureux s'était envolé et, avec lui, les beaux projets de Mlle Régine... S'il revient, maintenant, ce sera entre les gendarmes de M. le procureur. C'est vilain tout de même, de fausser compagnie ainsi à sa fiancée !.. Tout cela pour quelques méchantes paires de boucles d'oreilles et une centaine d'écus, à peine, dit-on.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent.

— Je vous défends, dit-elle d'une voix très ferme, entendez-vous, je vous défends de parler d'Antoni Escarguel en ces termes, vous n'en avez pas le droit...

— Pas le droit... pas le droit.. Ah ! nom de nom, j'ai pas de chance avec les

demoiselles, moi. La voilà partie à se fâcher maintenant... Tu as tort, vois-tu petite, tu as tort de le prendre comme ça. Puisque nous en sommes à parler d'Antoni, tu devrais te montrer plus gentille avec moi, son meilleur ami...

— Oh ! lâche, menteur et... peut-être plus ! lui cria-t-elle.

Il resta coi, cinglé par ce mépris qui lui fit monter du sang au visage.

— Oui ou non, voulez-vous me laisser passer, Delattre ?

— Non.

Mais il n'avait pas achevé, qu'il recevait en plein visage un formidable soufflet.

— Tant pis, je passerai tout de même, fit-elle.

Et pendant que l'ivrogne chancelant, aveuglé, cherchait à se reconnaître, Régine lui glissa entre les doigts et partit comme une flèche.

Jugeant toute poursuite inutile, l'ouvrier ne bougea pas et se contenta de lui lancer un terrible juron : ce fut toute la vengeance de la brute impuissante.

Et la jeune fille était déjà loin, courant toujours, affolée, au risque de se rompre le cou dans ce sentier de chèvre, qu'elle entendait encore les injures grossières de Delattre se mêlant aux ricanements de la mendicante : "Bonne année, bonne année !"

Elle rentra tard à la Vernette. La nuit était close, et le feu rouge de la baie de Bandol, brûlait à côté de Fournigue, dardant son oeil fixe et triste sur l'immense nappe bleuâtre.

Le père et la mère Maillard, très inquiets, étaient sur leur porte, s'apprêtant à partir à la recherche de leur fille, Régine.

— Ah ! enfin, te voilà ! gronda la mè-

re d'un ton de reproche. A quoi penses-tu donc, voyons ?...

— Je me suis attardée un peu chez marmaine, dit Régine encore toute tremblante.

— Je m'en doute bien, mais tu sais comme il est imprudent de courir toute seule à cette heure.

— Tu n'as rencontré personne ?... demanda le père.

La jeune fille n'osa pas dire : non.

— Si, fit-elle avec embarras.

— Qui donc ?

— Martin Delattre.

— Je l'aurais parié... Je l'ai aperçu, il y a une heure, montant vers Castellan. Il t'a dit quelque chose ?

— Deux mots.

— C'est trop, je ne veux pas que ce drôle-là t'adresse la parole. Tu ne lui as pas répondu au moins ?

— Je ne pouvais pas laisser passer, sans les relever, certaines insinuations...

— A propos d'Antoni ?

La jeune fille fit des yeux un signe affirmatif.

Il y eut un silence effrayant comme celui qui précède la tempête. Puis Florent éclata :

— Tonnerre de tonnerre ! J'ai fait la guerre... trois campagnes, cinq blessures... seul contre dix, je n'ai pas eu peur ; comme disait Escarguel, on sait à quoi s'en tenir, on tue, on est tué ; c'est fini... Mais avec cet hypocrite, pas moyen... Oh ! tant pis ! je l'écraserai tout de même... Ce jour-là j'aurai débarrassé le pays d'une fameuse vipère.

Et Florent, de ses larges mains, faisait le geste de mettre en pièces sa victime qu'il croyait déjà tenir.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

## DEUXIEME PARTIE

## I

C'était jour de réception chez Mme Justin Maillard.

Sous l'élégante véranda qui commandait l'entrée du somptueux hôtel de l'avenue d'Eylau, habité par le "grand industriel bien connu", les attelages se succédaient, fringants et corrects, mêlant les landaus amoriés aux victorias de la route décorées de simples initiales.

Pour tout le monde, Mme Maillard avait le même sourire aimable, le même accueil gracieux : on venait la féliciter du prochain mariage de son fils Maurice avec Mlle Gabrielle de Jupil ; et l'orgueilleuse mère, tout à la satisfaction de son rêve enfin réalisé, n'avait que des paroles de joie à répandre au-devant de ses visiteurs.

L'allégresse éclatait partout, dans sa démarche, sur son visage, dans la décoration même des salons, dont les tentures disparaissaient sous une profusion de plantes rares.

C'était une union tellement brillante, tellement inespérée ! Car, si Maurice apportait en dot un portefeuille bourré de millions, Mlle de Jupil, dont la famille avait eu de ses ancêtres aux croisades, était loin d'être pauvre, comme cet étrange mariage aurait pu le faire supposer.

Aux personnes qui avaient l'air de lui insinuer que c'était un bonheur inattendu :

— Oui, répondait la mère modestement, c'est un mariage d'inclination.

Cela fermait la bouche à tous les commentaires. Et, de plus belle, les compliments renchérisaient.

"Certes, M. Maurice méritait bien que son heureux choix fût ratifié par les pa-

rents de Mlle de Jupil... Beauté, naissance, fortune, un grand coeur digne du sien, tel était son lot ; mais cette part lui revenait de droit... La destinée n'est pas toujours aussi équitable dans ses arrêts ; pour une fois qu'elle s'était montrée juste, il n'y avait qu'à l'applaudir..."

Pendant deux heures, Mme Maillard entendit ces variations sur le même air ; mais loin d'en être fatiguée, cette musique la grisait.

Et, lorsqu'au sortir de là, remontant dans sa chambre, elle rencontra son fils, qu'une affaire imprévue avait forcé de s'absenter, elle lui sourit, triomphante.

— Ce sera un succès, un grand succès, mon ami, dit-elle... Demain, tout le faubourg en parlera... Pour peu maintenant que les amis que tu as dans la presse veuillent s'en occuper...

— Oui, mère, on pensera à tout, dit le jeune homme en lui mettant un baiser au front. Au surplus, je ne sache pas que ce soit la chose la plus importante... Je ne me marie pas pour la galerie...

— Tu vas aux Variétés, ce soir ? interrompit Mme Maillard.

— Non, si père peut sortir, car j'ai rendez-vous avec de Bonnier. Dans le cas contraire, je suis à ta disposition.

Ce n'était pas un mauvais garçon, au fond que Maurice Maillard.

Le plus grand reproche qu'on pût lui faire, c'était d'avoir reçu une éducation détestable de la part de son père et de sa mère, pour qui l'argent était le seul but à atteindre, et le désir de paraître l'unique règle de conduite.

Maurice avait vingt-quatre ans. Mince, bien planté, avec des cheveux bruns taillés droits sur le front, une moustache en croc et une physionomie ouverte, il plaisait à peu près partout où il passait.

Et ces succès faciles avaient achevé l'oeuvre de démoralisation commencée par le luxe qu'il voyait ruisseler autour de lui.

Sans autre occupation que celle de seconder son père quelquefois dans la surveillance de sa fabrique de parfumerie, ou de jouer à la Bourse pour se procurer de l'argent de poche, quand le portefeuille de M. Maillard restait obstinément fermé, Maurice menait l'existence bête et vide de la plupart des jeunes gens de son espèce.

Le matin, la promenade au Bois ou à la salle d'armes ; le soir, des visites, le cercle, le théâtre et les soupers dans les cabarets à la mode où on paie dix louis trois écrevisses et deux bouchées de foie gras, alors que, dehors, des gens tendent la main pour acheter du pain ; et... le lendemain, recommencement de la veille.

Pris ainsi dans l'engrenage, absorbé par ces mille occupations qui... n'en sont pas, le malheureux avait la conviction d'avoir noblement rempli sa journée, lorsque vers les trois heures du matin, il s'endormait en feuilletant un roman.

Que M. Maillard n'eût pas travaillé pendant vingt ans pour la seule satisfaction de permettre à son fils cette vie niaise et dorée, qu'il pût y avoir de par le monde des questions sociales ou politiques à résoudre, des problèmes à étudier, des misères à soulager, tout cela n'était même pas venu à l'esprit du jeune homme.

Les millions de son père ? Mais ils lui étaient dus, par exemple ! Et ils devaient être bien flattés qu'il leur fit l'honneur de les croquer.

Les revendications ouvrières ? Peuh, un vieux regain de révolution qu'il faut extirper sans pitié.

Un jour, les ouvriers de la savonnerie

que Justin Maillard avait à Pantin, las de s'exténuier, sans pouvoir nourrir leur famille, pour payer les chevaux, la valetaille et les réceptions du patron, menacèrent de se mettre en grève si on n'augmentait pas leur salaire.

Maurice, consulté à ce sujet par son père, lui fit cette réponse magnifique :

— Il faut une leçon à ces fainéants ! Si tu augmentes leur salaire, ils se croiront autorisés à demander bientôt le double. Réduis-le, au contraire, tu verras qu'ils se tairont.

Hé ! bon chien chasse de race, parbleu !

Après les enseignements de Justin et de sa femme, le jeune égoïste ne pouvait pas raisonner autrement.

Et pourtant, Maurice n'était pas un mauvais garçon.

D'ailleurs, il n'avait pas toujours pensé de cette façon.

A ce moment-là, il est vrai, la fortune commençait seulement à poindre ; l'orgueil ne lui avait pas tourné la tête.

A cette époque, les affaires du futur "grand industriel" prospéraient tout doucement, mais sans laisser prévoir l'extension qu'elles prendraient un jour ; et Justin offrait tous les ans à sa femme et à son fils trois semaines de villégiature ; non pas une villégiature à grand fracas sur une plage à la mode, mais une villégiature tranquille et reposante au sein de la famille ; c'était à la Vernette, chez Florent, le frère de Justin, qu'ils allaient tous les trois.

Mme Justin, née Eléna Jardoux, et fille d'un huissier de Marseille, grognait bien un peu d'aller chez "ces paysans", comme elle disait ; mais l'accueil de sa belle-soeur était si simple, si cordial, qu'à la fin elle consentait à se dérider tout de même.

Maurice était alors un brave garçon de douze à quatorze ans, bon coeur et sans façon, qui se faisait tout petit et raccourcissait ses longues jambes pour se mettre à la hauteur de sa cousine Régine, âgée seulement de 5 ou 6 ans.

C'était un plaisir de les voir jouer à cache-cache, courant l'un après l'autre, et le collégien pour se laisser attraper, enlevant dans ses bras dégingandés la fillette effrayée qu'il rassurait de deux gros baisers sur les joues.

Bien souvent, suivant des yeux ce groupe charmant, les deux frères avaient échangé leur commune et secrète pensée.

— Ils seront l'un pour l'autre, n'est-ce pas ? Nous en ferons un ménage heureux et uni...

— A quoi destines-tu Maurice ? demandait Florent.

— A Polytechnique ou à Centrale, répondait Justin. Je serais content de le voir ingénieur, c'est une carrière d'avenir.

— Eh bien, moi, je compte faire élever Régine chez les religieuses de Toulon.

— Nous sommes bien bons de songer à tout cela, interrompit Justin en riant... Attendons d'abord que ta fille sache lire, nous verrons après.

— Oui, nous avons le temps d'en reparler.

Ces projets, hélas ! étaient tombés dans l'eau, comme tant d'autres.

D'abord, sous un prétexte futile, les Maillard de Paris manquèrent deux années de suite leur séjour en Provence.

Puis, ce furent les progrès rapides, les pas de géant exécutés par Justin, qui d'une bicoque sans importance venait de faire une usine immense, et de petit fabricant, s'improviser grand industriel.

Désormais, tous ses instants étaient pré-

cieux, il ne s'appartenait plus, il ne pouvait s'absenter un jour, une heure. L'activité des affaires l'absorbait, le poussait presque malgré lui vers le succès, un succès inouï, foudroyant.

Et, en cet espace de deux ou trois ans, un abîme insondable se creusa, où tout le passé s'effondra.

Plus de villégiatures à la Vermette ; plus de ces longues et douces causeries où l'on rêvait tout haut de l'avenir.

Non seulement Justin cessa de fréquenter son frère, le jugeant sans doute trop au-dessus de lui, mais les relations, même par correspondance furent interrompues.

Etonnés d'abord, puis croyant à un malentendu, les habitants de la Vermette continuèrent à écrire, et à chaque 1er janvier, Régine, comme autrefois, envoyait ses petites lettres de bonne année contenant les souhaits de toute la famille pour l'oncle, la tante et le cousin de Paris.

Pas de réponse.

Enfin, un beau jour, un mot très sec de Justin précisa ses nouvelles dispositions. C'était dur. Néanmoins, Florent domina son émotion et dit simplement :

— C'est bien... quand ils viendront, ils seront toujours les bienvenus ici !...

Sa femme avait approuvé d'un signe de tête ; et on n'avait plus jamais parlé d'eux.

Pendant ce temps-là, M. Justin Maillard, dont la fortune insolente ne connaissait plus de limite, achetait son hôtel de l'avenue d'Eylau ; Mme Justin Maillard, née Eléna Jardoux, y invitait tout le noble faubourg, que l'or attire toujours, qu'il soit gratté sur du chocolat ou sur du savon ; et Maurice, le beau, le séduisant Maurice, abandonnant les idées du travail, renonçait à Polytechnique comme à Centrale, tombait dans l'ornière banale où



tous les fils de parvenus viennent s'embourber, singeant les fils de la noblesse qui les méprisent et ne frayent avec eux que parce qu'ils ont besoin de leur bourse.

— Je crois, n'est-ce pas, mère, disait Maurice, que j'obtiendrai facilement du garde des sceaux (c'est un ami de Bimier) qu'il m'autorise à ajouter à mon nom celui de Jupit ; ça fait bien, pas vrai ? Maillard de Jupit !... Puis M. de Jupit, et enfin Maurice de Jupit.

— Certainement, répondit Mme Maillard avec un sourire d'orgueil. J'y avais déjà songé. Tu relèveras le nom de Jupit. Il sera bien porté.

## II

Les frères Maillard, Florent et Justin, étaient nés tous deux à la Vermette, la petite ferme était devenue, à la mort du père, la propriété de Florent par suite d'un arrangement amiable intervenu entre eux.

Dès le jeune âge, rompant avec les traditions paternelles, Justin avait marqué un éloignement profond pour les choses de la terre, pour la vie calme et sans souci des champs, il fallait autre chose à son activité inquiète : il rêvait de s'instruire, comme les messieurs de la ville, de devenir quelqu'un...

Un brave curé des environs, qui voulait du bien à l'enfant, ayant remarqué ses heureuses dispositions, obtint son admission quasi-gratuite au petit séminaire de Fréjus, pensant qu'un jour son protégé serait une excellente recrue pour le clergé.

Le jeune homme, travailleur et intelligent, profita largement des leçons qu'il re-

cevait, donna d'abord à ses professeurs les plus légitimes espérances.

Puis, au sortir de la seconde, il leur glissa entre les doigts. La soutane, qui le guettait un an plus tard, l'avait terrorisé. Il s'enfuit presque du collège, après avoir écrit au directeur que l'état ecclésiastique ne lui convenait pas, il préférait se lancer tout de suite dans la vie séculière, dans le commerce ou l'industrie, qui laissait plus de latitude à son esprit inventif et aventureux.

Ce fut d'abord une cruelle déception pour ses maîtres : ils se consolèrent par cette pensée qu'il avait mieux fait, en somme, de prendre ce parti immédiatement que de devenir plus tard un mauvais prêtre.

Justin sans demander l'assentiment de son père, était alors parti pour Marseille, et pendant plusieurs semaines, battant le pavé de la grande ville à la recherche d'une situation, il avait mené une existence des plus problématiques.

Enfin, une chance inespérée lui avait fait trouver et obtenir une place de saute-ruisseau dans l'étude de l'huissier Jar-doux.

Ce fut le premier échelon de sa fortune.

Quatre ans plus tard, il épousait la fille de son patron, la revêche Eléna, et quelques mois après la naissance de Maurice, le jeune ménage s'installait à Paris ; la procédure était définitivement lâchée pour le commerce.

Les débuts de Justin dans la capitale ne furent pas exempts de difficultés, et, sans la petite dot d'Eléna, le simple pot-au-feu eût encore été souvent un mythe au foyer des Maillard.

En quittant le pays, l'ex-clerc d'huissier avait accepté de représenter divers

marchands d'huiles, d'oranges et de vins : au bout de quelques mois, comme il était adroit et prévenant, il parvint cependant à se créer un bon noyau de clients, et ses courtages commencèrent à lui donner de jolis bénéfices.

L'appétit vient en mangeant : ce premier succès l'avait invité à étendre ses opérations, Il devint bientôt le courtier obligatoire de tous les Provençaux de la région qui désiraient avoir à Paris des débouchés pour leurs produits.

Bon an, mal an, en trimant bien, il arriva à se faire dix à douze mille francs.

C'était la richesse en comparaison du passé, ou du moins une aisance relative.

Mais cette médiocrité à peine dorée ne pouvait pas suffire à la prodigieuse activité de Justin, ni satisfaire les vues ambitieuses d'Eléna ; à tous les deux, il fallait autre chose...

Sur ces entrefaites, la mort de l'huissier Jardoux survint fort à propos pour lui permettre de réaliser des projets depuis longtemps caressés.

Depuis son séjour à Paris, Maillard, qui s'occupait surtout de placer des huiles d'olive fabriquées par ses compatriotes, rêvait d'essayer pour son propre compte, la vente directe de ce monopole du Midi.

Le petit avoir recueilli dans la succession de son beau-père fut la première mise de fonds avec laquelle il put commencer ses opérations personnelles. Grâce à l'habileté déployée par Justin dans ses achats, ce capital initial fut promptement doublé.

Maillard eut alors l'idée d'acheter ses olives brutes et de fabriquer lui-même l'huile qu'il vendait. Il réalisa un bénéfice considérable. Mais il ne devait pas encore s'arrêter là.

Ayant remarqué qu'après la fabrication

de l'huile, il lui restait sur les bras des quantités de déchets qu'il était obligé de vendre à vil prix aux fabricants de savons, l'intelligent Provençal s'écria un jour : "Té! Pourquoi ne serais-je pas moi aussi fabricant de savon?"

Et la savonnerie de Pantin fut fondée.

Confiant dans le succès, Justin jeta tout de suite deux cent mille francs dans cette nouvelle entreprise.

Mais l'argent appelle toujours l'argent. "Le savon d'Abyssinie" commençait à peine à se répandre sur le marché, que deux bailleurs de fonds se présentèrent : l'un, pour donner à l'affaire plus d'extension ; l'autre pour payer la réclame nécessaire au lancement définitif du nouveau produit.

De nos jours, la réclame est la base, l'élément indispensable de tout commerce. On le vit une fois de plus pour le "Savon d'Abyssinie", inconnu la veille, célèbre le lendemain.

Ce fut un succès immense, colossal, sans précédent.

Et voilà comment M. Justin Maillard gagna, en cinq ou six ans, des millions, acheta un hôtel, reçut dans ses salons la haute société et posséda un fils prodigue mais "épatant de chic".

Qu'on vienne dire maintenant qu'il n'est pas facile de faire fortune !

Il faut ajouter, d'ailleurs, que les fortunes s'écroulent encore plus facilement qu'elles s'édifient... Justin Maillard devait en faire bientôt la pénible expérience.

Maurice Maillard, très préoccupé par ses affaires personnelles, absorbé par son mariage, n'avait pas remarqué, depuis quelque temps chez son père un certain

malaise qui était l'indice de graves préoccupations, lorsqu'un jour il rentra à l'hôtel, vers 5 heures du soir, très affaissé lui-même, la tête basse et le regard sombre.

Une fois dans ses appartements, il se laissa tomber dans un fauteuil avec un geste d'abattement et resta un instant, le front dans ses mains, à réfléchir.

Cependant, comme une résolution immédiate s'imposait, il se releva bientôt, fit deux ou trois fois le tour de sa chambre d'un pas saccadé et scanna enfin son domestique.

— Mon père est-il rentré ? demanda le jeune homme, quand le valet parut.

— Monsieur n'est pas sorti aujourd'hui, répondit ce dernier ; monsieur travaille dans son bureau.

— C'est bien, merci, fit Maurice.

Et il prit aussitôt le couloir qui conduisait au cabinet de son père.

Lorsque le jeune homme entra, M. Maillard était assis devant sa table, sur laquelle traînaient des télégrammes et des paperasses de toutes sortes.

— Tu travaillais, père ? demanda-t-il ; j'ai dérangé ?...

— Non, j'avais fini.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les regards des deux hommes se croisèrent, cherchant à se deviner.

Puis, Maurice s'assit, prit un coupe-papier et se mit à tapoter d'un air distrait sur le bout de ses ongles.

— C'est curieux, dit-il enfin, en affectant l'indifférence, il y a des jours qui semblent marqués par une sorte de fatalité, des jours où tous les ennuis vous accablent à la fois.

— Je connais ce prélude, interrompit M. Maillard en faisant la grimace ; voyons, que t'est-il arrivé ?

— Hé !... tu dois t'en douter... tou-

jours ces histoires de Bourse... Une surprise comme jamais...

— Au fait, vite !... Combien as-tu perdu ?

— Trois cent cinquante mille francs.

— Je devrais te les laisser payer, mon ami, et en d'autres circonstances, je l'eusse fait, je les eusse défalqués de ta dot... mais aujourd'hui, peu importe, c'est une bagatelle en comparaison du reste... Je paierai donc... si je peux... J'y suis d'autant plus engagé que tu t'es servi sans doute de mon nom pour faire cette opération sans couverture.

— Je l'avoue, balbutia Maurice en regardant son père d'un air ahuri. Mais voudrais-tu m'expliquer ce que signifie ce que tu viens de me raconter.

— Volontiers, mon ami... L'explication sera courte : Je suis complètement ruiné... Il y a des jours où, comme tu le disais tout à l'heure, toutes les calamités fondent à la fois sur un homme et l'écrasent... Depuis ce matin, je n'ai reçu que de mauvaises nouvelles... Déveine sur toute la ligne... En cette seule journée, je perds près de quatre millions.

Maurice, atterré, ne trouva d'abord rien à dire. Puis il se ressaisit.

— Mon père, murmura-t-il, il ne m'appartient pas de t'adresser des reproches... Tu avais agi pour le mieux... Tu n'as pas réussi... Tant pis !... Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir par ma folie, achevé notre ruine... Mais, désormais, tu peux compter sur moi : nous unirons nos efforts pour réparer cette catastrophe...

Le père fit un geste d'impuissance.

— Voyons, continua Maurice, il ne faut pas non plus exagérer ce désastre... Nous ne sommes pas encore absolument sans le sou... Ainsi, je pense bien que tu ne fais pas figurer dans ton bilan les cinq cent

mille francs que tu avais mis de côté pour ma dot... Comme il m'est impossible de songer maintenant à ce mariage, cette somme devient disponible et avec cela on peut refaire fortune...

— Hélas ! mon ami, balbutia M. Maillard, je dois t'avouer que les cinq cent mille francs de ta dot sont déposés dans les différentes maisons de banque par l'intermédiaire desquelles j'ai engagé des spéculations. Et, à l'heure actuelle, il n'en reste plus rien.

— Mais nous avons encore la fabrique, l'hôtel...

— Nous serons probablement obligés de sacrifier tout cela.

Maurice eut un mouvement de colère. Il se révoltait, à la fin, contre cette injustice du sort qui, de riche, envié qu'il était la veille, le jetait brutalement dans la médiocrité, la misère peut-être...

— Je veux croire encore, répéta-t-il d'un ton nerveux, que tu exagères les difficultés de la situation. Voyons, refaisons les comptes... Quel est le chiffre exact de tes pertes ?

— Trois millions quatre cent quatre-vingt-dix-sept mille francs. Treize cent mille francs sont soldés par mes dépôts. J'ai ici onze cent mille francs. Il reste à trouver un million.

Le jeune homme laissa tomber ses bras d'étonnement autant que de désespoir.

Comment ! c'était cela la fortune de son père !

— Tu es bien sûr de n'avoir pas autre chose ?... Mais comment faisons-nous donc pour mener un tel train ?

— La savonnerie faisait les frais de tout... Elle rapporte deux cent cinquante mille francs nets. Mais dans les conditions où je vais être obligé de la vendre, je n'en tirerai pas grand'chose...

Un coup discret frappé à la porte l'empêcha d'achever sa phrase.

— Je demande pardon à Monsieur si je le dérange malgré ses ordres, dit un domestique en se glissant timidement dans l'entrebâillement, mais il y a ici une personne qui a tellement insisté pour voir Monsieur, que je n'ai pas osé le renvoyer.

M. Maillard lut la carte qu'on lui tendait :

Gustave KOLBB,  
Orfèvre

21, Rue de la Paix.

et dit simplement :

— Faites entrer.

— Monsieur, commença le joaillier, je suis confus d'avoir presque forcé votre porte ; une absence prochaine m'oblige..

— Que puis-je faire pour vous ? interrogea l'industriel.

— Voici, Monsieur. Mme Maillard m'a fait l'honneur de choisir chez moi, il y a quelques jours, une parure en diamant...

— Ah ! parfaitement ! interrompit Justin, combien vous dois-je ?

— Oh ! presque rien, une bagatelle, quatre mille francs seulement.

M. Maillard eut un sourire amer, mais, sans hésiter, il prit quatre billets de mille dans son tiroir et les tendit au bijoutier.

Celui-ci remit en échange sa quittance, se confondit en remerciements et sortit en pliant l'échine.

Le père et le fils se regardèrent tristement.

— Que veux-tu ? murmura Justin, il n'y a rien à dire... Ta mère ne pouvait pas prévoir... Ah ! quel coup pour elle aussi...

En tout cas, ne lui laisse rien deviner ce soir. Il sera toujours temps demain de lui

apprendre la catastrophe.

— Entendu, je ne dirai rien, répondit Maurice.

Et les deux hommes se serrèrent la main avec cette expression d'amitié sincère que crée le malheur et qu'ils ne connaissent plus depuis longtemps.

### III

A partir de ce jour, les Maillard ne mirent plus le nez dehors et la porte de l'hôtel fut consignée.

Justin seul passait ses journées en voiture, à courir de tous côtés pour tâcher d'arranger ses affaires. Mais à chaque instant des difficultés nouvelles survenaient, qu'il n'avait pas prévues et qui aggravaient encore la situation.

Le peu d'assistance que l'industriel trouvait à son foyer n'était pas fait, d'ailleurs, pour lui inspirer confiance et lui donner de l'énergie.

Maurice, il est vrai, était résigné, mais trop abattu pour aider son père. Et quant à Mme Maillard, elle ne cessait d'épancher sa bile en récriminations violentes :

“C'était de la faute à son mari s'ils étaient ruinés... Un homme ayant l'expérience des affaires ne s'engage pas avec une pareille légèreté dans d'aussi folles spéculations.”

Il y avait du vrai dans cette accusation. Mais, à quoi bon récriminer ?

Tout ce qu'on pouvait dire à l'excuse de Mme Maillard, c'est que, pour s'abstenir de récriminer, il eût fallu raisonner, et qu'au milieu du désarroi où l'avait plongée cette catastrophe, elle ne... pouvait pas raisonner.

Renoncer à son luxe, à ses réceptions, à la haute alliance qu'elle avait rêvée et préparée pour son fils, s'avouer vaincue,

donner le spectacle de la misère après avoir ébloui de son faste, tout cela représentait à ses yeux une déchéance affreuse, atroce, dont l'auteur ne méritait que haine et mépris.

Malgré sa ferme volonté de résister à outrance, Justin, sous les malédictions perpétuelles dont il était l'objet chez lui, sentait son courage diminuer peu à peu, ses résolutions chanceler.

Infatigable jusque-là, il ne tarda pas à se lasser de lutter ; son énergie s'épuisait, ses forces l'abandonnèrent.

Dès lors, l'effondrement définitif n'était plus qu'une question de jours.

Affolé par la crainte d'être déclaré en faillite, M. Maillard crut habile de prendre les devants et déposa son bilan, dans l'espoir d'obtenir le bénéfice d'une liquidation judiciaire.

Mais il était déjà trop tard. Une demande de mise en faillite ayant été formulée la veille par un créancier, le tribunal de commerce repoussa les prétentions du savonnier et prononça la faillite.

Cette dernière épreuve fut le coup de grâce pour Justin.

Lui qui s'était montré si courageux pendant les premières heures du combat, devint lâche après la défaite, devant la suprême déchéance.

Il se vit seul, faible, impuissant à refaire sa vie, à reconstituer sa situation, traînant éternellement ce boulet de la faillite dont la tare pèserait aussi sur sa femme et sur son fils. Et après avoir constaté qu'il n'avait, par conséquent, plus rien à faire sur la terre, il en tira la conclusion qu'il ferait tout aussi bien de disparaître immédiatement... Dans la mort, au moins, il trouverait le repos...

Ce fut bientôt de l'obsession, de l'idée fixe...

Ce soir-là, M. Maillard s'était retiré aussitôt après le dîner, dans son cabinet de travail. A sa femme et à son fils qui s'inquiétaient de ne pas le voir rester avec eux, il avait répondu qu'il avait à mettre en ordre des papiers personnels et qu'il lui faudrait pour cela une partie de la nuit."

Mais à peine Maillard était-il installé devant la table et, la tête entre ses mains, plongé dans ses douloureuses réflexions, que son domestique entra, apportant le courrier. Il y avait seulement deux journaux et une lettre. Justin examina la suscription de cette dernière et reconnut sans doute l'écriture, car il ne put dissimuler un mouvement d'émotion. Puis il déchiffrà le nom dont le timbre gras avait laissé l'empreinte : "Ollioules". Et convaincu cette fois que cette grande enveloppe jaune venait du pays de la famille oubliée depuis longtemps, il eut une boutade de colère :

"Encore des reproches, sans doute... Ah ! qu'on me laisse donc mourir en paix..."

Enfin, il fit sauter le cachet et lut ces quelques lignes tracées d'une grosse écriture par une main dont l'émotion augmentait l'inhabileté :

"Mon cher frère,

"Je t'envoie ces quelques mots à la hâte ; tu me pardonneras s'ils ne sont pas bien tournés ; je n'ai pas le temps et je te parle simplement, de tout mon coeur, comme je le ferais si tu étais ici.

"Depuis plusieurs semaines, les journaux parlent souvent de toi et en disent beaucoup de mal. Hier, ils annonçaient que c'était la fin, que tu étais à bout d'expédients, que tu allais être déclaré en

faillite et peut-être passer aux Assises. Ça je ne le crois pas, parce que je sais bien que, si tu as perdu ton argent, tu n'as pas perdu ton honnêteté.

"Enfin, quand il y aurait de l'exagération dans ces histoires de journalistes, il y a probablement aussi du vrai. Eh bien, je viens seulement te dire : si tes affaires ne marchent pas, nous sommes tous les deux, ma femme et moi, prêts à t'aider. Nous n'avons pas grand'chose, mais notre petit bien est à toi, tu peux en disposer.

"Si ta situation est tout à fait désespérée, si tu vas être déclaré en faillite, et qu'il me te reste rien, tu trouveras toujours chez nous tout ce qui te sera nécessaire à toi et à ta famille. Nous t'offrons tout cela de bon coeur, mon cher frère, et je suis sûr que tu l'accepteras de même.

"Yvonne vous envoie ses amitiés et Régine vous embrasse.

"Moi, je me dis ton frère pour la vie.

Florent Maillard."

"P. S. — Dans le cas où tu serais aux prises avec de grandes difficultés, prends garde surtout de ne pas te laisser aller à un mouvement de désespoir... Je dis cela parce que, avec ton caractère nerveux, je te sais capable de t'affoler et de faire une bêtise..."

"Du courage, au contraire ; pense que nous sommes là pour te consoler et rappelle-toi les recommandations de notre père à son lit de mort : "Mes enfants, tâchez toujours, dans le bonheur comme dans le malheur, de rester chrétiens..."

Ton frère,

F. M.

Ce ne fut pas sans peine que Justin a sa vue s'était brouillée. Quand il eut terminé, de grosses larmes coulaient le long de ses joues ; et longtemps il resta, sous l'empire d'une émotion poignante, à considérer cette lettre de paysan à demi-éduqué qui avait su trouver, en termes si simples, le chemin de son âme...

— Mon frère, mon frère chéri, balbutia-t-il enfin...

C'est dans l'adversité que les vrais amis se comptent. Justin, dans son malheur, n'en trouvait qu'un, son frère... ce frère qu'il avait méprisé durant les jours heureux, le considérant comme trop au-dessous de lui... Ce frère, maintenant, lui tendait la main, lui offrait, dans son affection sincère, le refuge contre le désespoir et la misère.

— Ah ! merci, mon bon Florent, merci..."

Un coup discret frappé à la porte interrompit les réflexions de l'industriel.

— C'est moi, père, murmura doucement la voix de Maurice... Je ne te dérange pas ?

Maillard hésita une seconde, puis se décida à aller ouvrir la porte dont il avait tiré le verrou après le départ du domestique.

Maurice était ému ; il regarda son père d'un air attendri, et lui tendant les mains :

— Tu souffres ? demanda-t-il... Je le pensais... Cette solitude n'est pas faite pour alléger ta peine... Je viens causer avec toi...

Justin esquissa un geste vague, s'essuya les yeux et ne répondit pas.

— Voyons, père, reprit le jeune homme, tout n'est pas perdu... Cette faillite a été une surprise. Mais la liquidation donnera certainement un excédent d'actif...

Tu seras réhabilité et tu referas fortune.

— Non, il n'y a plus d'espoir balbutia M. Maillard... Toi, tu as l'avenir pour réparer le passé. A moi, désormais frappé de la marque infamante, il me reste une seule ressource, la ressource de tous ceux que l'adversité accable...

Maurice baissa la tête.

— Tiens, continua le père, un homme que j'ai odieusement méprisé et renié jadis, a jugé mieux que toi ma situation. Son affection pour moi lui a en quelque sorte, donné l'intuition de l'état de désespoir où je suis matériellement et moralement réduit... Voici ce qu'il m'écrivit, lis toi-même...

Le jeune homme saisit la lettre de Florent et, en apercevant la signature, ne put se défendre d'une certaine émotion. Lorsqu'il eut parcouru ces quelques lignes il dit :

— Je n'attendais pas moins de la part de mon oncle... C'est un grand cœur...

Un éclat de rire lui coupa la parole.

C'était Mme Maillard qui, s'étant approchée sans être entendue grâce à l'épais tapis, avait lu la lettre par-dessus l'épaule de son fils.

— Certes, ricana-t-elle, de ton oncle on ne pouvait attendre qu'une grossièreté... Ces paysans ont le talent de vous insulter sans perdre leur air bonasse... Quand avez-vous reçu ça ?...

— Ça, madame, cria Justin en se dressant soudain, rouge de colère, je l'ai reçu il y a une heure ; et sans "ça", votre mari ne serait peut-être plus de ce monde... Oh ! il est vrai, cela vous est probablement égal que votre mari soit ou non de ce monde... Précieux, lorsqu'il vous achetait des chevaux, des toilettes et des bijoux, il est de trop, maintenant qu'il vous entraîne dans sa ruine... Être la femme

d'un failli, quelle honte ! Et en vous-même, vous vous dites sans doute : "La mort ne me débarrassera donc pas de cet imbécile ?"

"Eh bein, non, votre souhait ne se réalisera pas. La mort, du moins la mort volontaire ne vous débarrassera pas de cet imbécile. Il veut vivre maintenant, il vivra, ne fût-ce que pour vous être désagréable, pour s'attacher à vous avec son déshonneur comme une pieuvre... Ce sera la première punition de votre orgueil !..."

Mme Maillard était très pâle. Cependant, elle essaya encore de marguer.

— Si cette décision est due à l'intervention de votre frère, nous devons bénir le hasard qui lui a fait écrire, aujourd'hui, cette lettre touchante.

— Le coeur a des pressentiments que le hasard ne provoquera jamais, madame... En tout cas, si mon frère est venu juste à temps m'offrir son affection, son toit et son pain, ce n'est certainement pas en souvenir de l'amitié que vous lui avez témoignée.

— Les séjours à la Vernette que vous m'imposiez chaque année m'étaient odieux, c'est vrai. Mais je n'ai jamais cherché à vous séparer de votre frère.

— Qui donc, alors, m'a forcé pendant plusieurs années à refuser toujours les invitations de Florent ? Qui donc m'a interdit de lui répondre lorsqu'il m'envoyait ses souhaits de bonne année ? Qui donc, enfin, m'a dicté la dernière lettre que je lui ai écrite et où je lui signifiais que nos relations ne pouvaient pas continuer.

— A cette époque-là, vous étiez de mon avis sur ce point. Le mouvement toujours croissant des affaires vous absorbait.

— Il ne m'absorbe plus maintenant ; et je tiens à vous montrer qu'en conséquence j'ai changé d'avis. J'espère que

vous ferez de même.

— Vous ne m'obligerez pas, je pense, à recevoir l'hospitalité chez votre frère ? siffla Mme Maillard.

— Je vous y obligerai, madame, et avant d'entrer chez Florent, vous lui demanderez pardon, comme je le ferai moi-même, des torts que vous avez commis envers lui.

— Ça jamais... jamais... Je demanderai le divorce...

— Vous ne demanderez rien du tout, si ce n'est du pain, dans quelques semaines, et vous serez alors bien contente de manger celui que mon frère aura gagné à la sueur de son front de paysan.

— Jamais... jamais... Tout plutôt que cette aumône humiliante. Si votre ruine me laisse sans un sou, j'ai des diamants, je les vendrai.

— Vous ne possédez plus rien. Tout ce qui est ici appartient à mes créanciers, vos diamants comme le reste ; ils seront vendus pour les désintéresser... Je vous défends donc de faire disparaître quoi que ce soit... Vous saurez que chez les Maillard, si la fortune fait commettre des folies, l'infortune ne rend pas malhonnête.

Eléna eut un geste d'entêtement irréductible.

— C'est bon, conclut le savonnier, vous avez huit jours pour réfléchir. Nous verrons si, dans une semaine, vous ne serez pas heureuse de quitter cet hôtel pour la chaumière de Florent.

#### IV

Justin Maillard avait renoncé à se défendre et s'en remettant au liquidateur de la faillite du soin d'arranger ses affaires, n'avait plus qu'à abandonner au pluvite le théâtre de la catastrophe.



Il avait fixé à une semaine le temps nécessaire aux préparatifs. Pendant ce délai, Mme Maillard pourrait réfléchir tout à son aise à l'obligation de troquer son fastueux hôtel contre la modeste ferme de la Vernette, qu'on prétendait lui assigner désormais comme résidence.

L'industriel, en accordant à sa femme ces huit jours de réflexion, avait, d'ailleurs, calculé juste. Car au terme fixé, toute trace de révolte avait disparu chez l'orgueilleuse Eléna. Et ce fut presque avec plaisir qu'elle quitta la demeure somptueuse où elle avait triomphé jadis, pour prendre place dans l'omnibus qui devait la conduire à la gare de Lyon... Elle avait subi depuis trois mois, dans cette demeure, tant de déboires et d'humiliations qu'elle n'était pas fâchée de changer d'air.

L'accueil qui attendait les trois voyageurs à leur arrivée sur la côte d'azur fut tout à fait, d'ailleurs, de nature à corroborer la bonne impression avec laquelle Mme Maillard abordait sa nouvelle existence.

Florent et Régine étaient venus au devant de leurs parents jusqu'à Bandol, avec une grande charrette qui leur servait à porter à la ville les produits de la ferme.

Lorsqu'on se fut embrassé, Florent dit en montrant la guimbarde :

— Dame, mes bons amis, c'est pas capitonné avec du satin...

Il s'arrêta, comprenant qu'il avait fait une allusion maladroite.

— Je vous avertis, continua-t-il au bout d'un instant, vous allez peut-être vous trouver un peu secoués là-dedans... Vous feriez mieux, si vous avez besoin de vous dégourdir les jambes, d'aller à pied jusqu'à la Vernette. Régine vous conduira.

Moi, je me chargerai des bagages.

— Excellente idée, mon oncle, approuva Maurice, le trajet à pied est charmant, il y en a pour une demi-heure au plus... tu veux bien marcher, n'est-ce pas maman ?

Ils partirent aussitôt, traversèrent les rues de Bandol et prirent la jolie route qui contourne la baie. Ils étaient presque joyeux maintenant, amusés par le bavardage de Régine, calmés, vivifiés par la douce brise venant du large. Et à mesure qu'ils avançaient, des souvenirs de leurs précédents séjours dans le pays leur revenaient à l'esprit. Ils se rappelèrent les incidents qui avaient troublé leurs diverses excursions à La Fourmigue, à Bandol ou à Sanary.

— Dieu ! Quel orage nous avons essuyé un jour, alors que nous regagnions en barque la pointe de la Cride, observa M. Maillard. Si nous n'avons pas fait ce soir-là le plongeon définitif...

— Ah ! grommela en sourdine Mme Maillard, n'eût-il pas mieux valu le faire, ce plongeon ?... Cela nous eût évité tant d'ennuis...

Un regard sévère de son père l'arrêta. Et Régine passant câlinement son bras sous le sien, murmura :

— Ce n'est pas gentil, ma chère petite tante de parler ainsi, vous nous faites de la peine...

Eléna désarmée pressa la main de sa nièce et répondit simplement :

— Chère mignonne, je te demande pardon.

Néanmoins, la conversation tomba. Il fallut, deux minutes après, le passage d'un train pour produire la détente.

— Le rapide !... dit mélancoliquement Maurice. Demain matin, à 8 h. 50, il sera à Paris...

— A Paris, toujours Paris !... interrompit Régine, on dirait vraiment qu'il n'y a que cela au monde. La Vernette ne vaut peut-être pas Paris, monsieur mon cousin ?

— Si, mais...

— Il n'y a pas de mais... Tiens, regarde ça... est-ce beau ?...

Ils étaient arrivés au coude de la route d'où l'on distinguait, à quatre cents mètres environ, la petite ferme des Maillard, toute blanche dans son nid de verdure.

— Là, es-tu convaincu, maintenant ? poursuivit Régine en s'animant. Tu n'as pas à Paris de paysage comme celui-là ! Des sapins d'un côté, des rochers de l'autre, et, pour reposer les yeux, la mer bleue à l'infini... Non, vois-tu, pour moi, La Vernette, c'est mieux que tout...

— Je t'admire, petite cousine, fit Maurice en souriant, et je crois, d'ailleurs que tu as raison. Tu n'auras donc pas de peine à me convertir à ton opinion...

— Moqueur ! murmura la jeune fille en hochant la tête... J'espérais que tu te serais corrigé de ce vilain défaut...

Ils se regardèrent, rougirent légèrement tous les deux, et restèrent silencieux pendant quelques instants.

Tout à coup, ils se trouvèrent en face de Mme Yvonne Maillard qui, les ayant aperçus de loin, s'était portée vivement à leur rencontre.

— Bonjour, Justin ! Bonjour, ma chère soeur ! Bonjour, mon neveu ! dit l'excellente femme en les embrassant tous les trois avec la plus sincère affection ; eh bien, comment allez-vous ? Le voyage me vous a-t-il pas trop fatigués ?... Quel malheur, mon Dieu, que toutes ces histoires vous soient arrivées... Enfin, perte d'argent est toujours réparable... puisque le reste est sauf.

— Heureusement, soupira Maillard, bien qu'aux yeux de certaines gens, la faillite soit toujours déshonorante.

— Vous serez à La Vernette absolument comme chez vous, c'est entendu, n'est-ce pas ? continua Yvonne. Nous ferons tout ce que nous pourrions pour qu'il n'y ait pas trop de différence... C'est de bon coeur, là, vous savez, tel que je vous le dis...

Et on sentait, en effet, malgré un peu de maladresse, que c'était bien le cri d'un coeur loyal, sincère, aimant, qui devait dissiper toutes les défiances.

Eléna qui avait tant redouté cette entrevue se trouvait maintenant plus à l'aise. Après avoir craint des récriminations, elle en était quitte pour un imperceptible froissement d'amour propre... Il eût fallu réellement de la mauvaise volonté pour voir une offense dans un excès de zèle, dans une exubérance d'affection.

Le dîner fut extrêmement gai. Chacun y mit du sien. Yvonne avait tenu à mettre dans le service une certaine recherche ; et Florent, pour la circonstance, avait fait venir de Toulon quatre bouteilles de champagne.

Quand on eut sablé le joyeux vin mousseux qui dissipe les tristesses, les cerveaux s'émoussillèrent, les langues se délièrent. Mais comme le passé était oublié, on parla seulement de l'avenir qui s'ouvrait tout brillant de promesses et l'on échafauda des projets insensés sur les bases fragiles de la fantaisie.

Après le dîner, les convives passèrent dans le jardin-terrasse de l'habitation, au pied duquel la mer murmurait sa chanson monotone.

La nuit était magnifique, une de ces nuits de juin, si diaphanes, qu'elles semblaient faites d'un léger voile de gaze,

d'une impalpable poussière d'étoiles.

Mais Maurice, impitoyable, me voulait pas le lâcher.

— Voyons, mon oncle, répétait-il, donne-moi franchement ton avis... Il faut que je travaille désormais, n'est-ce pas ? Or, je ne peux pas accepter une place de rond-de-cuir dans une administration, en admettant qu'on m'en offre une... Que faire alors ?... M'expatrier !... Je ne vois que cela. Aller chercher dans un pays neuf, qui ne soit pas encombré et épuisé comme le nôtre, un champ assez vaste pour l'activité que je rêve de déployer... Au lieu de m'attacher à notre vieille société routinière et vermoulue et d'y végéter toute ma vie je veux un terrain d'action large, où je puisse marcher, innover, agir librement...

Justin regardait son fils avec admiration ; il était émerveillé d'entendre parler ainsi le jeune viveur qui ne s'était guère passionné jusqu'à présent que pour des questions de sport, de Bourse ou de plaisirs mondains.

— En France, continuait Maurice, nous manquons d'initiative ; nous nous entêtons à mourir de faim sur notre sol, pendant que des espaces immenses restent en friche et que d'incommensurables richesses se perdent faute d'un effort pour les utiliser... La place ne manque donc pas, les désœuvrés, les... déclassés de toutes sortes n'ont que l'embarras du choix.

On peut se lancer dans la culture maraîchère en Algérie ou en Tunisie ; extraire de l'or et des pierres précieuses au Transvaal ; faire de l'élevage dans l'Amérique du Sud ; se livrer à l'agriculture au Tonkin ou en Australie.

— Ah ! oui ! l'Australie, approuva Florent, sortant d'un somme, il paraît que la vigne y pousse encore mieux que sur

la côte d'Ollioules... Tu te rappelles, Justin, que le père qui avait beaucoup navigué faisait grand cas de ce pays.

— Je me souviens très bien, Justin, et je crois que la renommée de cette contrée n'est pas surfaite. Mais, outre qu'il faut des capitaux pour commencer, les fortunes qu'on peut gagner là-bas sont bien problématiques, en ce sens qu'elles sont difficilement réalisables.

— A quoi bon réaliser ? objecta Maurice. Une fois installé dans ses terres, on y reste, voilà tout.

— C'est ainsi qu'on raisonne à ton âge, mon garçon ; à vingt ans on est bien partout ! Mais à soixante, la mère-patrie vous appelle impérieusement et quand on a trimé toute sa vie loin d'elle, on est heureux de revenir terminer ses jours dans le village qui vous a vu naître.

— Eh bien, puisque l'agriculture en Australie m'est interdite, je me ferai mineur. J'irai au Transvaal ou en Californie gratter la terre et laver de l'or... De cette façon, ma fortune sera toujours réalisable. Dans dix ou quinze ans, je reviendrai chargé d'or et j'en couvrirai toute la famille. La Vernette sera reconstruite, nous en ferons un beau château, à moins que l'oncle Florent n'aime mieux planter sa tente sur cette côte d'Ollioules qui donne de si bon vin...

— Nous verrons, fit Florent, nous avons de temps d'y réfléchir...

Maurice s'était levé et, appuyé sur la balustrade qui bordait la terrasse, laissait son regard errer sur l'immense nappe bleue où se miraient des myriades d'étoiles.

Pendant que les parents suivaient la conversation engagée, Régine s'approcha de son cousin.

— C'est sérieux, ces projets d'expatria-

tion ? dit-elle tout bas.

— Mais, oui, pourquoi ?... Je sens que mon seul refuge est là...

— Tu irais en Californie ?...

— En Californie ou ailleurs, pourvu que j'y trouve un moyen de travailler fructueusement.

— C'est, que, de ce côté-là, je pourrais peut-être t'aider.

— Et comment donc, grand Dieu.

— Tu connais Mme de Servianne, ma marraine ?

— Oui.

— Elle a un fils, M. Patrice.

— Je me souviens.

— Eh bien ! M. Patrice a un ami, un M. Morès, qui est établi en Californie depuis de longues années. Il a fait de l'agriculture et ses affaires sont très prospères. Il pourrait peut-être t'être utile.

— L'agriculture ! Papa criera... Tant pis... Mais je pense bien qu'il me serait utile ce M. Morès !... Cela me permettrait de débiter dans des conditions exceptionnellement avantageuses. Il n'y a que toi, petite cousine, pour avoir de ces idées-là... Si tu veux, nous irons un de ces jours ensemble chez M. de Servianne pour lui parler de cela.

— Quand tu voudras.

La grosse voix de Florent interrompit ce dialogue en donnant le signal de la retraite.

— Allons, mes enfants, en attendant que tous ces beaux rêves se réalisent, je crois qu'il serait temps d'aller se coucher.

Florent, sa femme, sa fille mettaient tant d'affectueuse délicatesse à ne jamais rappeler à leurs parents la catastrophe dont ils venaient d'être victimes, que les trois exilés commençaient à remâtrer à la

vie, à l'espérance. Eléna avait bien encore quelques révoltes, mais Yvonne la consolait si gentiment que la résignation pénétrait peu à peu dans son âme. Quant à Justin, il avait pris résolument son parti. Seulement, pour lui, accoutumé à l'activité perpétuelle des affaires, les journées avaient des longueurs interminables. Aussi, chaque fois qu'il rentrait à La Vermette, après avoir tant bien que mal tué le temps à la pêche, il répétait :

— Non, non, ce n'est pas possible que je reste ainsi longtemps ; il faut que je m'occupe, que je me rende utile, car enfin...

— Oui, c'est entendu, interrompit Florent, tu ne veux pas être à notre charge. Tu m'as déjà raconté ça dix fois... Eh bien ! nous verrons dans quelque temps à te trouver du travail à la ville... Mais, attends, au moins que ton fils soit parti, puisqu'il tient à tenter fortune à l'étranger...

Maurice faisait en effet, avec beaucoup d'activité, ses préparatifs de départ. Il était allé, en compagnie de Régine, voir M. de Servianne qui lui avait fourni avec le plus cordial empressement tous les renseignements nécessaires. M. Morès, l'ami de Patrice, s'était expatrié, il y avait fort longtemps à la suite de revers de fortune. A l'heure actuelle, il était possesseur en Californie sur les bords de la Merced, affluent de San-Joaquim, d'une ferme importante nommée les Bergeries, et tout portait à croire qu'il était en train de faire fortune, car sa dernière, vieille de quatre mois, révélait l'état d'esprit d'un homme qui voit l'avenir sous les plus brillantes couleurs.

Ce simple aperçu était alléchant et bien fait pour mettre l'eau à la bouche d'un garçon aventureux qui n'a pas d'argent

et désire en gagner. L'affaire fut donc décidée en principe dès cette première entrevue. Il fut convenu que Patrice donnerait à Maurice une chaude lettre de recommandation pour son ami Morès. Et muni de cette lettre, le jeune homme serait toujours sûr de trouver auprès de l'agriculteur californien l'appui sérieux qui lui faciliterait les débuts dans n'importe quelle carrière.

Tranquille de ce côté, Maurice fixa son départ à la fin d'août. . . Après quoi, n'ayant plus d'autre préoccupation, il s'abandonna tout entier au seul plaisir de parcourir le pays au gré de sa fantaisie.

Le plus souvent, ces courses aventureuses, il les faisait avec sa cousine sans la complaisance de laquelle il eût été forcé de se promener seul. Car Florent était trop occupé, Justin trop mauvais marcheur, et les mamans trop casanières pour les accompagner. Il n'y avait que les deux jeunes gens dont les goûts, l'allure et l'humeur vagabonde puissent s'accorder.

Ils en profitaient largement d'ailleurs et presque tous les jours, souvent matin et soir, on les voyait courir les chemins.

... La fin d'août approchait. Mais Maurice semblait avoir totalement oublié que c'était l'époque qu'il s'était lui-même imposée.

L'oubli n'était qu'apparent, car cette échéance était au contraire pour Maurice l'occasion de rudes combats.

Pris peu à peu par la vie de famille, douce, exempte de souci, le jeune homme s'était mis à rêver d'une existence tranquille, faite de paix et d'affection, dans ce petit nid de La Vermette. Et comme tous les caractères faibles qui redoutent la lutte, qui aiment à se sentir protégés et dorlotés, il hésitait maintenant à aban-

donner cette vie de famille, pour se lancer dans une aventure.

Régine fut la première à remarquer que son cousin était préoccupé, et sa franchise n'admettant pas une arrière pensée, elle finit par lui dire :

— Tu es triste depuis quelques semaines, Maurice ; qu'as-tu ?

— C'est vrai, répondit le jeune homme, la perspective de ce départ m'obsède...

— Tu pourrais ne pas partir.

— J'hésite... je suis tiraillé entre deux solutions opposées... Je souffre... Ah ! tiens, j'aime mieux tout te dire...

Ils étaient à ce moment-là dans un étroit sentier, descendant vers la mer parmi les broussailles et les rochers, et dans lequel deux personnes ne pouvaient passer de front. Maurice qui marchait devant s'était retourné pour répondre...

En prononçant les derniers mots, il prit la main de sa cousine.

— Comme tu trembles ! fit celle-ci... Tu as de la fièvre ?...

Pour toute réponse, Maurice regarda longuement la jeune fille. Puis surmontant son émotion, il murmura tout bas :

— Régine, consentirais-tu à être ma femme... si j'avais une position ?...

Elle fit un geste d'étonnement et laissa tomber la main qu'elle retenait.

— Dis ?... Si j'avais une position... si j'étais riche, comme autrefois ?...

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille, mais ses lèvres demeurèrent closes.

— Tu ne réponds pas ?... Je t'ai fait de la peine ?...

— Non, dit-elle enfin, c'est moi qui vais t'en faire de la peine... Je ne peux pas être ta femme.

Le jeune homme poussa un soupir.

— Je comprends, balbutia-t-il, ma de-

mande arrive trop tard. Tu supposes que, si j'avais conservé ma fortune, je n'aurais jamais songé à ma cousine, et tu me méprises parce que maintenant je m'adresse à toi.

— Je n'ai aucun motif de te croire l'âme aussi vile.

— Si... Toutes les apparences me condamnent... j'ai eu tort...

Et des larmes, des larmes sincères lui montaient aux yeux.

— Je t'assure, Maurice, que tu te trompes absolument sur les causes de mon refus.

— Alors, tu es engagée avec... un autre ?

Régine garda le silence.

— Oh, tu peux tout m'avouer, va... Après ce que je viens d'entendre, le reste importe peu... Maintenant, d'ailleurs ma présence ne te gênera pas longtemps.

— Si ton avenir n'était pas en jeu, reprit la jeune fille, je te prierais de rester toujours ici... L'engagement que j'ai pris, — si engagement il y a — est de telle nature que ta présence ou ton absence n'y changera rien.

— Je ne comprends pas bien, fit Maurice, mais je pressens que tu as dû souffrir, Régine, plus que moi, peut-être, et cela suffit non seulement pour que je t'excuse, mais pour que je te demande pardon de ma brusquerie... Maintenant, je suis un ami, rien qu'un ami à qui l'on peut tout dire.

La jeune fille baissa la tête sans répondre.

— Tu m'as pas confiance en moi ? reprit-il.

— Une entière confiance, au contraire. J'hésitais seulement parce que cette confiance me paraissait inutile... Mais je te dois une explication...

Et Régine fit le récit du drame qui avait révolutionné la contrée deux ans et demi auparavant, sans omettre aucune des circonstances si tristement gravées dans sa mémoire : depuis la demande en mariage d'Antoni Escarguel jusqu'à la maladie de Mme de Servianne et l'enquête du juge d'instruction s'entêtant à voir dans Antoni l'auteur du crime.

— Alors, depuis cette époque, Escarguel a complètement disparu ? demanda Maurice. Toutes les recherches faites pour le retrouver n'ont abouti à aucun résultat ?

— Absolument à aucun résultat.

— Mais, en ce cas, ma chère amie, comment supposer que le pauvre garçon soit encore de ce monde ?

Régine releva vers son cousin ses beaux yeux noirs humides.

— Non, fit-elle, il n'est pas mort... Je l'aurais su, là... (Elle porta la main à son cœur). Jusqu'à preuve du contraire, je lui reste fidèle.

Après un silence, Maurice poursuivit :

— Ainsi l'auteur de ce lâche attentat n'a pas été découvert ? C'est bien étonnant. Dans les petits villages, l'opinion publique a vite fait de désigner celui qu'on a lieu de croire coupable...

... Les soupçons ne se sont portés sur personne ?

— Le juge d'instruction n'a pas voulu chercher.

— Escarguel avait bien quelques amis, des camarades d'atelier. L'ont-ils défendu, ou l'ont-ils accusé ?

Régine fit un geste évusif.

— Tu ne l'as jamais vu en compagnie de ses amis continua Maurice.

— Je sais qu'il sortait assez souvent avec un certain Martin Delattre. Je soupçonne même ce dernier de lui avoir fait

beaucoup de tort dans l'affaire par ses déclarations ambiguës.

— Ah ! ah !... Et qu'est-il devenu depuis, ce Martin Delattre ?

— Il n'est plus au pays. Il s'était fait tant d'ennemis qu'il a été obligé de partir. On dit qu'il est à Panama, où il travaille dans les chantiers du canal.

Il y eut un nouveau silence de plusieurs secondes. Ce fut Maurice qui le rompit.

— Tu me pardonnes, Régine, dit-il en reprenant la main de la jeune fille.

— De tout coeur, mon ami.

— Merci, je m'éloignerai moins triste. C'est tout ce que peut désirer un infortuné proscrit qui n'a encore qu'un seul droit, celui de souffrir, de travailler et... d'espérer... Pour toi, ma chère Régine, tu mérites d'être heureuse. Tôt ou tard, on obtient ce qu'on mérite... Permetts-moi de te laisser ce souhait.

.....

Maurice s'embarqua dix jours après sur le paquebot "La Champagne", qui partait pour New-York.

## TROISIEME PARTIE

### I

Il y a un demi-siècle environ, une pensée d'enthousiasme frénétique fit envahir la Californie par des hordes innombrables d'émigrants venus de tous les parties du monde.

Gens du peuple quelquefois, mais la plupart du temps, déclassés de toutes sortes, tarés ou ruinés, attirés par l'appât d'un gain immédiat et facile.

Si quelques-uns repartirent riches, combien, victimes de perspectives trompeuses, s'en retournèrent les mains vides ou payé-

rent de leur vie leur incursion dans ce pays bouleversé, livré aux seules lois de la sauvagerie.

Aujourd'hui, cette fièvre de l'or semble s'être calmée ; la terre, vierge alors, s'est appauvrie, on a trouvé ailleurs des gisements plus abondants ; le mouvement s'est porté vers le sud de l'Afrique.

Si l'agriculture californienne a réalisé de ce fait d'importants progrès, le pittoresque y a certainement perdu.

C'était une société nullement banale que celle de ces mineurs débarqués de tous les points du globe et apportant la langue, les usages, les caractères distincts des races les plus disparates dans ce flot boueux qui les confondait tous : la passion de l'or.

A cette époque le pays était à peine exploré.

On s'avancait un peu à l'aventure à travers des forêts vierges et des plaines incultes, sa pioche sur l'épaule et, sous les bras, le plateau-cuvette destiné à laver le sable aurifère ; et il fallait un certain courage au pionnier pour surmonter les difficultés qui se présentaient à chaque pas, pour lutter à la fois contre les rivalités jalouses de ses compétiteurs et contre les obstacles naturels.

De nos jours, tout cela est changé.

Les gens qui viennent encore avec l'intention d'extraire de l'or, entrent tout simplement au service d'une compagnie, et le chemin de fer les amène tout prosaïquement jusqu'à leur puits.

La Californie n'est plus le pays fabuleux des récits d'autrefois ; c'est presque la banlieue de Paris.

Tout compte fait, en somme, Sacramento n'est qu'à quatorze jours de la gare Saint-Lazare, — à moins qu'une grève survenue à l'improviste dans les Etats-

Unis, ne fasse sauter dans quelque ravin le train du "Central Pacific Railway", — ce qui d'ailleurs n'est qu'une question de détail pour les flegmatiques Américains.

Voilà comment M. Maurice Maillard, n'ayant pas relevé sur sa route la trace d'un seul gréviste, débarqua un beau matin à Sacramento, comme un simple touriste qui se paie la fantaisie de faire le tour du monde ; avec cette différence, toutefois, qu'au lieu d'avoir ses poches pleines de banknotes, il arrivait en californie avec l'espoir de les remplir.

Il était environ neuf heures du matin, et Maurice se mit à parcourir le quai de long en large, en attendant le bateau sur lequel il devait descendre le fleuve.

Il avait préféré ce mode de transport, bien que le chemin de fer eût pu le conduire jusqu'à Stockton, où il désirait s'arrêter.

A son départ de France, le jeune homme avait eu le coeur affreusement serré et sa pensée était demeurée avec ceux qu'il laissait derrière lui, déjà si éprouvés.

Peu à peu, cependant, les émotions de la traversée, les conversations entre passagers, le changement des paysages l'avaient distrait, l'avaient fait réagir contre ce découragement qui est la conséquence inévitable d'une longue séparation.

"Voyons, ce n'était pas le moment de se laisser abattre... Il fallait regarder l'avenir en face, au contraire... S'il avait quitté sa famille, ce n'était pas pour aller mourir de chagrin dans quelque contrée lointaine, mais bien pour travailler, pour se faire une situation, pour donner à la vieillesse de ses parents le bien-être dont ils s'étaient crus assurés..."

Et puis, toutes ces belles résolutions,

maintenant l'abandonnaient.

Seul, au milieu de cette grande ville américaine, laide et banale, coudoyé par une population bigarrée, mélange hétérogène formé de l'écume de toutes les civilisations, il se sentait perdu, doutant de lui, de ses forces et du lendemain.

Et triste, la tête basse, il arpentait silencieusement le large quai du fleuve, enfoncé dans sa douloureuse rêverie.

— Monsieur prend le bateau pour San-Francisco ? gronda tout à coup une voix de basse taille à l'oreille du promeneur.

Cette interpellation avait été formulée en anglais.

Maurice qui l'entendait passablement, se retourna en sursaut, et machinalement, répondit en français : oui.

— Tiens, un Français !... Je ne l'aurais pas cru, reprit l'inconnu.

C'était un grand gaillard, maigre comme un clou, aux cheveux grisonnants, à la figure anguleuse, coupée d'une nez immense, au bec de vautour, et que terminait un menton pointu, armé d'une barbe à l'américaine, grise et clairsemée.

Type indéfinissable, aussi bien Mexicain qu'anglo-saxon ; polonais qu'espagnol : alliant les allures de don Quichotte à celles d'un détrousseur de grand chemin.

Malgré l'aspect peu sympathique de son interlocuteur, Maillard était si heureux d'entendre parler sa langue qu'il sourit, très avenant.

— Vous n'avez peut-être pas l'habitude de voir souvent de mes compatriotes ? dit-il.

— Si, si, encore assez ; seulement, vous, vous avez l'air d'un Italien, et comme je ne sais pas un mot de cette langue...

Cette phrase avait été prononcée en français et sans aucun accent.

— Ça vous étonne ? continua l'hidalgo



en voyant la surprise du jeune homme.

— Non, répondit celui-ci ; mais, au risque d'être indiscret, je ne serais pas fâché, je vous l'avoue, de savoir si c'est sur les bords de l'American-River ou sur ceux de la Seine, que vous avez appris à parler aussi correctement le français.

— Hé ! la question, en effet, serait peut-être indiscrète, jeune homme... En tous cas, sachez que, depuis quarante ans, j'habite aux environs de Hornitos, une ville de l'intérieur.

— Peut-être y retournez-vous aujourd'hui ?

— Justement.

— Alors, nous ferons route ensemble.

Un gémissement rauque et strident de la sirène du "San-Joaquin" avertit les retardataires que le bateau allait bientôt rompre ses amarres.

— Embarquons, si nous voulons partir, fit l'inconnu.

Ils s'engagèrent sur la passerelle et gagnèrent le pont du steamer, encombré déjà d'une foule houleuse, inquiète, bariolée autant de couleurs que de costumes.

Il y avait des Chinois fumant paisiblement leur opium, des Mexicaines vêtues de mantilles et de chiffons de soie criarde, dont l'agitation et les interpellations gutturales contrastaient avec le langage harmonieux de l'Empire des Fleurs.

Plus loin, des mineurs yankées, ivres et débraillés, coiffés d'énormes chapeaux, machouillaient gravement leur tabac.

Au milieu de tout cela, quelques touristes, amateurs de la couleur locale, circulaient, braquant leur lorgnette sur les points de vue nouveaux que la marche du bateau faisait surgir à chaque pas.

Prise dans son ensemble, cette foule est repoussante.

Et Maurice, à cette vue, fut pris d'un

immense dégoût.

Voilà ses futurs compagnons de misère et de travail !

Ces êtres tombés si bas, lui semble-t-il, il lui faudra les couvoyer chaque jour, vivre de leur vie.

Et l'élégant boulevardier d'antan, qui n'a jamais réfléchi jusqu'ici à ce que peut être l'existence des déshérités, qui a cru ou s'est efforcé de croire que des vêtements irréprochables, un jone à pomme d'or, des manières correctes et l'habitude du monde suffissent à tout, se sent pris de vertige, près de glisser sur cette pente qui mène tout droit au gouffre, au désespoir !

Rien ne l'a prémuni contre les défaillances, rien ne l'a préparé à cette lutte. Son éducation manquée, sans base sérieuse, n'a développé en lui que l'égoïsme, que l'amour de la richesse et aucune énergie morale...

Il est seul, seul et sans force contre la désespérance !...

Il lui semble que sa tête vide tourne au-dessus de ses épaules, qu'il est perdu pour toujours, qu'il ne reverra jamais sa famille — le seul sentiment qu'il possède.

Et, à grand-peine, il étouffe un cri de rage, de découragement qui fait monter une larme à ses yeux.

...L'inconnu qui avait accosté Maillard ayant reconnu des amis parmi les passagers, était allé leur sermer la main et revenait, à ce moment, près du jeune homme.

Il aperçut le mouvement de Maurice et comprit.

— Ah ! ça vous dégoûte, dit-il, de vous trouver au milieu de ce monde-là !... Vous arrivez de Paris, sans doute ?

— Oui, fit Maillard.

— Oh ! alors, ça vous passera dans

quelques jours... quend vous serez au bout de vos étonnements.

Et comme Maurice surpris, ne répondait pas :

— Ce n'est rien, continua-t-il, ce que vous voyez là. Si vous restez quelque temps chez nous et que vous ayez l'occasion de séjourner dans les centres ouvriers...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne vous dis que cela.

— C'est agréable ?

— Pas autant que de fâner sur les boulevards de Paris, sans doute... Ah ! jeune homme, vous qui faites le rechigné aujourd'hui, si vous étiez venu dans ce pays, comme moi, il y a quarante ans !

Le Californien s'arrêta un instant, une vision lointaine et douce illumina son visage.

— Hé ! c'était le bon temps, tout de même, murmura-t-il... A cette époque-là, on trouvait des lingots, de vrais lingots... Dame, il fallait les défendre, ne pas avoir peur ; et des querelles, des batailles toute la journée, surtout le soir, au cabaret, quand on avait bu, ce qui arrivait quelque fois...

— Tenez, moi qui vous parle, je pourrais vous montrer à San-Francisco un bar — non, il n'existe plus, enfin, la place d'un bar — où nous discutions, un soir, entre voisins. Tout à coup, un grand gaillard, un Suédois, je crois, se leva, et pour prouver qu'il avait raison à un Mexicain, de mes amis, lui donna un coup de poing. Très tranquillement, le Mexicain a tiré son revolver, l'a appuyé sur la poitrine du Suédois et a fait feu ; ma foi, il l'a tué raide.

Et, à ce souvenir, le Californien éclata de rire, comme si la chose lui paraissait toute naturelle.

Maurice, instinctivement, s'était un peu reculé.

— Oh ! n'ayez pas peur, reprit l'inconnu ; pour avoir fréquenté ces gens-là, je ne suis pas un ogre. Mais je ne jurerais pas que parmi les mineurs arrivés, comme moi, dans les premiers temps, il y en ait beaucoup qui n'eussent de pécadilles de ce genre à se reprocher.

— Et tous ces crimes n'étaient pas punis ? demanda Maurice. Il n'y avait donc pas de lois, pas de force armée ?

— La loi, c'était celle du plus fort, et la force armée, tout le monde en détenait une partie ; nous ne quittions jamais notre couteau et notre revolver.

— Comment voulez-vous qu'on exerce un contrôle sur une population aussi flottante ?

— La terre était au premier occupant, le gisement à celui qui le découvrait.

Mais, dame, vous comprenez, pour se débarrasser d'un voisin chicanier ou d'un rival ennuyeux, il arrivait très bien qu'on lui cassait les reins.

— Comme ça, tout simplement ? sans autre forme de procès ? conclut Maurice, qui ne put réprimer un frisson. Mais enfin, à défaut de lois, à défaut de répression effective, il fallait être sauvage et barbare pour agir ainsi. Il n'y avait donc parmi ces mineurs ni honnêteté, ni conscience, ni respect de la vie humaine ?

— Quelle blague que tout cela ! fit le Californien en ricanant. Quand on lutte pour la possession de l'or, le reste n'existe plus : on se moque de la vie de son semblable comme d'une pomme.

Maurice baissa la tête et ne trouva rien à répondre.

Il songeait à ses luttes acharnées de la Bourse, auxquelles il avait assisté quel-

quefois, et un rapprochement se faisait dans son esprit.

Comme la nature humaine, livrée à ses seuls instincts, est bien la même sous toutes les latitudes !

Peut-on affirmer que, sans la crainte de l'agent de police d'abord, et de la cour d'assises ensuite, il y aurait moins de crimes parmi les évergumènes qui se disputent de l'or à coups de crayon que parmi les mineurs qui se l'arrachent à coup de pioche ?

Muets tous deux, Maurice et son compagnon s'étaient accoudés sur le parapet du pont et regardaient distraitemment filer sous leurs yeux les berges tour à tour plates ou boisées du fleuve.

Au bout d'un instant, l'inconnu rompit le silence.

— Nous venons de dépasser le bras d'Antioch, dit-il, nous serons dans une demi-heure à Stockton... Je m'arrête là.. Jeune homme, si je ne vous revois jamais, vous garderez, n'est-ce pas, le souvenir de ces quelques heures passées en Californie avec un compatriote... qui vous en remercie...

Et il tendit la main à Mailland.

— Je vous le promets, répondit celui-ci, encore faudrait-il que j'emportasse de votre rencontre sur le "San-Joaquin" un souvenir moins vague.

Le vieillard sourit.

— Eh ! on m'appelle Walther, dit-il après une courte hésitation.

— Et vous ?

— Maurice Mailland.

— Un nom bien français, celui-là...

— Tandis que le vôtre...

Un regard triste de son interlocuteur arrêta Maurice.

— Je n'insiste plus, murmura-t-il.

Et le silence retomba plus lourd, rom-

pu seulement par le gazouillis des Mexicaines et la voix traînante des Américains ivres, qui machouillaient toujours leur tabac.

...Le jeune homme fut tiré de sa rêverie par la vue de Stockton, qui apparaissait, dans une courbe du "San-Joaquin" au confluent du Calaveras.

— Je descends là aussi, reprit-il.. Peut-être pourriez-vous me donner quelques renseignements.

— Où allez-vous ?

Maurice rougit et articula un "je ne sais pas" à peine distinct.

— Morbleu, mon cher, vous m'étonnez, gronda Walther. Venir tout exprès des boulevards de Paris à ceux de Stockton, et là, ne plus savoir ce que l'on y cherche !... Vous voyagez en touriste monsieur Mailland ?

— Non.

— Comme ingénieur ?

— Non.

— Comme botaniste ? comme savant ?

— Pas davantage. Je viens ici pour travailler à reconstituer une fortune perdue.

— Ah ! comme les autres, alors !

— Hélas !... L'avenir de mon père et de ma mère dépend maintenant de la façon dont je conduirai ma barque.

— Vous aviez une position en France ?

— Aucune. Je n'avais d'autre occupation que celle de dépenser les rentes que faisait mon père. La ruine est survenue, brutalement, au milieu d'une prospérité qui semblait devoir durer toujours.

— Mais vous avez des connaissances que vous pourrez utiliser ?

— Peuh ! l'existence vide et banale que l'on mène à Paris, lorsqu'on est riche, n'a guère développé en moi que la science du monde... En fait de connaissances, j'ai celles que tous les bacheliers possèdent ;

connaissances générales, qui ne sont pas d'une très grande utilité pratique.

— Il me vous reste pas quelques capitaux pour lancer une affaire, créer une exploitation ?

— Rien.

— Enfin, vous ne pouvez pas cependant vous mettre à extraire de l'or ou à travailler la terre.

— J'ai une chaude recommandation pour un grand propriétaire du pays, il m'aidera peut-être ; mais quoi qu'il arrive, je suis donc résolu à donner de ma personne.

— Ah ! je vois donc, observa Walter, que vous savez à peu près de quel côté vous diriger.

— Oui et non. Je sais que je dois gagner les bords de la Merced, affluent du San-Joaquim. Quant à la manière d'y parvenir, je l'ignore totalement.

— En ce cas, je pourrai vous rendre un petit service, murmura le vieillard en souriant... Oh ! ne me remerciez pas, il y a un peu d'égoïsme dans ma satisfaction. De Stockton à la ferme que j'habite, j'ai une journée de cheval que je devais faire seul ; vous comprenez que je préfère la passer en votre compagnie.

Maillard, surpris de cette offre, resta un instant sans répondre.

A vrai dire, il lui répugnait légèrement de se lancer dans l'inconnu à la remorque d'un homme sur le compte duquel il n'avait que des notions vagues.

— Je vous suis très reconnaissant de votre proposition, dit-il enfin, mais vous n'avez pas songé aux moyens de transport.

— Les moyens de transport ! Mais ils seront les mêmes pour vous que pour moi, parbleu ! Un bon cheval, voilà tout. J'ai à Stockton dix amis que se feront un plaisir de le mettre à votre disposition. Vous

êtes excellent cavalier, naturellement ?

— J'ai l'habitude du cheval.

— Alors, c'est parfait.

Et comme le jeune homme hésitait encore, Walther insista :

— Allons, c'est entendu, n'est-ce pas ?

— Mais, en vous suivant, objecta Maurice, je m'éloignerai peut-être du but que je dois atteindre.

— Je n'en sais rien, puisque je ne sais pas exactement où vous allez. Tout ce que je puis vous dire c'est que la Merced coule à trois milles de chez moi.

Cette dernière considération parut décider Maurice. Et il se disposait à indiquer la position exacte de la ferme où il se rendait, en donnant cette fois son nom et celui du propriétaire, lorsque le steamer aborda. Comme beaucoup de passagers descendaient à cette première escale, la foule les sépara ; et ce fut seulement au bout d'un instant que Maillard retrouva sur le quai, son compagnon en train de donner des ordres à un grand yankee, couleur filasse, à tournure de valet d'écurie, qui était venu sans doute à sa rencontre.

— C'est bien compris ? répéta une dernière fois Walther, tu diras à ton maître qu'il nous faut deux chevaux, un pour monsieur et un pour moi.

— J'ai aussi un petit bagage, fit remarquer Maurice.

— C'est vrai, fit le vieillard, j'oubliais que vous arrivez de Paris. Laissez faire, mon bon, quand vous aurez quelques mois de désert, vous vous passerez plus facilement de manchettes propres et de parfumerie. Jusqu'ici il n'y a rien à dire.

Et il ajouta en se tournant vers le domestique :

— Un mulet en plus pour porter la valise de monseigneur.

— Une demi-heure plus tard, Maillard et Walther trottaient sur la route d'Hornitos, ayant entre eux le paisible mullet qui portait les bagages du Parisien.

La plaine immense, nue, rôtie, par un soleil de feu, s'étend de tous côtés à perte de vue. Tout en marchant, le vieillard explique au jeune homme que c'est dans cette plaine jaune et desséchée, dont plusieurs milles carrés appartiennent souvent au même propriétaire, que l'on récolte, presque sans culture, grâce à un climat merveilleux les millions d'hectolitres de blé qui font concurrence sur les marchés français aux blés indigènes. La moisson s'y fait dans des conditions de rapidité et de bon marché inouïes. On fauche à la vapeur et on bat sur place, puis des convois de charrettes attachées les unes aux autres et traînées par 16 ou 20 mulles passent et enlèvent les sacs de grain.

— Si c'est une hacienda, dit-il, nous pourrions nous y arrêter quelques instants pour faire reposer nos bêtes.

— Comme vous voudrez, monsieur Maillard, répondit le vieillard en souriant, reposons-nous. Mais je vous préviens que nous sommes encore loin de la tannière du vieux Walther et... que votre voyage ne s'arrête pas là... Oh ! vous serez, d'ailleurs, le bienvenu chez moi, vous y demeurerez tant qu'il vous plaira.

— Vous êtes trop aimable... Je ne veux pas abuser... Le devoir m'appelle ailleurs...

— Où, au juste ?... C'est ce que vous ne savez pas...

— Mais, si... Je vais chez un monsieur Morès, qui habite tout près du confluent de la Merced avec le San Joaquim.

— Morès, je le connais... Nous avons lavé du sable aurifère ensemble, autrefois. C'était un aristo, un bégueule, il ne se mê-

lait guère à la population des mineurs. Pendant longtemps, je l'ai perdu de vue... Un jour, j'ai appris qu'il avait acheté une ferme et que ses affaires prospéraient... Il est marié et il a une fille qui doit avoir actuellement dix-sept ou dix-huit ans et qui est jolie à ravir, m'a-t-on dit récemment... Hé ! Hé !... Je ne vous plains pas, mon cher, vous allez, grâce à votre recommandation, faire d'une pierre deux coups.

Maurice qui n'était pas d'humeur à plaisanter, hocha la tête d'un air indifférent.

— Alors, demanda-t-il, la propriété de M. Morès n'est pas loin de la vôtre ?

— Non, pas très loin. Un de mes domestiques qui connaît fort bien le pays, vous conduira.

La conversation tomba. Les deux voyageurs fatigués somnolaient doucement à l'ombre bienfaisante de l'hacienda.

— Allons, allons, dit tout à coup Walther en tirant sa montre, il faut se réveiller, nous ne sommes qu'à moitié chemin.

Ils remontèrent à cheval et poursuivirent leur route. Le soleil moins ardent était près de glisser derrière les cimes neigeuses de la Sierra Nevada.

A la tombée du jour, ils firent une nouvelle halte à Hornitos, ce qui signifie en espagnol, "petit four", lieu bien dénommé, car on ne pouvait imaginer une terre mieux rôtie, une plaine plus desséchée.

Et le soir, très tard, au milieu de la nuit, plutôt, ils arrivèrent à Luminy — ainsi s'appelait la ferme de Walther — située au pied des premiers contreforts de la Sierra.

Tous les bâtiments nécessaires à l'exploitation étaient construits en bois, ainsi que l'habitation du maître, et comme ils étaient nombreux et assez éloignés les uns

des autres, ils étaient entourés d'une haute palissade formée de pieux affilés, qui les protégeait contre les animaux malfaisants et les incursions des rôdeurs.

Cette vaste agglomération considérée à la lueur blafarde de la lune avait un aspect rébarbatif peu fait pour inspirer confiance à Maurice. Mais le jeune homme n'était pas encore au bout de ses surprises.

À l'appel du maître, les lourdes portes grinçèrent sur leurs gonds et un cerbère, noir comme l'ébène, montra sa tête crépue dans l'entrebâillement.

Walther prononça quelques mots intelligibles pour son compagnon, et, en même temps que les cavaliers franchissaient le seuil, deux individus de mine patibulaire, à tournure de bandits, couteau et revolver dans la ceinture, se présentèrent pour emmener les chevaux et le mulet.

L'habitation était proche. Walther fit un signe au jeune homme, et passant le premier :

— Je vous montre le chemin, dit-il pardon !

Ils pénétrèrent dans une vaste salle à manger, où la porte principale, surmontée d'une véranda, donnait directement accès.

Le couvert était mis. La table, vivement éclairée et luxueusement servie, était dressée à la française, selon les méthodes les plus nouvelles.

Comme Maurice hésitait à s'asseoir, semblant attendre d'autres convives :

— Non, nous sommes seuls, reprit Walther.

Et avec un geste de grand seigneur, il invita son hôte à prendre place.

Le dîner était excellent et, ma foi, Maillard, malgré les idées biscornues qui lui

trottaient par la cervelle, ne songea qu'à y faire honneur.

Au bout d'un instant, il questionna, entre deux bouchées :

— Ainsi, vous êtes seul ?... vous vivez seul ici toute l'année ?

— Oui, je mène ce qu'on appelle en France la vie de garçon, et vous voyez, malgré mes cheveux gris, je ne songe pas encore à l'enterrer.

— C'est un vieux garçon, en tous cas, se dit Maurice, c'est-à-dire un original, un maniaque ou un fou.

— Je vous entends déjà crier, continua le vieillard : "Quelle existence atroce au milieu de cette solitude !..." Oui, c'est vrai, et par moments je souffre affreusement de mon isolement. Alors il me passe des vellétés de mariage, mais la réflexion me ramène vite au sentiment de la réalité. On ne fait pas toujours sa vie comme on voudrait, M. Maillard, et, contre certaines épreuves que la fatalité nous impose, il serait puéril de s'insurger : on est vaincu d'avance.

Un soupir ponctua cette phrase.

— Allons, reprit-il après une minute, rien ne sert de gémir, le passé est le passé, n'en parlons plus... Goûtez-moi ce vin, M. Maillard, c'est du vin de France. Ah ! je suis heureux quand je peux trinquer avec un compatriote.

Maurice leva son verre.

— A l'oubli du passé ! dit-il.

— A votre succès, à votre bonheur ! répliqua le vieillard.

— Merci, je n'espère guère...

— Bah ! vous êtes jeune, le monde est à vous.

...Ils bavardèrent ainsi pendant des heures, sautant d'une chose à l'autre, d'un souvenir de France à un projet d'avenir.

A trois heures du matin, le jeune homme tomba de sommeil et de fatigue. Son hôte eut pitié de lui et le conduisit à sa chambre, où il s'endormit bientôt, bercé de rêves extravagants.

Le lendemain, ses étonnements continuèrent par la visite de la ferme.

Il y avait de tout, dans l'enceinte de cette maussade palissade, des échantillons de toutes les races connues ou inconnues, des Africains, des Mexicains, des Japonais, des Européens ; puis, des spécimens de tous les animaux domestiques ou féroces de la contrée, des chiens, des perroquets, des ânes, des chevaux, des mulets, des singes, des chacals, jusqu'à des serpents : une vraie ménagerie, une vraie succursale de l'arche de Noé ; tout cela vivait pêle-mêle et ne faisait pas trop mauvais ménage.

— Oui, oui, répondait bonassement Walther à chaque exclamation de surprise du jeune voyageur, c'est une fantaisie d'amateur, de désœuvré ; il faut bien tuer le temps !... J'ai réuni cela lentement, à mesure que la fortune arrivait... Ah ! ça été dur au commencement. Il m'en a fallu laver du sable d'or, avant de pouvoir m'installer ici et faire de l'agriculture.

« Enfin, la guigne, un jour, a paru céder, les affaires ont commencé à mieux marcher, j'ai pu étendre mes possessions et me lancer dans la culture sérieuse... »

C'est alors que j'ai recruté, un peu partout, des serviteurs de toutes les nationalités, je me trouve très bien de cet essai. Ce que les uns ne savent pas faire, les autres le font avec goût et réciproquement ; il s'établit une balance très profitable à la marche générale de l'exploitation.

« Mais que des efforts avant d'en arriver là ! que de patience ! que de tâtonnements ! »

— Vous avez d'autant plus de mérite d'avoir réussi.

— La belle avance ! et qui m'en récompensera ?

Il y eut un silence et Walter continua :

— Songez, monsieur Maillard, que j'ai soixante-cinq ans, que je travaille depuis quarante ans, que je suis ici, à Luminy, depuis trente-cinq ans, et que j'ai quitté la France, il y aura bientôt quarante-deux ans.

Une question vint aux lèvres de Maurice ; il se tut, craignant d'être indiscret. Mais leurs yeux s'étaient rencontrés et le vieillard avait deviné.

— Mon ami, reprit-il, qu'il vous suffise de savoir qu'il y a de braves gens partout.

« Si jamais vous entendez jaser sur mon compte, rappelez-vous cela... Allons, ajouta-t-il en riant, pour cacher son trouble, rentrons déjeuner. »

— Et après, n'est-ce pas, fit le jeune homme, vous mettez à ma disposition le guide que vous m'avez promis ?

— Vous vous ennuyez ?

— Non, mais...

— C'est vrai, chose promise, chose due, murmura le vieillard.

Le déjeuner fut triste.

Lorsque Maurice fut à cheval, prêt à partir, Walther, en lui serrant la main une dernière fois, lui glissa à l'oreille.

— Inutile de parler de moi chez les Morès !

Maillard ouvrait la bouche pour demander : pourquoi donc ?

Mais il se souvint et fit simplement de la tête un signe affirmatif.

— Adieu ! reprit Walther plus haut.. Surtout Fred, veille bien à ne pas allonger la route... Adieu, au revoir... peut-être.

## II

Fred était, en même temps qu'un excellent domestique, un guide infailible dans ces grandes plaines où l'on est forcé, faute de point de repère, de se diriger comme en mer, à la boussole.

En sortant de la ferme de Luminy, qui est située sur une des dernières ondulations de la Sierra Nevada, les deux cavaliers descendirent d'abord jusqu'à la Merced.

— Maintenant, c'est bien simple, dit Fred en un français à peine intelligible, nous n'avons plus qu'à suivre la vallée et dans cinq heures nous serons chez M. Morès.

— Cinq heures ! Pas plus ? Tu es sûr ? interrogea Maurice.

— Ce n'est pas la première fois que je fais le chemin, répondit Fred.

— Alors, tu connais la ferme des Bergeries, et aussi sans doute son propriétaire.

... — Un peu, murmura l'américain avec hésitation.

— Ton maître est peut-être en relations avec lui ? Comme voisin et compatriote, ce serait tout naturel.

— Mon maître n'est en relations avec personne, déclara flegmatiquement le domestique. Il vit avec nous et ses animaux.

— Ah ! M. Walther m'a semblé pourtant aimer beaucoup la société.

Cette fois, mutisme complet. Fred regarda simplement le jeune homme avec la plus tranquille indifférence, ce qui signifiait clairement qu'il ne donnerait pas d'autre éclaircissement sur ce sujet.

En vain, Maurice essaya de lancer en anglais quelques insinuations, son guide ne daigna même pas desserrer les dents. Ce que voyant, le jeune homme se résigna à poursuivre sa route en silence.

Les prédictions de Fred étaient, d'ailleurs exactes.

Après cinq heures de marche ils aperçurent sur la rive droite de la Merced un bouquet de bois dont l'aspect frais et riant contrastait avec le pays d'alentour.

— Voici les Bergeries, prononça sentencieusement l'Américain. J'ai l'ordre de vous laisser, à partir d'ici, poursuivre seul votre chemin. Je vais vous remettre votre valise et retourner chez moi.

— C'est bien mon ami, dit Maurice en installant tant bien que mal son petit bagage sur sa selle, tu dois d'abord obéir à ton maître... Tiens, voilà pour ta peine.

— Non, merci, répondit Fred, c'est impossible, le maître ne le permet pas.

Et tournant bride aussitôt, il s'éloigna dans la direction de Luminy.

Cinq minutes plus tard, Maurice arrivait devant un élégant chalet construit en bois qui disparaissait en partie sous un fouillis de plantes grimpantes. Une palissade légère, en treillage enchevêtré de chèvrefeuille, en défendait l'accès et de chaque côté, deux larges allées permettaient de communiquer avec les bâtiments d'exploitation qu'on apercevait dans le fond à gauche et à droite. C'était simple, sans prétention et d'un effet charmant.

— Allons, c'est de bon augure, pensa Maurice. Si je m'en rapporte à ma première impression, l'accueil des habitants de ce chalet doit être tout à fait gracieux.

Il avait à peine achevé sa réflexion qu'un enfant d'une dizaine d'années environ déboucha en courant d'une allée.

— Diable ! Un groom... c'est décidément très chic chez mon futur bienfaiteur.

— Dis-moi, mon petit ami, demanda Maurice en sautant à terre, c'est bien ici la ferme des Bergeries ?



— Oui, monsieur.

— Monsieur Morès est-il chez lui en ce moment ?

L'enfant regarda son interlocuteur d'un air ahuri.

— Je te demande si ton maître est ici, répéta Maillard.

— Mais, monsieur...

— Parle vite, voyons !

— Monsieur n'est donc pas du pays... Monsieur ne connaît donc pas le malheur ?...

— Quel malheur ?

— L'accident qui est arrivé, il y a deux mois... La mort de monsieur tué par une chute de cheval, au retour de la chasse.

— Que dis-tu là ?... M. Morès est mort ?...

— Depuis deux mois, oui, monsieur...

Maurice eut un geste de découragement.

— Mais non, ce n'est pas possible, reprit-il après un instant de réflexion, tu te trompes ou plutôt tu cherches à me tromper, tu ne sais pas qui je suis et tu voudrais m'éconduire... C'est tout naturel, si tu as reçu des ordres...

— Mais, va trouver M. Morès et dis-lui que c'est un ami de M. de Servianne qui désire lui parler.

— Monsieur, je vous jure que M. Morès est bien mort, répondit le groom.

— Allons, soit, admettons-le... Alors, il y a quelqu'un pour le remplacer.

— Il y a madame ou mademoiselle ou encore M. Antoni, l'associé de monsieur.

— Eh bien, c'est cela, préviens ces dames que je sollicite l'honneur d'être reçu par elles.

L'enfant allait s'esquiver pour faire la commission, lorsque la porte du chalet s'ouvrit et un jeune homme au teint bronzé, aux cheveux noirs s'avança en saluant courtoisement.

— Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-il.

Maurice tressaillit. Le son de cette voix, son accent caractéristique qui était pour le voyageur une évocation vibrante du pays d'origine de la Provence, avaient fait sur lui une vive impression ; et ce fut avec un certain trouble qu'il balbutia :

— Monsieur, je voudrais voir M. Morès.

— Hélas, monsieur, c'est impossible... M. Morès est mort, il y a deux mois, d'une chute de cheval.

— C'est un grand malheur pour sa famille, fit Maurice après un court silence ; et c'est aussi un malheur pour moi... Je venais d'Europe avec l'espoir de trouver auprès de M. Morès les conseils et l'appui qui me sont nécessaires pour réparer les cruautés du destin à mon égard... Il est dur d'avoir fait tant de chemin pour... pour rien... Enfin je ne veux pas m'éloigner sans offrir mes compliments à Mme et à Mlle Morès. Je suis convaincu qu'elles m'accueilleront avec bonté, puisque je viens au nom d'un des meilleurs amis de leur cher défunt, au nom de M. Patrice de Servianne...

— Vous connaissez M. de Servianne ? interrompit le jeune homme.

— Vous aussi, peut-être, monsieur ?

Mais l'interlocuteur de Maurice qui paraissait fort troublé ne répondit pas. Il se tourna seulement vers le groom et ordonna :

— Appelle quelqu'un pour le cheval de monsieur et va tout de suite prévenir ces dames.

Puis, ayant recouvré son sang-froid, il reprit :

— Monsieur, bien que je ne sois pas ici chez moi, permettez-moi de vous assurer que vous y êtes le bienvenu. Nous ferons

tout ce qui dépendra de nous pour vous être utile.

Et s'effaçant devant le voyageur, il l'invita à entrer dans le chalet.

La disposition intérieure était absolument celle d'une maison riche d'Europe. Au centre, un grand vestibule, garni de fleurs, d'armes et de tentures chinoises, sur lequel donnaient quatre grandes portes à double battant et au fond duquel prenait naissance un large escalier à rampe de bois découpé. Quant au salon qui était encombré de bibelots, de plantes vertes d'étoffes orientales aux broderies de soie chatoyante, il était arrangé avec un art et un goût exquis.

Maurice avait à peine eu le temps de jeter un coup d'oeil sur tout cela que Mme Morès parut.

— Madame, dit le jeune homme qui semblait remplir dans la ferme le rôle de régisseur, voici la personne qui désire vous entretenir.

Maurice s'inclina respectueusement, s'excusa du dérangement qu'il occasionnait et des regrets que sa démarche allait réveiller en rouvrant une blessure récente... Mais venant de France tout exprès pour voir M. Morès, il n'avait pas voulu repartir sans offrir ses hommages à sa veuve...

— Vous êtes le bienvenu, monsieur, dit Mme Morès. Votre seule qualité de Français est un titre suffisant près de moi qui, Anglaise d'origine, suis Française de coeur. Mais, si de plus, votre famille a eu autrefois d'étroites relations avec celle de M. Morès...

— Pardon, c'est seulement un ami commun qui a bien voulu me recommander à votre bienveillance de votre mari... Si vous ne connaissez pas M. de Servianne, vous avez peut-être entendu prononcer quel-

quefois son nom.

— M. Patrice de Servianne ! je crois bien... Mon mari n'a jamais cessé de correspondre avec lui.

— Le malheur qui vient de vous frapper, continua Maurice, ne me permet plus d'espérer le service sur lequel je comptais. Laissez-moi, cependant, madame, mettre sous vos yeux la lettre dont monsieur de Servianne m'avait chargé.

Mme Morès prit l'enveloppe et, après une seconde d'hésitation, brisa le cachet. A ce moment, le régisseur se leva, en balbutiant un prétexte pour se retirer.

— Restez, monsieur, je vous en prie, dit le voyageur, vous n'êtes pas indiscret.

— Au contraire, mon cher Antoni, ajouta la veuve, vous allez nous donner un conseil.

Et lorsqu'elle eut achevé sa lecture, elle demanda :

— Vous m'autorisez, monsieur, à montrer cette lettre à l'homme en qui mon mari avait mis toute sa confiance et qui a bien voulu, depuis, m'aider de son expérience et de son autorité.

— Très volontiers, madame, répondit le jeune homme avec un sourire légèrement contraint.

Mais, au premier coup d'oeil jeté sur la lettre, le régisseur était devenu très pâle ; et tout à coup il s'écria :

— Maillard !... Maillard !... Comment se fait-il ?... Je ne comprends pas. Excusez mon émotion, monsieur, mais j'ai connu là-bas une famille Maillard.. Vous êtes un parent, sans doute ?...

— Je suis le neveu de Florent Maillard, le propriétaire de La Vermette.

— Ah !...

La voix du jeune homme s'étrangla... Après un instant, il se remit et poursuivit :

— Comment vont-ils, tous, à La Vernette ?... monsieur Florent... Madame Yvonne... et Mademoiselle Régine ?...

— Bien, très bien. Je les ai quittés tous en excellente santé. Ils mènent toujours l'existence paisible que vous connaissez.. Il y a seulement à La Vernette deux nouveaux habitants : mes parents.

— Ah !... Alors, monsieur votre père ?

— Est, était, veux-je dire, le grand fabricant de savon dont vous avez probablement entendu parler si vous étiez un familier de la maison de mon oncle ; fort riche, il y a six mois, et complètement ruiné à l'heure actuelle, il a dû accepter l'hospitalité chez son frère.

— Comme je vous plains ! murmura Mme Morès. Cette catastrophe imprévue a dû vous être bien pénible.

— Oui, nous avons trouvé ça très dur au premier moment... Maintenant, j'ai pris mon parti. Et voyez, à quelque chose malheur est bon, puisque cela m'a montré la nécessité du travail.

Puis se tournant vers le régisseur, Maurice ajouta :

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous demander votre nom, à vous qui êtes pour moi plus qu'un compatriote...

— Antoni Escarguel ! fit simplement le jeune homme.

Maillard esquissa un geste d'embarras et demeura coi. Cependant, au bout d'un instant, il domina son trouble et balbutia cérémonieusement :

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur.

Il y eut quelques secondes de malaise. Heureusement, l'entrée de Mlle Morès créa à ce moment une utile diversion.

— Sa mère lui présenta le nouveau venu. Et Charlotte — c'était le nom de la jeune fille — ayant salué gracieusement l'ami

de M. de Servianne, vint s'asseoir auprès d'Escarguel.

Mlle Charlotte paraissait avoir environ dix-huit ans et tenait beaucoup du type anglais de sa mère. De taille moyenne, mais admirablement cambrée dans sa robe de deuil, elle avait cette attitude aisée, ni trop timide ni trop hardie, qui est généralement le résultat de la double éducation anglaise et française.

Ses traits d'une pureté de lignes impeccables auraient plutôt péché par excès de délicatesse, ayant conservé de l'enfance une gracilité mignonne ; et son teint blanc et rose, ses grands yeux pervenche, ses cheveux d'un blond ardent, éparpillés en boucles folles sur son front, l'auraient presque fait prendre pour un grand bébé.

Dans tous les cas, telle qu'elle était, elle était extrêmement jolie. Et Maurice, se souvenant à sa vue de ses succès mondains d'autrefois, se disposait déjà à lui faire la cour, lorsque la voix de sa mère l'arrêta.

— Je vous demande pardon, disait Mme Morès, de ne vous avoir rien offert ; votre voyage a dû vous fatiguer.

— Merci, madame, je n'ai besoin de rien. La course que j'ai faite aujourd'hui était une promenade.

— Vous êtes venu sans doute par le chemin de fer jusqu'à New-Bangh, et de là à cheval ?...

— Non, répondit Maurice après une courte hésitation, j'ai remonté le San Joaquin en bateau jusqu'à Stockton. Là, j'ai loué un cheval et je me suis dirigé vers les Bergeries tranquillement, en passant par Hornitos... Vous voyez, on dirait que je voyage toujours en amateur...

— Enfin, nous allons dîner dans un instant, reprit Mme Morès.

— C'est trop de bonté, madame, de

vous inquiéter pour moi, murmura Maillard : je suis confus de vous avoir dérangé et j'aurais dû déjà prendre congé....

— Prendre congé ! s'écria Mme Morès, mais monsieur, vous êtes ici chez vous et vous y demeurerez tant qu'il vous plaira.

Antoni Escarguel intervint.

— Monsieur Maillard, dit-il, puisque Mme Morès vous invite à rester aux Bergeries, voulez-vous me permettre, à mon tour, de me mettre à votre disposition pour remplacer, si possible, M. Morès dans le rôle qu'il devait remplir auprès de vous.

Cette proposition était faite avec tant de cordiale simplicité, que Maurice se sentit touché.

— J'accepte, monsieur, répondit-il en serrant la main d'Antoni et sous votre direction, je veux devenir un agriculteur distingué... Madame, je vous remercie de tout coeur.

La cloche du dîner sonna.

Maillard, par habitude, jeta un coup d'oeil navré sur son costume de voyage et la poussière de ses bottes.

— Oui, répondit Escarguel, qui avait surpris ce regard, on va vous conduire dans votre chambre... Un dernier sacrifice n'est-ce pas ? à la correction parisienne... Mais ici, on fait beaucoup moins de cérémonie.

### III

La première pensée de Maurice Maillard, le lendemain, à son réveil, fut une pensée grave :

« Sérieusement, que venait-il faire aux Bergeries ?... Qu'allait-êtr sa position dans cette famille, fort hospitalière sans doute, mais qui l'accueillait bien un peu

à la légère ?... Quelle serait la nature de ses rapports avec ses hôtes ? Quels étaient les liens qui unissaient les dames Morès à Antoni ? Quelle était la situation exacte de ce dernier dans la maison ? Et comment s'y était-il introduit ?

Autant de questions très délicates dont la situation exigeait du tact et de la prudence.

Le caractère de Maurice n'était pas de ceux qui se raidissent devant des difficultés ; et tout de suite la perspective d'un ennui mit un nuage à son front.

— Cependant, après s'être raisonné et après avoir conclu qu'il serait vraiment difficile de se plaindre de son sort, il s'habilla avec la même recherche que d'habitude et descendit.

La première personne qu'il rencontra fut Antoni Escarguel, qui surveillait des travaux dans la cour de la ferme.

Il alla vers lui en souriant.

— Mon cher ami, dit-il... Vous me permettez de vous appeler ainsi ?...

— Je vous en prie même...

— Eh bien ! mon cher ami, laissez-moi vous remercier encore du bienveillant accueil que vous m'avez fait. Il me semble que j'ai retrouvé ici une patrie et une famille... L'intérêt affectueux que vous me témoignez tous m'encouragera, croyez-le à persévérer dans la voie nouvelle où je veux entrer.

— Je comprends d'ailleurs, combien l'expérience que vous faites doit vous paraître pénible après l'existence heureuse que vous avez menée.

— Je me suis surtout dérouté devant l'obligation de gagner mon pain. L'inaction a rouillé mes facultés... Je ne suis pas préparé pour le combat ; j'ai peur de moi-même et de mon insuffisance. Voilà pourquoi j'ai besoin de votre appui...

— Les encouragements ne vous manqueront pas dans cette maison, reprit Escarguel. Mais, comptez surtout sur le travail pour dissiper vos appréhensions et votre affaissement moral. Le travail est le grand réparateur et le suprême consolateur. J'en sais quelque chose, par moi-même...

Il étouffa un soupir et se tut.

Maurice avait une question sur les lèvres. Il n'osa pas la poser. Et après quelques secondes, Antoni poursuivit :

— Voyons, voulez-vous que nous commencions aujourd'hui votre apprentissage ?... Nous allons d'abord visiter la ferme.

— Volontiers.

Ils passèrent en revue successivement les vacheries, les parcs à moutons, les granges, le pressoir, la magnanerie.

— Vous voyez, disait Antoni, qui fournissait sur chaque chose de courtes explications, vous voyez que les fermes de Californie ressemblent beaucoup à celles de France. La douceur du climat nous permet seulement d'aborder avec succès un plus grand nombre de cultures : celles des pays tempérés et celles des pays chauds.

— Quels sont vos agents d'exploitation ?

— Pour l'entretien des terres, des mûriers et de la vigne, nous employons des Chinois. Pour la garde des troupeaux ce sont des indigènes qui descendent des Espagnols, les premiers conquérants de la Californie.

— Et vous parvenez à maintenir la bonne harmonie avec des races aussi profondément distinctes ?

— Jamais une seule querelle ne se produit. Il faut dire que les serviteurs sont traités ici avec une grande douceur, qu'ils sont considérés comme faisant presque partie de la famille, et qu'on ne néglige

aucune occasion de leur donner ces leçons de haute morale... qui maintiendrait l'harmonie dans l'humanité entière... si elle était pratiquée. Formés à cette école, nos ouvriers, sans ignorer leurs devoirs, agissent avec droiture, et travaillent consciencieusement : en un mot, ils sont heureux et ne songent pas à se disputer.

— Cela me semble fort bien raisonné, approuva Maurice.

— Du reste, les résultats obtenus prouvent que notre méthode est meilleure que celle dont on se sert dans les fermes voisines, où les hommes sont habitués à n'obéir qu'au fouet ou au revolver. En brutalisant ces malheureux, on ne peut faire que des révoltés. Et c'est ce qui se produit à peu près partout. Tenez, pour me citer qu'un exemple, je suis sûr que Walther, le propriétaire de Luminy, ne fait pas couper ses blés quand il veut, quoiqu'il sache terroriser ses domestiques.

Maurice avait tressailli et rougi légèrement.

— Vous le connaissez ce Walther ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Un peu, et je ne demande pas à le connaître davantage... Pourquoi ?

— Oh ! pour rien... et quel genre d'homme est-ce ?

— Je vous avoue ne pas connaître sa vie privée. Tout ce que je sais, c'est qu'il est établi dans le pays depuis fort longtemps, bien avant M Morès, que ce nom de Walther cache un nom français, et qu'il a été déporté à la suite de l'insurrection de juin 1848, à laquelle, il a pris une part fort active.

— Vous en êtes sûr ? fit Maurice, de plus en plus ému.

— Du moins, la chronique californienne nous le donne comme tel. Faute d'autres renseignements, je suis forcé de m'y te-

nir, bien qu'ici comme partout, les potins je le reconnais, n'aient pas besoin de vraisemblance... pour s'accréditer.

— Certes, approuva Maillard, et je crois même que dans le cas qui nous occupe...

— La réputation de M. Walther usurpée ?

— Très probablement.

— Je me demande sur quoi vous vous fondez pour avancer une pareille assertion ?

Maurice hésita quelques minutes.

— C'est très simple, fit-il, enfin, M. Walther est la première personne qui m'ait souhaité la bienvenue dans ce pays. Il m'a servi de cicerone depuis Sacramento ; il m'a fourni tous les renseignements désirables sur la Californie en général, et sur les bergeries en particulier, et m'a offert chez lui une hospitalité charmante. Il m'avait seulement recommandé de ne pas parler de lui ici. Voilà pourquoi...

— Voilà pourquoi vous hésitez à avouer votre rencontre.

— Parfaitement. Non pas que je rougisse de cette relation, mais pour être fidèle à ma parole. Si je me parjure, c'est de votre faute, vous m'y avez poussé.

Antoni regarda son interlocuteur en souriant.

— Le fait seul, reprit-il ironiquement, que M. Walther vous ait interdit de parler de lui aux Bergeries, indiquerait, ce me semble, qui ne peut y être bien vu.

— Je ne l'entends pas ainsi. S'il s'est élevé entre M. Morès et M. Walther quelque difficulté qui les a obligés à s'abstenir de toute relation, il ne s'ensuit pas que le propriétaire de Luminy soit un coquin.

— Les apparences sont contre lui, je l'avoue, mais elles sont si souvent trompeu-

ses. Pour moi, en dépit de la mauvaise impression qu'il m'a faite tout d'abord, je tiens M. Walther pour un honnête homme.

— Soit, fit Antoni avec indifférence. Je vous souhaite de ne pas avoir une désillusion par trop cruelle.

Et après un court silence, il poursuivit :

— Continuons, si vous voulez...

— Oui, interrompit Maurice, revenons à ce qui me concerne. Eh bien ! mon cher ami, je le déclare franchement, je suis émerveillé de tout ce que je viens de voir. Mais, je me demande, je vous l'avoue, en quoi la prospérité de la ferme des Bergeries peut me servir à gagner ma vie ?

— Que je reste ici quelques mois, comme vous m'en priez, Mme Morès et vous, afin de me familiariser avec les secrets de l'agriculture californienne, rien de mieux !

— Cependant, je ne veux pas m'y éterniser ; et après, je retombe, avec quelques connaissances en plus, dans les difficultés de l'heure présente. Mon avenir sera tout aussi problématique... Peut-être vaudrait-il mieux que je me fisse chercheur d'or.

Escarguel réfléchit un instant, puis prenant son parti :

— Ecoutez, dit-il, j'allais me lancer dans d'interminables raisonnements pour vous démontrer l'inanité du vôtre. Un exemple sera préférable, c'est le mien.

Il y a un peu moins de trois ans, pour des raisons qu'il est inutile de rappeler, je quittai précipitamment Ollioules où j'habitais, et je m'embarquai à Marseille sur le premier bateau en partance.

— N'ayant pas prévu ce départ, je n'avais même pas d'argent pour payer mon passage. A plus forte raison, n'avais-je pas songé à ce que je pourrais faire dans le pays où mon étoile me conduirait. Je n'avais qu'un but ; m'éloigner.

— Savez-vous que votre début est passionnant, mon cher, dit Maurice en souriant avec un peu de malice.

Antoni, sans se déconcerter, continua :

— Le bateau qui sortait ce matin-là du port de Marseille était un bateau suédois. Je m'adressai au capitaine, et je lui demandai s'il n'avait pas besoin à son bord d'un ouvrier ou d'un manoeuvre quelconque. Ce fut toute une histoire pour me faire entendre, car le patron comprenait à peine le français. Enfin, après une heure d'explications, nous tombâmes d'accord. Le chauffeur du bâtiment était malade. Je le remplacerais provisoirement sans aucun salaire ; mais, dès qu'il serait rétabli, on me déposerait à l'escale la plus proche.

“J'acceptai ces conditions, et je pris immédiatement possession de mon poste. Le chauffeur resta deux mois couché dans son hamac. Quand il reprit ses fonctions, nous étions en vue de la “Porte-d'Or”.

“Voilà comment un beau matin de mars, je me trouvais sur les quais de San-Francisco, n'ayant pour toute fortune qu'une trentaine de francs, que mon capitaine un brave homme, m'avait remis pour me témoigner sa satisfaction de mes services.

“Je ne perdis pas la tête pour cela. Par acquit de conscience, j'allai d'abord trouver le consul de France ; je m'en reçus qu'un peu d'eau bénite de cour. Alors je pris résolument mon parti. Puisque j'étais dans le pays de l'or, je résolus de me faire chercheur d'or ; il n'y a pas de sot métier.

“J'achetai donc une pioche et un plateau-cuvette pour laver le sable précieux, et je m'enfonçai au hasard, dans l'intérieur du pays. Six mois après, j'avais amassé un petit pécule.

— Eh bien ! vous voyez, objecta Mau-

rice que ce n'est pas si bête que ça d'extraire de l'or.

— Peut être, mais j'ai été bien vite rebuté de mon métier, et surtout fatigué de vivre en contact avec cette foule de mineurs, composée de bandits, de repris de justice, en un mot de la lie de toutes les sociétés. Bref, me sentant plus d'aptitude pour l'agriculture, je consacrai ma petite fortune à l'achat d'une terre, et je devins ainsi le voisin de M. Morès.

“Le hasard nous ayant un jour mis en rapport, nous eûmes tout de suite des relations très cordiales. M. Morès, à cette époque, fut pour moi un guide précieux et m'aïda souvent de ses conseils ou même de son argent. Enfin, quand il vit que ma petite ferme commençait à prospérer, il m'offrit de la réunir à la sienne. Ce fut pour moi un avantage inappréciable, car mes frais d'exploitation devinrent de la sorte insignifiants.

“Dès lors, mes occupations se réduisent à surveiller la marche générale de la propriété, je vins, pour plus de facilité, habiter ici

“L'excellent homme ne prévoyait pas qu'il serait, trois mois plus tard, enlevé à l'affection des siens.

— Les derniers moments de M. Morès, dit gravement Maurice, auront été consolés par cette assurance qu'il laissait à sa famille un protecteur et à sa fortune un administrateur capable.

Escarguel baissa modestement la tête.

— Ne vous défendez pas, mon cher ami, ce que vous venez de me dire de votre vie depuis trois ans, prouve que vous êtes un homme de caractère et de coeur. Je vous avais d'abord plus mal jugé ; et hier, lorsque j'ai connu votre nom, je n'ai pu dissimuler — vous l'avez peut-être remarqué — l'opinion défavorable que j'avais de

vous... Je vous en demande sincèrement pardon...

Antoni, très étonné, ne comprenant pas bien, ne se pressa pas de répondre. Puis, tout à coup son visage s'éclaira.

— Pour avoir eu sur mon compte une opinion favorable ou défavorable, — il faut reprit-il, que vous ayez entendu quelquefois parler de moi là-bas.

— Vous avez deviné, fit Maillard, ma cousine Régine m'a quelquefois entretenu de vous...

— Serait-ce possible ?...

— Et elle l'a même fait en termes qui n'auraient pas dû vous poser à mes yeux sous un mauvais jour. Mais on n'est pas toujours maître de ses impressions ; et sans raisonner, j'avais contre vous une arrière-pensée... Vous voyez que je ne vous cache rien.

— Cela vaut beaucoup mieux.

— Je suis forcé de constater, d'ailleurs, ajouta Maurice, que vous n'agissez pas de même avec moi... Ainsi, votre récit de tout à l'heure est plein de lacunes... Vous avez passé sous silence la partie la plus intéressante de votre vie, sinon la plus douloureuse.

— Ah ! murmura Escarguel, à quoi bon vous ennuyer avec toutes ces histoires lamentables ?

Et il baissa tristement la tête.

— Allons, bon, voilà encore mon ami Antoni dans un de ses accès d'hypocondrie ! dit tout à coup derrière eux une voix jeune et fraîche.

C'était Charlotte qui avait profité de l'entretien des deux jeunes gens pour s'approcher à pas de loup.

Elle secoua sa jolie tête avec un geste mutin qui éparpilla ses longues boucles rousses ; et donnant un shake-hand à Maurice :

— Monsieur Maillard, fit-elle, je vous rends responsable de tout ce qui arrive. Je suis sûre que c'est de votre faute si Escarguel a remis le nez dans ses souvenirs. Hé ! c'est agaçant, à la fin de le voir transformé en borne funéraire, chaque fois qu'il songe à "tout" ce qu'il a laissé en France. Qu'est-ce que ce "tout" là. Je voudrais bien le savoir. Le connaissez-vous, vous, monsieur Maillard ?

— Mais non, mademoiselle, répondit Maurice après une courte hésitation. D'ailleurs, M. Escarguel m'entretenait tout à l'heure surtout de sa vie en Californie, des circonstances dans lesquelles il était entré chez vous et des conditions malheureusement bien différentes, dans lesquelles il se trouvait maintenant, par suite d'un événement cruel... Je crois que c'est la raison de sa tristesse.

— Hum ! fit Charlotte, ce n'est pas la seule ; vous devez me cacher quelque chose... Enfin, c'est bon, n'en parlons plus... Venez-vous avec moi voir mes élèves ? ajouta-t-elle en riant.

— Vos élèves ! avec plaisir, mademoiselle. J'ai déjà, sous la direction de M. Escarguel, donné un coup d'oeil à l'ensemble de l'exploitation...

— Oh ! vous n'avez rien vu, fit la jeune fille en riant. Je vais vous montrer, moi, quelque chose de bien autrement intéressant !... Venez !...

Ils traversèrent l'immense cour dans toute sa longueur, et arrivèrent à l'extrémité de l'enclos.

— C'est là, dit Charlotte en poussant une porte tapissée de vigne vierge.

Et elle appela ; Jacques ! André !...

Deux enfants de deux à trois ans accoururent et se jetèrent à son cou.

— Dites bonjour à ces messieurs !



Les deux bébés esquissèrent un petit salut de la main gauche.

Mais ce sont deux petits Chinois, vos élèves, mademoiselle, dit Maurice.

— Parfaitement, monsieur. Ces pauvres petits ne marchaient pas encore quand leurs parents les ont abandonnés. Je les ai recueillis et je les ai élevés. N'est-ce pas qu'ils sont mignons ?

— Ils sont à trop bonne école, mademoiselle.

— Oui ! .. vous me l'aviez bien dit, Antoni, que les Parisiens étaient des flatteurs.

— C'est une erreur, les Parisiens sont simplement gens de goût.

— De plus en plus fort !... Venez donc déjeuner, cela vaudra mieux, car nous allons être joliment en retard.

#### IV

Un soir, en rentrant pour dîner, Antoni Escarguel dit :

— M. Maillard sera bientôt l'agriculteur le plus distingué de la contrée.

— Agriculteur "in partibus", sinon en chambre, répliqua Maurice. Enfin, ce sera tout de même un titre à l'admiration de mes concitoyens.

Le mot fit rire, et ces dames félicitèrent le jeune homme d'avoir si rapidement dépouillé le boulevardier pour entrer dans la peau du planteur.

La conversation continua ainsi sur les projets d'avenir que ces heureuses dispositions permettraient à Maurice de réaliser promptement.

Et ma foi, convaincu de son propre mérite, Maillard, écrivit, ce soir-là, à sa famille, une longue lettre plus enthousiaste que les précédentes.

"Décidément, il était tout à fait accou-

tumé à sa nouvelle position, et les progrès visibles qu'il accomplissait tous les jours étaient de bon augure... Il travaillait sous la direction d'un régisseur de la ferme — il n'avait jamais parlé d'Antoni — qui depuis la mort de M. Morès l'avait remplacé dans la surveillance des travaux. Cette mort, d'ailleurs, qui l'avait, il est vrai, privé d'un ami, lui avait procuré, par compensation, certains avantages. C'est ainsi qu'il avait acquis dans la ferme une influence plus grande; à l'heure actuelle, on se fut difficilement passé de ses services... Bref, il n'était pas impossible de prévoir, sans exagération aucune, le jour où il pourrait voler de ses propres ailes, et cultiver, pour son compte, cette terre généreuse, mère de toutes les richesses. Ce jour-là, ce serait la fortune, et qui sait ? avec la fortune..."

La lettre se terminait par ces points de suspension auxquels Maurice lui-même eut été fort embarrassé de donner un sens précis, mais, qui sont pleins de suggestions autant pour ceux qui les tracent que pour ceux qui les lisent.

A partir de cette date, Maillard se montra de plus en plus assidu au travail, de plus en plus attentif aux enseignements d'Escarguel, et les journées des deux jeunes gens s'écoulaient presque toutes au dehors, à courir de-ci, de-là, d'un bout à l'autre de la propriété, partout où le coup d'oeil du maître était utile.

Lorsque, par extraordinaire, Antoni demeurait ou sortait sans prévenir son ami, Maurice passait son temps au salon en compagnie de Mme Morès ; et le plaisir qu'il y prenait semblait entièrement partagé.

Le piano ayant été réouvert après les trois mois de grand deuil, Charlotte faisait de la musique, Maillard chantait, jou-

ait à quatre mains avec elle, ou simplement tournait les pages, s'oubliait, rêveur, bercé par le rythme étrange des variations.

Par moments, Mme Morès s'absentait pour surveiller sa maison, et ils restaient seuls, muets de longues minutes, à entendre leurs âmes vibrer à l'unisson.

Puis, tout à coup, la jeune fille, sortant de sa rêverie, demandait

— Venez-vous faire un tour de promenade, monsieur Maurice ?... J'ai besoin de marcher... Nous ferons le grand tour jusqu'à la Merced.

Et ils allaient, côte à côte, insouciant et rieurs... Mais soudain, le jeune homme devenait grave ; il songeait au jour où il serait forcé de quitter les Bergeries, il y faisait allusion en termes émus. Elle souriait sans répondre et parlait d'autre chose, s'amusait à interroger Maurice sur Paris, ce Paris merveilleux, magique, qu'elle désirait tant connaître.

Maillard, toujours empressé, satisfaisait du mieux qu'il pouvait les curiosités de la jeune fille et non sans un certain plaisir, car il lui semblait qu'un peu de sympathie de Mlle Morès pour la grande ville s'arrêtait à lui, à lui l'initiateur, à lui le Parisien blasé qui apportait dans le désert ce parfum de mondanité dont les femmes se grisent.

Lorsqu'ils avaient longuement bavardé, ils revenaient doucement en remontant la rivière et faisaient, en passant, une visite aux deux bébés chinois. Ou bien, Charlotte, entraînant Maurice au milieu des plantations, lui expliquait les projets de son père que la mort avait interrompus.

— Ici, voyez-vous, on devait établir un parc à moutons, où trois mille têtes auraient pu tenir. L'élevage des moutons est très lucratif ; nous aurions fait fortune

en peu de temps... Là, mon père voulait construire une église : nous aurions eu notre chapelain, comme les seigneurs au moyen-âge...

— Je ne vois pas trop les bergeries transformées en château féodal. Cependant, si l'imagination aidant, vous aviez eu aussi l'idée d'attacher un page à votre service, je me serais mis sur les rangs avec empressement...

— Moqueur !... Je ne vous dirai plus rien, vous tournez tout à la blague.

Mlle Morès prenait alors un petit air boudeur. Et au fond, elle eût été bien fâchée que Maurice changeât sa manière d'être, car c'était justement sa tournure d'esprit frondeuse, son parisianisme qui lui plaisaient.

Dès le premier jour, c'était par là que le jeune Maillard avait séduit les deux femmes, la mère comme la fille. Il était vraiment si gentil avec ses manières correctes, son exquise courtoisie d'homme du monde, sa conversation toujours spirituelle... Et tout de suite, dans leur esprit, des comparaisons s'étaient faites entre les deux hommes qui vivaient auprès d'elles — comparaisons qui n'avaient pas été à l'avantage d'Antoni, brave cœur, caractère sérieux, mais vraiment un peu rustre.

Le brillant Maurice avait ainsi conquis très rapidement une place à part dans la maison : On estimait profondément Antoni, mais on recherchait Maurice qui plaisait plus...

On a généralement confiance dans les gens qui vous plaisent... Mme Morès n'avait pas tardé à prendre Maurice comme confident... Après s'être étendue longuement sur l'immense chagrin que lui avait causé la mort prématurée du plus tendre, du plus dévoué des maris, elle parla de sa fille, des projets qu'elle formait à son su-

jet, du bonheur qu'elle rêvait pour elle.

— Ah ! vous ne pouvez pas comprendre cela, répétait l'excellente femme, voir Charlotte heureuse, voir son avenir assuré, pour moi, il n'y a plus rien au monde en dehors de cela...

— Mais, si madame, répondait le jeune homme, je comprends fort bien. Vous avez fait de Mlle Charlotte une jeune fille à qui rien ne manque pour être parfaite. Vous désirez, — c'est bien légitime — qu'elle trouve dans la vie... allons, parlons franchement, dans le mari qu'elle choisira, tout le bonheur que ses vertus méritent.

Mme Morès regardait alors Maillard d'un façon étrange et timidement se taisait.

Un jour, cependant, elle s'enhardit :

— Monsieur Maurice, voulez-vous me permettre une question... une question peut-être indiscreète.

— Je suis à vos ordres, madame, si c'est de ma compétence.

— Mais je veux que vous me répondiez en toute sincérité... Votre appréciation réglera ma conduite..

— Vous m'imposez, madame, une lourde responsabilité... Sans savoir de quoi il s'agit, je crains bien d'être au-dessous de ma tâche.

— Non, vous êtes trop modeste.. Ecoutez-moi... Je ne sais si Antoni vous a raconté dans quelles conditions il était entré ici, quels services il nous avait rendus, quelle place il avait prise dans le coeur de mon pauvre mari par son courage, son zèle et son dévouement...

— Escarguel a toujours été très peu proluxe avec moi sur ce sujet.

— Ça ne m'étonne pas de sa part...

“Il est donc, à plus forte raison, très probable qu'il me vous a jamais ouvert la bouche d'un projet inspiré par M. Morès

à ses derniers moments... Mon pauvre mari ne succomba que trois jours après sa chute de cheval. Ce court délai, il l'employa à prendre toutes les mesures qu'il crut propres à sauvegarder notre fortune.

“Escarguel était l'exécuteur tout indiqué de ces suprêmes recommandations ; il les reçut avec la soumission empressée qu'il montre en tout et promit de les exécuter scrupuleusement. Tranquille de ce côté, mon mari s'adressa alors à Charlotte :

— “Ma chère enfant, dit-il, un des plus vifs regrets que j'éprouve en vous quittant, c'est de n'avoir pas eu le temps de songer à ton établissement... Je sais bien que ta mère est là pour résoudre la grave question de ton mariage et qu'elle y apportera autant de prudence et d'affection éclairée que moi-même. Cependant, elle n'aura peut-être pas les mêmes vues que moi et je m'en afflige...”

“Depuis plusieurs mois, en effet, j'avais caressé un projet qui, s'il se réalisait, serait pour toi, me semble-t-il, la garantie d'un bonheur parfait. Si je pouvais être assuré que ce rêve deviendra un jour une réalité, je partirais plus tranquille.. Eh bien, ma chère enfant, ce rêve est que tu deviennes la femme d'Antoni Escarguel. Tu as pu l'apprécier... Si tu l'as jugé comme je le juge, donne-lui ta main...”

“Puis, se tournant vers Escarguel, mon mari poursuivit :

— “Pour vous, mon cher Antoni, je vous sais le coeur assez haut pour avouer sincèrement si Charlotte a fait sur vous l'impression que je crois. En d'autres circonstances, votre modestie vous eût sans doute empêché de manifester vos sentiments. Mais aujourd'hui, de tels scrupules seraient exagérés... Répondez-moi en

toute franchise. Et si vous êtes de mon avis, prenez cette main que ma fille est toute prête, j'en suis sûr, à vous donner."

"Nous avons tous les trois les yeux pleins de larmes. Cependant, il me sembla que dans son trouble, Charlotte s'était avancée légèrement vers Antoni. Mais celui-ci ne bougea pas. Pâle, les yeux fixés à terre, il paraissait en proie à un violent combat. Il répondit enfin :

"— Pardonnez-moi, mon cher maître, le chagrin que je vais vous causer. J'estime profondément Mlle Charlotte, je rends hommage à ses éminentes qualités qui feront d'elle une épouse accomplie, mais... il m'est impossible de l'épouser..."

"Mon pauvre mari eut un geste de déception, et, après une minute de réflexion, il dit simplement : "Pourquoi donc ? mon ami."

"— Oh ! monsieur, je vous en prie, supplia Escarguel, ne m'en demandez pas plus long... C'est impossible, je vous le répète."

"Notre cher moribond était atterré et je vis de grosses larmes rouler sur ses joues, à lui qui nous enseignait la résignation. J'en éprouvai un tel chagrin que je crus devoir intervenir. Je m'approchai d'Antoni et je lui glissai à l'oreille : "Je vous en conjure, un mot de consolation et d'espoir... pour lui."

"Escarguel fit sur lui-même un violent effort, et après un instant de réflexion, finit par balbutier :

"— Excusez-moi, mon bon maître, j'ai été pris au dépourvu... l'émotion m'a fait perdre la tête... Mais, je serai heureux et flatté... d'épouser Mlle Charlotte, si elle y consent."

"Elle aussi avait été surprise par la prière de son père. Dans cet échange apparent de promesses, il n'y eut donc, j'en

suis certaine, de sa part comme de celle d'Antoni, qu'une condescendance au voeu d'un mourant.

Après s'être arrêtée une minute et avoir essuyé les larmes que son récit avait fait couler, Mme Morès reprit :

— Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis cinq mois, il n'a jamais été prononcé un mot rappelant qu'un jour il avait été question de mariage entre Antoni et Charlotte. Cet accord équivalait, je le comprends bien, à un abandon du projet... Cependant, je préférerais que la situation fût plus nette.

Maillard esquissa, sans répondre, un geste évasif. Et Mme Morès un peu déconvenue continua :

— C'est ici, mon cher monsieur, — et vous aurez ainsi l'explication de ce long récit, — c'est ici que votre intervention pourrait être très efficace.

— Vous voulez que je demande à Antoni dans quelles dispositions il se trouve actuellement ?...

— Oh ! c'est inutile, il est probable qu'il n'y a pas chez lui plus d'enthousiasme qu'au moment de la mort de M. Morès. Mais cela m'est égal. Ce que je désire, c'est de savoir si je peux raisonnablement pousser Charlotte à ce mariage, si M. Escarguel présente les conditions de famille, de fortune, d'éducation qui sont indispensables pour former une union assortie... Vous seul pouvez me fournir ces renseignements.

— Madame, répondit Maillard, vivant depuis plusieurs années auprès d'Antoni, vous pouvez, beaucoup mieux que moi, répondre à ces questions.

— Sans doute. Si je m'en rapporte à mes impressions personnelles, j'ai la conviction qu'Escarguel possède toutes les qualités... Mais j'ai peur tout de même.

Il y a dans ce pays tant de chevaliers d'industrie... et il y en a qui savent si bien jouer la vertu...

— Oh ! il est difficile, madame, de simuler pendant plusieurs années, des sentiments qu'on n'a pas.

— Quoi qu'il en soit, mon cher monsieur, vous êtes seul en mesure de me fournir sur ce sujet une certitude. Vous êtes originaire du pays où habitait Escarguel, vous avez des parents chez qui il fréquentait, vous devez par conséquent connaître ses antécédents... Eh bien ! là, en toute sincérité, si je vous disais qu'Antoni va épouser ma fille, qu'en penseriez-vous ?

— Mon Dieu, madame, fit Maurice avec un certain embarras, je n'en penserais rien... Vous me placez là dans une alternative fort gênante... Evidemment, si nous tenons compte, comme on le fait en France, des différences de condition sociale, Escarguel n'est pas l'époux qu'il faut à Mlle Charlotte. Antoni est, je crois, le fils d'un ouvrier, ouvrier lui-même, à peine dégrossi par l'école primaire, et tôt ou tard, la bassesse de son extraction qu'un peu de tact et d'usage vous cache actuellement, se révélera par des procédés grossiers, dont une femme bien élevée ne peut manquer de souffrir.

— Voilà ce que je craignais, soupira Mme Morès.

Sentant qu'il avait été trop loin, Mailard poursuivit aussitôt :

— Au surplus, madame, à défaut de toute autre raison, il y a un obstacle absolu à ce qu'Escarguel épouse votre fille, c'est sa ferme volonté de ne s'engager dans les liens d'aucun "autre" amour.

— Comment ! interrompit étourdiment Mme Morès, il est donc marié ?

— Non, il a justement quitté la Fran-

ce parce qu'il avait perdu tout espoir de l'être... avec la femme de son choix.

— Peuh ! Une amourette qui date de 3 ans ? Il n'y pense plus.

— Pardon ! Il y pense comme au premier jour : sa fidélité est inébranlable.

— Il vous l'a dit ?

— Tout récemment.

— Vous m'amusez vraiment... Alors, il a la naïveté de croire que l'adorée l'attend toujours ?...

— Hé ! hé ! Cette naïveté pourrait bien être un don de seconde vue.

— Vous me permettez d'avoir quelque doute...

— Je regrette, madame, d'être obligé de vous contredire. La lettre que j'ai reçue ce matin et que je peux mettre sous vos yeux prouve qu'Antoni n'est pas seul à rester fidèle... Voici, continua Maurice en tirant un papier de sa poche, le passage qui a trait à ce qui nous occupe. C'est un post-scriptum.

"Pour la première fois depuis 3 ans, j'ai eu de vagues nouvelles d'Antoni. Un ouvrier d'Ollioules, qui vient de rentrer au pays, a prétendu qu'il l'avait rencontré à San-Francisco. Voilà une coïncidence bizarre ! hein ! Si vous alliez un de ces jours vous trouver nez à nez ! Mais que je suis sotte !... vous ne vous connaissez pas !... Pauvre Antoni !

"Je t'embrasse.

"Ta cousine,  
"REGINE.

— Je m'incline devant l'évidence, dit Mme Morès avec une pointe d'ironie. Je vous ferai remarquer seulement que vous êtes un bien mauvais entremetteur entre votre cousine et votre ami, puisque vous avez négligé de dire à cette gentille cou-

sine que vous viviez sous le même toit que son cher Antoni.

— C'est justement parce que je ne tiens pas à servir d'intermédiaire.

— Ah ! oui, j'oubliais, l'inégalité des conditions sociales !...

Maillard rougit légèrement. Heureusement, l'arrivée de Mlle Morès, en les forçant de changer leur sujet de conversation, le tira d'embarras.

Néanmoins, lorsque Maurice fut rentré dans sa chambre et se trouva seul en tête-à-tête avec ses méditations, il se rendit encore mieux compte de la maladresse qu'il avait déployée pendant cette conversation et s'adressa les plus sévères réprimandes.

Tout à coup, la voix d'Escarguel retentit dans le couloir.

— Peut-on entrer ?

— Mais, certainement.

— Je ne vous dérange ? reprit Antoni en apercevant une lettre ouverte sur la table ; vous alliez sans doute écrire.

— Non, j'étais simplement en train de relire la lettre que j'ai reçue ce matin.

— De La Vermette ?

— De La Vermette.

— Et "on" va bien là-bas ?

— "On" ne va pas mal, fit Maillard en souriant. "On" est seulement un peu préoccupé... Vous ne devinez pas pour qui ?

— ...Non, balbutia Escarguel.

— Eh bien ! c'est vous qui êtes l'objet des préoccupations de ma cousine. Elle a vu quelqu'un qui vous a rencontré, paraît-il, à San-Francisco, et la pensée que nous pourrions nous trouver face à face la tracasse énormément... La fine mouche, tout de même que cette petite Régine ! A mon avis, elle sait parfaitement que nous sommes ensemble ici et, si elle me lance cette insinuation, c'est tout bon-

nement pour voir ce que je dirai.

En parlant, Maurice, fixait son regard aigu sur Antoni. Mais celui-ci ne broncha pas et demanda :

— Vous n'avez jamais parlé de moi à Mlle Régine ?

— Jamais.

— Alors, comment pourrait-elle connaître ma retraite ?... Ah ! certes, je lui ai écrit plus de cent fois depuis trois ans... Mais toutes mes lettres sont encore ici.

— Voyons, montrez-moi cela, s'écria Maurice sans réfléchir.

— Non, ce sont des secrets que personne ne doit pénétrer.

— Pardonnez-moi mon indiscretion, mon cher, et soyez persuadé que ma demande était inspirée par l'unique désir de vous être utile... Ces secrets que vous me cachez, mon coeur ne les eût jamais livrés, si ce n'est pour vous aider à obtenir le bonheur que vous rêvez.

— Serait-ce possible ? murmura Antoni avec une expression de joie attendrie, j'avais cru deviner, au contraire, que je ne trouverais jamais un appui auprès de vous.

Il s'arrêta, hésita une seconde, puis poussé par ce besoin instinctif qu'ont tous les amoureux de conter leurs peines à ceux qui paraissent les comprendre, il descendit dans sa chambre et en revint bientôt avec un paquet de lettres.

— Voici, dit-il en jetant le paquet sur la table, voici le journal où, chaque dimanche, depuis mon départ de Marseille, je n'ai jamais manqué d'écrire ma vie, mes souffrances et mes espérances.

— Non, reprit Maurice, je ne veux pas que mon regard effleure ces lignes où votre coeur a saigné... Ce serait une profanation... Votre confiance me suffit, mon cher Antoni.

Mais celui-ci était arrivé au point où l'âme doit malgré tout s'épancher. Il prit les lettres une à une et se mit à lire des passages qui lui semblaient les plus propres à faire mieux comprendre son affreuse existence depuis trois ans.

— Ha ! ha ! pensait Maillard, si Mme Morès entendait cela, c'est pour le coup qu'elle serait fixée.

Maurice avait roulé une cigarette, et assis gravement, les jambes croisées, il avait l'air d'écouter avec une profonde attention. Mais, en réalité, les petits ronds de fumée bleuâtre qu'il lançait vers le plafond l'absorbaient tout autant. Il les suivait des yeux, perdu dans sa rêverie, souriant à quelque attrayante combinaison.

Quand Escarguel eut achevé de parcourir son journal, Maillard se leva et dit simplement :

— Mon cher, tout cela me confirme absolument dans ma première opinion. Je suis mieux placé que vous, n'est-ce pas pour juger froidement la situation et prendre la décision qui convient. Eh bien ! si vous voulez suivre mes conseils, vous n'avez en ce moment qu'une chose à faire, c'est de partir pour la France, d'aller trouver mon oncle Florent et de lui renouveler votre demande. Je suis persuadé qu'elle a des chances d'être accueillie favorablement.

— Vous pensez ?...

— J'en suis convaincu. Depuis votre départ, il s'est fait à votre sujet un revirement complet. Mon oncle a reconnu que son opinion sur votre compte était fautive et qu'il avait eu tort de vous brusquer. Je garantis qu'aujourd'hui il est admirablement disposé pour vous.

— Oh ! mon Dieu ! si c'était vrai !...

— Seulement, poursuivit Maurice, je dois vous avertir que vous aurez à subir,

en rentrant en France, un assaut terrible.

— Quoi donc ? demanda Escarguel étonné.

— C'est à la fois très simple et très compliqué. En deux mots, voici le fait : La nuit même où vous avez quitté le pays, un crime a été commis à Castillan... On a tenté d'assassiner Mme de Servianne pour la voler. L'opinion publique vous a accusé d'être l'auteur de cet attentat ; et la Justice, par hasard, a suivi d'opinion publique.

« On vous avait vu, paraît-il, ce soir-là, rôdant aux environs de Castillan avec les allures d'un fou. Vous jouissiez déjà d'une mauvaise réputation : paresseux, débauché, ayant constamment besoin d'argent pour satisfaire vos fantaisies. Bref toutes les circonstances, commencées par les méchantes langues faisaient peser sur vous de graves présomptions ; votre disparition vint les corroborer.

« A cette heure, vous êtes sous le coup d'un mandat d'arrêt, qui n'a pas reçu son exécution par la seule raison que vous avez échappé aux recherches de la police.

Escarguel était tellement atterré par cette révélation, qu'il resta un bon moment sans pouvoir répondre.

— C'est absurde, inepte, balbutia-t-il enfin... Je ne comprends pas qu'un juge d'instruction sérieux ait pu prêter attention à de pareilles puérités.

— Je ne discute pas, mon cher ami, je constate.

— Sans doute... Eh bien, j'irai, moi, leur faire constater une chose, aux magistrats, c'est qu'ils ont des yeux et des oreilles pour s'en servir et non pour les boucher... Et je leur démontrerai mon innocence par des preuves aussi claires que le plein soleil de midi.

— Prenez garde, quand la Justice tient

quelqu'un, elle ne le lâche pas facilement.

— Je suis tranquille : l'innocence est forte... Jusqu'à présent, j'hésitais à faire ce voyage, n'étant pas sûr de trouver là-bas le bonheur que vous me faites espérer. Maintenant, je suis décidé, je veux rentrer en France immédiatement, ne fût-ce que pour confondre mes calomniateurs.

Maillard un peu embarrassé de la tempête qu'il avait déchaînée, répondit du bout des lèvres :

— Certainement, c'est votre devoir, je vous approuve et je suis convaincu, d'ailleurs, que vous réussirez à faire éclater votre innocence, mais soyez prudent, ne vous livrez pas à la Justice avant d'avoir réuni des preuves irréfutables.

— Soyez tranquille, je saurai me défendre... Oh ! les lâches !...

Les deux hommes se regardèrent avec une certaine contrainte, puis Antoni reprit :

— Je ne m'explique pas qu'étant au courant de tous ces détails depuis longtemps, vous ne m'en ayez pas prévenu dès votre arrivée. Je n'aurais pas attendu un seul jour pour aller me laver de cette accusation révoltante.

— J'ai eu tort, c'est possible... Mais, d'autre part, c'était bien délicat pour moi, à peine introduit dans cette maison, de me faire l'écho des bruits malveillants ayant circulé sur votre compte...

— Peut-être, mais j'eusse préféré cette franchise brutale... Allons, n'en parlons plus...

...Lorsqu'elles apprirent qu'Escarguel partait le lendemain pour la France, les dames Morès furent consternées.

— Mais, pourquoi ?... qu'est-ce qu'il y a ? s'écrièrent-elles.

— J'ai à faire la lumière dans une af-

faire qui intéresse mon honneur, expliqua Escarguel.

— En ce cas, murmura la veuve, nous aurions mauvaise grâce à vouloir vous retenir. Nous ne pouvons que former des vœux pour le succès de votre entreprise. Mais vous allez, à tous les points de vue, nous manquer grandement...

— M. Maillard me remplacera avantageusement, répliqua Antoni non sans une pointe d'ironie.

Charlotte seule sut trouver un mot affectueux et sincère pour exprimer combien ce départ lui faisait de peine. Escarguel lui en fut reconnaissant. Néanmoins sa résolution resta inébranlable... Il partit le lendemain en disant qu'il reviendrait peut-être, si c'était possible.

Maurice eut l'amabilité de l'accompagner jusqu'au chemin de fer. Sur le quai ils se serrèrent les mains avec une vive effusion. Et quand le train s'ébranla, Maillard dans un dernier adieu cria : "Bonne santé ! Bon voyage !..." Tandis qu'en lui-même il disait sans doute : "Quel bon débarras !..."

## V

De Stockton, où Escarguel arriva au bout de trois heures, deux routes s'offraient pour gagner l'Europe : ou continuer en chemin de fer jusqu'à Sacramento et prendre là le Central Pacific Railway qui l'eût déposé cinq jours après à New-York.

C'était le plus court et le plus cher.

Ou bien prendre le bateau de San-Francisco à Panama, le chemin de fer de Panama à Colon et s'embarquer là sur un transatlantique quelconque pour Bordeaux, St-Nazaire ou Marseille.

C'était le plus long et le moins coûteux.



Antoni était forcé de compter. Aussi, choisit-il le second parcours.

Le soir même, il quittait San-Francisco sur le "Falmouth", un élégant steamer de 1200 tonnes, qui cinglait vers Panama.

Pendant les treize jours que dura la traversée, il vécut presque seul, évitant la conversation banale de ses voisins.

Enfin, Panama apparut, cet ignoble trou que les travaux de percement de l'isthme encombraient alors d'une foule d'aventuriers et d'ouvriers constamment ivres, agréablement mêlés à ces affreux indigènes couleur chocolat, puants et déguenillés, qui grouillaient avec insouciance dans les immondices.

Un train d'une longueur démesurée attendait les passagers du Falmouth. Lorsque le transbordement des bagages eût été opéré, le convoi se mit en marche vers Colon, à travers un paysage d'abord très pittoresque, au milieu des cocotiers, des palmiers, des lauriers-cerise, de l'inextricable fouillis d'une vraie forêt vierge.

Ensuite le railway longea les chantiers du futur canal encombré de dragues, de grues, de pompes, de wagonnets. Et enfin le panorama de Colon s'ouvrit large, riant ; une véritable ville d'Europe, propre et bien construite en comparaison de l'ignoble Panama.

A peine descendu du train, Escarguel courut au bureau de la Compagnie transatlantique et s'adressant à un guichet demanda :

— Quel jour le départ pour St-Nazaire ?

— Dans dix-huit jours, monsieur.

— Et pour Bordeaux ?

— Vingt-huit jours. Le paquebot est parti avant-hier. Pour la France, vous n'avez plus que le paquebot de Marseille, le

"Malaga" qui part aujourd'hui à deux heures.

— Ma foi, tant pis ! c'est plus long, mais je n'ai pas le choix, murmura Escarguel en lui-même.

Il tira son portefeuille, paya sa place et sortit. Puis, comme le "Malaga" était à quai, embarquant des marchandises, il se présenta tout de suite au contrôle afin de choisir sa place et s'installer. Après quoi, il profita des derniers instants qui lui restaient à passer en terre ferme pour retourner flâner sur le quai.

Il était là depuis quelques minutes à se promener tranquillement, lorsqu'une voix de basse profonde, derrière lui, l'interpella :

— Mais je ne me trompe pas, c'est bien monsieur Escarguel, à qui j'ai le plaisir de parler ?

— Oui, monsieur, fit Antoni après une seconde d'hésitation, mais...

— Comment, vous ne vous souvenez pas ?... J'ai eu l'avantage de vous rencontrer deux ou trois fois à Hornitos et même chez vous... Voyons, vous n'y êtes pas ?... Votre plus proche voisin, M. Walther, propriétaire de Luminy.

Escarguel esquissa un geste d'ennui et souleva son chapeau d'une manière imperceptible, montrant par là qu'il tenait médiocrement à renouveler connaissance.

— Excusez-moi, balbutia-t-il, je m'attendais si peu à vous trouver là...

— Tout le monde va bien aux Bergeries, continua Walther, sans paraître prendre garde à l'attitude peu avenante du jeune homme.

— Tout le monde allait bien, il y a quinze jours, lorsque j'ai quitté la ferme.

— Tant mieux !... Et qu'est-ce que vous amène donc par ici ?

— Il me semble que je serais autorisé

à vous adresser la même question.

— Elle ne serait pas indiscreète, mon cher monsieur ; je vais en France.

Escarguel hésita une seconde et répondit :

— Moi aussi.

Mais on sentait qu'il avait plutôt envie de dire :

— Tiens, la prescription ou l'amnistie vous donne donc le droit d'y rentrer.

Comme s'il eût deviné cette arrière pensée, Walther continua :

— C'est la première fois depuis quarante ans... Je vais trouver de rudes changements.

— Vous pouvez vous y attendre. Depuis cette époque, il a passé sur la France bien des événements et deux "autres" révolutions.

Walther sourit, dédaigneux. Puis après un silence :

— Vous avez pris passage sur le "Malaga" demanda-t-il.

— Oui.

— Nous aurons alors le plaisir de faire la route ensemble.

— Evidemment, conclut Escarguel, dont le ton indiqua que cette perspective lui souriait médiocrement.

...Cependant, il n'y avait pas moyen de reculer.

Il fallait faire contre mauvaise chance bon visage.

Côte à côte, les deux Français se dirigèrent donc en causant vers le "Malaga". Il était temps. Quelques minutes après le paquebot filait vers l'Europe.

Le soir, sur la promenade des secondes où ils étaient logés tous les deux, Antoni retrouva son compagnon forcé, qui fumait grandement, appuyé sur le bastin-gage.

Après avoir échangé quelques banalités,

Walther demanda à brûle-pourpoint

— Et M. Maillard, commence-t-il à s'habituer aux Bergeries ? Il a dû trouver une certaine différence avec la vie qu'il menait autrefois.

— Vous le connaissez ? interrogea Escarguel avec une nuance d'ironie.

— Un peu. La première nuit qu'il a couché en Californie, c'est chez moi qu'il l'a passée. Je l'avais rencontré à Sacramento et emmené de Stockton à Luminy à cheval. Le lendemain, quand il a été reposé, c'est un de mes domestiques qui l'a conduit chez vous.

— A part ce dernier détail, murmura Antoni, j'étais au courant de tout le reste.

— Ah ! M. Maillard vous a parlé de moi ?

— Une seule fois.

— Dans quels termes

— En termes fort élogieux, parbleu.

Le planteur réprima avec peine un mouvement d'impatience et se tut. Puis, au bout d'une minute il reprit :

— Alors, il est complètement à sa nouvelle existence, notre jeune boulevardier ? L'agriculture lui plaît ?... je veux dire : l'agriculture et... Mlle Morès, car je suis convaincu qu'il lui fait la cour... en attendant qu'il l'épouse, ce qui ne tardera sans doute pas...

Cette réflexion eut le don d'agacer Escarguel, qui ne répondit pas.

Après une minute de silence, Walther poursuivit :

— Voyons, en toute franchise, que vous a dit de moi M. Maillard ?

— ...Que vous êtes un homme charmant... qu'il avait conservé un excellent souvenir de son entrevue avec vous...

— C'est bien, je suis content... Et vous comment m'avez-vous traité ?

Antoni se troubla légèrement.

— Vous mon cher monsieur Escarguel, continua Walther, vous avez dû m'éreinter, parce que vous êtes prévenu contre moi, parce que vous avez sur mon compte une opinion détestable.

Antoni avait le caractère trop loyal pour dissimuler.

— Je l'avoue, balbutia-t-il.

Le planteur fit un geste de pitié, caressa sa longue barbe grise et lança une large bouffée de fumée.

— Peuh ! dit-il enfin, tous ces cancans ne valent pas la peine que je prendrais à les détruire. Souvenez-vous seulement de ceci, monsieur Escarguel, — je l'ai déjà dit à M. Maillard qui a d'ailleurs profité de sa leçon — c'est qu'il y a des braves gens partout.

— ... Je n'en doute pas.

— ... Et que les plus accusés sont souvent les plus honnêtes.

Antoni allait répondre, lorsqu'il s'aperçut que Walther avait tourné les talons.

“Les plus accusés sont souvent les plus honnêtes” répéta le jeune homme.

Et il resta longtemps à méditer cette phrase, à comparer sa situation à celle du vieillard.

A partir de ce jour, la pensée qu'ils étaient peut-être, tous les deux, victimes de la même infortune, eût disposé Escarguel à se rapprocher de Walther. Mais le planteur affecta de se tenir à l'écart et évita soigneusement de se trouver seul avec Antoni. On eût dit que sa fierté blessée dédaignait une réhabilitation qu'il eût semblé quémander en cherchant un entretien.

Dès lors, la solitude d'Escarguel devint presque absolue et fort pénible. Mais le malheureux n'était pas au bout de ses peines et ne prévoyait pas la nouvelle ca-

lamité qui allait fondre sur lui.

Le Malaga, après avoir fait escale à Porto-Cabello, La Guayra, Fort-de-France et Basse-Terre, venait d'entrer dans le port de St-Thomas, lorsque le jeune homme se sentit subitement indisposé. Tremblant de fièvre et pris de vertige, il dut regagner sa cabine à la hâte, pendant qu'on allait chercher le médecin du bord.

Celui-ci, après l'avoir examiné, le tranquillisa.

— Vous avez simplement, dit-il, un accès de fièvre paludéenne que vous avez contracté dans quelque contrée malsaine, à Panama peut-être.

— Je n'ai fait que traverser l'isthme.

— Ça suffit. J'ai déjà cinq malades atteints de la même façon et qui n'ont pas séjourné plus longtemps dans ce pays empoisonné. On va vous transporter à l'infirmerie, dans quelques jours vous serez sur pied.

— Pourvu que je sois guéri en arrivant à Marseille.

— Oh ! je vous en réponds.

Pendant cette conclusion rassurante ne se vérifia pas. Au lieu de céder sous les doses répétées de quinine, la fièvre ne fit qu'augmenter, la tête se prit et une fièvre cérébrale fut à redouter. Heureusement, le docteur put, par des moyens énergiques, la conjurer. Malgré cela, l'état d'Antoni demeurait alarmant pendant plusieurs jours.

Le médecin fut, il est vrai, seul à être inquiet, puisque le pauvre garçon n'avait près de lui ni parent ni ami pour s'intéresser à son sort et que lui-même ne se rendait aucun compte de la gravité de son mal. Les jours et les nuits s'écoulaient pour lui dans une demi-somnolence qui le laissait sans douleur et lui enlevait la motion du temps.

Un matin, Escarguel aperçut, penché sur son lit, un grand vieillard qui le regardait tristement.

— Ah ! c'est vous, monsieur Walther ! fit-il en tendant la main.

— Ça ne va donc pas ? grogna le planteur.

— Si... Un peu mieux... Je...

— Non, non, pas d'explications, ça vous fatiguerait.

— Je voudrais pourtant vous parler : j'ai beaucoup de choses à vous dire, murmura Antoni.

— Nous verrons ça un de ces jours... quand nous nous retrouverons...

— Où sommes-nous en ce moment ?

— Sur les côtes d'Espagne.

— Ah ! bientôt la France, alors ?

— Oui, bientôt la France, répondit le vieillard. Moi, je me vais pas tout de suite jusqu'à Marseille, je débarque à Barcelone, où j'ai des affaires à régler... Nous stoppons dans quelques minutes... J'ai tenu à vous dire au revoir...

L'émotion altérait sa voix et hâchait ses phrases. Escarguel éprouva un peu d'étonnement, mais il était trop abattu pour discuter.

— Bon voyage !... A bientôt !.. murmura-t-il simplement.

— A bientôt, sans doute ! répéta Walther.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

...Le lendemain matin, le "Malaga" était en vue de Marseille.

Ayant des malades à bord, le capitaine devait se conformer à l'obligation de la quarantaine. Il jeta l'ancre à l'île de Pomègue. Mais le médecin du service sanitaire ayant constaté qu'il n'existait à bord aucun cas suspect, leva aussitôt l'interdit.

Néanmoins, Antoni n'étant pas tout à

fait guéri, fit son entrée à Marseille, sur une civière, d'où on le porta dans une voiture d'ambulance qui le conduisit à l'hôpital. A peine installé là, vaincu par la fatigue, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Quand il s'éveilla le lendemain fort tard, il vit une soeur en cornette blanche qui était en train de lire la petite note fixée dans un cadre de fer au pied de son lit.

— Eh bien ! comment ça va, monsieur Escarguel ? demanda la religieuse en s'approchant. Mieux, n'est-ce pas... Ce long sommeil vous a fait du bien ?

— Depuis quand suis-je ici, ma soeur ? interrogea le jeune homme.

— Depuis hier dans l'après-midi. Vous avez dormi près de dix-sept heures... voyons, votre pouls... oh ! vous n'avez plus de fièvre... Je vais vous donner votre potion. M. le docteur viendra tout à l'heure vous examiner.

— Pensez-vous, ma soeur, qu'il me permettra de me lever ?

— Pas tout de suite, mais bientôt sans doute.

Un bruit de voix se fit entendre à la porte.

— Tenez, le voici justement, reprit la soeur. Nous allons voir.

Un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, au regard ouvert, s'avança, suivi de plusieurs jeunes gens vêtus de blouses de toile grise.

Rapidement, il passa devant plusieurs lits, effleurant à peine du bout des doigts le pouls des malades et répétant : "Bon, ça va, continuez le traitement."

Arrivé au No 10, qui était celui d'Antoni, le docteur s'arrêta.

— Ah ! un nouveau venu, fit-il... Vous l'avez vu, Lavrède ?

— Oui, monsieur, répondit l'interne de service.

Et pour les autres élèves, il lut tout haut la pancarte :

“Antoni Escarguel, passager du “Málaga”.

“Fièvre paludéenne, déclarée après cinq jours d'incubation, le 11 février 188...”

“Entré à l'hôpital le 26 février...”

Pendant ce temps, le docteur auscultait et interrogeait le malade.

— Messieurs, reprit-il au bout d'une minute, je ne vois rien de spécial à noter sur ce cas. C'est le même que vous avez sous les yeux bien souvent ici. D'ailleurs, l'accès est à peu près passé aujourd'hui. Quelques jours encore et nous rendrons la liberté à ce garçon-là.

Antoni articula un timide “merci”.

— Au suivant ! continua le praticien. Ah ! c'est notre numéro 12... Voyons un peu comment il se comporte ce matin... Oh ! oh ! le voilà qui fait de la gymnastique... Ça va donc mieux mon ami ?

Le malade esquissa un geste négatif.

— Non ?... C'est vrai, la tête est toujours prise... Voilà ce que c'est que d'aller à Panama. On en revient avec de l'or plein ses poches, mais avec une bonne fièvre qui se transforme en congestion cérébrale... Lavrède, vous avez bien fait faire les applications de sangsues que j'avais prescrites ?

— Oui, monsieur.

— C'est étonnant, la détente ne se produit pas... Oh ! n'ayez pas peur, nous vous tirerons de là tout de même, mon pauvre Delattre.

Escarguel, qui suivait attentivement cette scène, tressaillit en entendant le nom de Delattre.

— Delattre ! répéta-t-il ; serait-ce mon

ancien compagnon d'atelier à l'usine Casteix ?

Et comme le cortège en s'éloignant démasquait le malade, il regarda. Mais il ne vit qu'une broussaille de cheveux noirs d'où émergeait un visage osseux, tellement pâle qu'on eût dit la tête d'un mort.

“Ça, Martin Delattre ! jamais, fit-il... Cependant, c'est bien son nez, sa longue barbe, ses longs cheveux... Mais le reste ? Ah ! ça, est-ce que j'aurais la berlue ?...”

Antoni se laissa retomber sur l'oreiller, perplexe et bouleversé. Puis, lorsque le médecin et ses élèves furent sortis :

— Tout de même, reprit-il mentalement, il faut que je m'assure...

Et se penchant vers son voisin pour ne pas attirer l'attention des autres, il appela tout doucement :

— Martin !... Martin !...

Le No 12 tourna les yeux, puis la tête et répondit dans un souffle à peine distinct :

— Oui, oui, je sais que tu es là, Escarguel, j'ai entendu ton nom... Ne fais pas de bruit à cause de la soeur... J'ai à te parler... si je peux...

— Dans quel état est-il, le pauvre malheureux ?... balbutia Antoni.

Comme la soeur venait de quitter la salle, Delattre fit signe à son voisin de s'approcher aussi près que possible :

— Ecoute-moi bien, Escarguel, dit-il, j'ai à te confier quelque chose et je sens que je n'aurai ni le temps, ni la force de parler beaucoup.

— Tu vas te fatiguer, répondit Antoni, tu ferais mieux d'attendre que tu sois guéri.

— Non, il n'y a pas un instant à perdre, mes heures sont comptées. Je te prie donc de ne pas m'interrompre.

“Il y a un peu plus de trois ans, un crime fut commis, une nuit, au château de Castillan. On avait cherché à tuer Mme de Servianne pour la voler.

— Il y a un mois seulement que j’ai appris cette affaire, dit Antoni, et je l’ai apprise à l’étranger où je réside depuis quelque temps.

— Ce crime, continua Delattre, on te l’attribua. Pour le public, pour la justice, tu fus le coupable, le seul coupable. On te rechercha, on lança contre toi un mandat d’arrêt, et comme tu restais introuvable, l’affaire fut classée.

— Je reviens justement pour faire rouvrir l’instruction, observa Escarguel, et je prouverai mon innocence.

— Tu n’y parviendras pas. Toutes les apparences, toutes les présomptions sont contre toi.

— Cependant, je suis innocent.

— Je le sais. Mais le juge d’instruction est convaincu du contraire, tu seras condamné.

— Mais, alors...

— Ah ! interrompit Martin, pardonne-moi, Antoni, promets-moi de me pardonner, j’ai besoin de cela, pour achever... Je t’en supplie... Je m’en irai plus tranquille.

Escarguel regarda tristement son voisin.

— Pauvre garçon, pensa-t-il, le délire le reprend... Enfin... Mais certainement mon ami, dit-il, je te pardonne de tout coeur... si j’ai quelque chose à te pardonner...

— Merci... Eh bien ! tu seras condamné, infailliblement condamné, parce que le vrai coupable, personne ne le connaît, si ce n’est une vieille mendicante qui habite Castillan... parce que le vrai coupable, c’est moi... moi.

Escarguel se raidit pour étouffer un cri et demeura coi, anéanti, impuissant à démêler les sentiments contradictoires qui se heurtaient dans sa tête encore faible.

Cet aveu était-il sincère ? Correspondait-il à une réalité ?... Ou bien était-il inspiré par les hallucinations de la fièvre et ne reposait-il sur rien ?

Delattre sembla deviner la cause de son trouble.

— Ne crois pas qu’en m’accusant ainsi je sois fou, continua-t-il. Je pourrais, pour te démontrer que je suis bien l’auteur de l’attentat de Castillan, te rappeler les détails de cet attentat, qui ne te permettraient plus de conserver un seul doute sur ma culpabilité, mais le temps nous presse. J’aime mieux te parler de moi et t’avouer le rôle indigne que j’ai joué à ton égard à ce moment-là.

“Si l’opinion publique et la Justice te désignèrent comme l’auteur du crime, ce fut grâce à moi qui avais prévenu l’une et averti l’autre contre toi. Je ne t’accusais pas ouvertement, eût été trop maladroit ; mais je lançais dans les cabarets d’Ollioules, comme dans le cabinet du juge d’instruction, des insinuations assez transparentes sur ton compte. Cette tactique réussit à merveille. Il faut dire que ta disparition du pays la nuit même du crime y fut pour beaucoup.

“Cette fuite inopinée que rien, en apparence, ne faisait pressentir, devint, tu le comprends bien, une charge accablante contre toi, confirma les soupçons que j’avais éveillés.

— Je ne le nie pas, murmura Escarguel.

— Ce n’est pas tout, poursuivit Delattre, aie la patience de m’écouter encore quelques minutes... Cette disparition qui vint si bien à propos corroborer mes insi-

nuations, si je n'en fus pas absolument l'instigateur, je l'avais... préparée depuis longtemps.

— Comment cela ?... Je ne sais pas.

— Tu es parti, n'est-ce pas ? parce que Florent Maillard te refusait sa fille.

— Oui, dit Antoni.

— Eh bien ! c'est moi qui te fis manquer ce mariage en répandant partout et le plus près possible des oreilles du père Maillard des bruits malveillants sur ta conduite.

Dans les yeux d'Escarguel une lueur brilla, aussitôt calmée d'ailleurs.

— Je m'explique maintenant, dit-il, la réponse de Florent que j'avais considérée comme un mauvais prétexte.

Après quelques secondes de repos, Delattre poursuivit :

— Tu vois, Antoni, tout ce que tu me dois : ta vie brisée, ton honneur sali... Et l'homme qui t'a fait tout ce mal, se disait ton ami... L'hypocrisie jointe à la méchanceté... Avais-je raison tout à l'heure d'implorer ton pardon ?...

— Ce pardon, je te l'ai donné, fit Antoni, je te le renouvelle le plus sincèrement, le plus cordialement...

Ah ! merci, merci... Je voudrais pour te remercier, me jeter à tes pieds. Si tu savais quel poids j'avais là depuis trois ans... J'étais tellement dégoûté de la vie que je me suis lancé dans les aventures... je suis allé chercher fortune à Panama... Je pensais bien que j'y laisserais ma peau... Mais pas du tout, la maladie ne m'a pris qu'au retour... Grâce à cette circonstance, je reviens mourir ici, à côté de toi, en confessant mon infamie...

— Admirons et bénissons les vues de la Providence, approuva gravement Escarguel... Tu avais besoin d'une leçon pour revenir à de meilleurs sentiments... C'est

la maladie qui te l'a donnée...

— Le fait est que ça vous retourne joliment un homme, la maladie et l'approche du grand passage.

— Dieu ne veut pas te rappeler encore à lui, murmura Antoni, il tenait seulement à te convertir.

— Bah, bah, je ne me fais pas d'illusion, je sais bien que je suis condamné et que dans quelques jours...

— Dans quelques jours, ainsi que le docteur vient de le dire, tu seras guéri et tu sortiras d'ici... Je te demande de vouloir bien alors quitter la France aussi vite que possible... Je veux pouvoir en face de mes juges me défendre seul.

— Oh, ça, jamais, déclara Delattre avec énergie. Si, par hasard, je recouvre la santé, je ne commettrai pas la lâcheté de t'abandonner... Je veux que tu m'accuses nettement.

— Si je faisais cela, répondit doucement Antoni, tu serais le premier à me mépriser... Abuser d'un aveu que ta loyauté seule a dicté pour te mettre aux prises avec la justice quand elle ne recherche que moi, ce serait indigne...

— J'écrirai moi-même au juge, alors...

— Chut ! fit Antoni en posant un doigt sur ses lèvres, voici la soeur.

Nous reparlerons de tout cela plus tard, si nous pouvons.

Mais jusqu'au soir, ils ne retrouvèrent pas l'occasion de reprendre leur conversation. Et dès le matin, à la première heure Escarguel fut transporté dans la salle des convalescents.

Avant de se séparer, les deux amis échangèrent une dernière étreinte et ces mots sortirent simultanément de leur bouche :

“Tu sais ce que tu m'as promis”.

Escarguel put se lever ce jour-là quel-

ques heures ; sa convalescence marcha rapidement et au bout d'une semaine, le chef de service signa son "exeat".

Lorsqu'il fut prêt à partir, un infirmier vint prévenir Antoni que le directeur de l'hôpital le priait de passer à son bureau.

— C'est sans doute pour me remettre en possession de mes bagages, pensa le jeune homme.

Et d'un pas alerte, il se dirigea vers le cabinet de M. le directeur.

Mais celui-ci était un grand vieillard sec et bilieux dont l'accueil glacial dissipa sur-le-champ la bonne humeur d'Antoni.

— Asseyez-vous, dit-il, d'un ton pointu. Puis, prenant sur la table une feuille à tête administratif :

— C'est vous, n'est-ce pas, qui vous nommez Antoni Escarguel ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien sûrement votre nom ?

— Mais parfaitement.

— Eh bien, mon ami, j'ai une mission désagréable à remplir envers vous.

"Je ne sais ni quels sont vos antécédents ni quels démêlés vous pouvez avoir avec la Justice, ni même comment celle-ci a découvert votre présence ici — si ce n'est peut-être par les journaux qui ont publié la liste des malades du "Malaga" entrés à l'hôpital. . . Toujours est-il qu'un gendarme vient de se présenter pour vous arrêter. . . Je ne peux que m'incliner devant l'ordre dont il est porteur.

Escarguel ne parut ni surpris ni effrayé.

Le gendarme qu'un coup de sonnette du directeur avait prévenu, était à la porte, tordant sa moustache par contenance.

— C'est bien vous, Antoni Escarguel, répéta-t-il.

— Oui.

— En ce cas suivez-moi.

— Je ne comprends pas, dit Antoni,

que me veut-on ?

— Ah, ça, ce n'est pas mon affaire, grommela le gendarme. . . J'ai un ordre, je l'exécute.

— De qui ?

"Ah, bon, j'y suis, reprit Escarguel en riant. Mon ami, je suis à votre disposition.

Une heure après tout l'hôpital était sens dessus dessous et tout le monde savait "qu'un repris de justice des plus dangereux, ayant reçu son "exeat" le matin même, avait été arrêté dans les circonstances les plus dramatiques au moment où il allait prendre la clef des champs."

Et voilà comment on écrit l'histoire. . .

## QUATRIEME PARTIE

### I

Mme Justin Maillard, enfin soumise à sa destinée, trouvait décidément le séjour de La Vernette tout à fait supportable.

Quant à son mari, il envisageait déjà l'avenir sous des couleurs assez riantes. De temps en temps, en effet, des nouvelles heureuses lui parvenaient qui lui laissaient espérer que la liquidation de la savonnerie donnerait d'excellents résultats.

A cette pensée, Justin souriait d'un sourire largement épanoui. Car la perspective de payer intégralement ses créanciers et de sauver peut-être encore quelques bribes de la débâcle, lui rendait sa confiance et son énergie.

"Je recommencerai ma carrière, répétait-il, je suis assez jeune pour faire encore une fois fortune."

Quand les lettres de Maurice arrivaient par là-dessus, annonçant que tout allait très bien, l'enthousiasme de l'ancien savonnier ne connaissait plus de limites.



— Hé ! hé ! s'écriait-il en riant, le gaillard tient de son père ! vous verrez qu'un de ces jours il nous reviendra avec quelques millions dans ses poches.

Et la frénésie d'activité qui n'avait jamais cessé d'agiter le bonhomme ayant besoin de s'épancher, il sautait au cou de son frère en poussant des cris de joie :

— Mon bon Florent, c'est à toi que nous devons tout cela... Sans toi, où serions-nous maintenant ?... Ah, tu es un brave cœur... Allons, laisse-moi travailler, dis ! mes bras se rouillent à ne rien faire... Je t'en prie, donne-moi une pioche, j'irai biner les vignes.

— Mais, non, ce n'est pas ton affaire, répondait Florent.

— A toi, il faut des écritures, des chiffres... Un de ces jours, quand l'argent sera rentré, tu reprendras tes occupations d'autrefois. Pour le moment, repose-toi, ça vaudra mieux... Tiens, va plutôt faire un tour avec ta nièce, tu vois bien qu'elle est toute triste encore aujourd'hui.

— C'est vrai ? Ma petite Régine a du chagrin ? demandait Justin en se tournant vers la jeune fille. Oh, la pauvre mignonne... Eh bien, vite une promenade au bord de la mer... le grand air dissipera ces nuages.

Il mettait un baiser au front de sa nièce puis l'entraînant, appuyée sur son bras, il continuait :

— Oui, parbleu, je sais bien ce qu'elle a ma bonne Régine ! Son cousin Maurice n'est plus là pour la distraire... et la pauvre chérie s'ennuie.

— Ah ! imbécile que j'ai été de ne pas suivre ma première idée, l'idée qui m'était venue jadis... Aujourd'hui, tout le monde serait heureux. Enfin !

Plusieurs fois déjà, Justin avait lancé devant sa nièce ces insinuations, persuadé

qu'elles trouvaient un écho dans son cœur, sans que Régine eût jamais rien fait pour le détromper, quand un beau matin, une lettre de Maurice vint lui enlever brutalement ses illusions.

Cette lettre était singulièrement nuageuse et embarrassée.

Le jeune homme s'excusait longuement de n'avoir jamais parlé dans ses précédentes lettres d'un certain Antoni Escarguel, que son oncle et sa tante devaient bien connaître et qu'il avait, dès son arrivée, trouvé à la tête de la ferme des Bergeries. Homme de confiance de M. Morès autrefois, son remplaçant actuellement, c'était lui qui, depuis quatre mois, mettait une bienveillance inépuisable à lui enseigner l'agriculture.

— Si jusqu'ici, il n'avait pas parlé de ce compatriote, de cet ami dévoué qui était devenu son conseiller, son protecteur, c'était... par excès de discrétion, parce qu'il croyait savoir qu'Escarguel avait quitté le pays dans des circonstances pénibles inutile à rappeler aux habitants de La Vernette.

— Aujourd'hui, continuait Maurice, je ne suis plus tenu à la même réserve. Antoni, en effet, vient de partir pour la France, dans le but de se livrer à la justice et de prouver qu'il est innocent du crime de Castillan, qu'on lui a imputé.

— C'est ma faute s'il a pris cette détermination. C'est moi qui lui ai révélé les soupçons qui pesaient sur lui. Aussitôt, il a fait ses préparatifs et nous a quittés afin d'aller se justifier. Je crains malheureusement qu'il ne réussisse pas aussi facilement qu'il se l'imagine, car, dans cette triste affaire, des charges accablantes ont été accumulées contre lui, qu'il ne pourra pas détruire par de simples affirmations, si sincères soient-elles.

“J’ai donc peur que ce pauvre garçon ne soit victime de sa généreuse loyauté; et comme c’est moi la cause indirecte des malheurs qui vont sans doute fondre sur lui, je suis rongé par les remords.

“Si Antoni n’est pas encore aux mains de la Justice, et que vous ayez, les uns et les autres, l’occasion de le voir, exprimez-lui tous mes regrets et rappelez-lui que je suis avec lui de tout coeur pendant ces jours d’épreuve.

Justin, après avoir lu cette lettre, s’en fut la montrer à son frère.

Florent, voyant tout de suite ce dont il s’agissait, en prit connaissance lentement, et lorsqu’il eut terminé sa lecture, il jeta autour de lui un regard embarrassé en se grattant la tête avec toutes les marques d’une profonde perplexité.

— J’en avais comme le pressentiment, murmura-t-il enfin... Pauvre Antoni !... Il est fou...

—Voudrais-tu me donner quelques éclaircissements? interrompit l’industriel, je ne comprends pas bien.

— C’est juste... C’est juste...

Et Florent continuait à s’arracher les cheveux avec rage.

Enfin, prenant son parti :

— Eh bien ! voici, dit-il, cet Antoni Escarguel est un excellent garçon, dont le père avait été mon ami et qui s’imagina un beau soir de me demander Régine en mariage. Il était alors employé à l’usine Casteix, à Toulon. Ne trouvant pas cette position assez sûre, ayant, de plus, de mauvais renseignements sur sa conduite, je lui répondis par un refus.

“C’est dans la nuit du 30 au 31 décembre, il y a trois ans, qu’il reçut cette réponse à La Vernette. Il en fut très affecté et déclara que la vie lui étant désormais trop pénible dans le pays, il allait

s’expatrier. Il l’a fait, comme tu viens de l’apprendre par la lettre de ton fils.

“Or, la nuit même où il disparut, un crime fut commis à Castillan, tu en connais les détails...

— Oui, passe...

— L’auteur de cet attentat n’ayant pas été découvert, on accusa Escarguel... son départ inopiné était une coïncidence malheureuse.

— Inutile d’aller plus loin, interrompit Justin, j’ai compris et le reste m’est pas bien important.

— Attends, laisse-moi finir... Pour moi, Antoni n’est pas coupable...

— En es-tu sûr.

— J’en mettrais ma main au feu... Peu après, d’ailleurs, je reconnus que je m’étais trompé sur le compte de ce pauvre garçon, et mes regrets furent d’autant plus vifs qu’en lui refusant Régine, j’étais l’occasion involontaire de la calomnie révoltante qui pesait sur lui.

— Tu m’avoueras, dit Justin en riant, que c’est pousser un peu loin les scrupules. Tes regrets, je les admettrais à la rigueur si ta fille avait aimé ce monsieur Escarguel, mais je ne suppose pas...

— Régine l’aimait, déclara froidement Florent. C’est pourquoi j’estime que j’ai fait une sottise, car Antoni l’aurait rendue heureuse.

— L’aime-t-elle encore? interrogea Justin.

— Absolument comme il y a trois ans, ça je le garantis... Tu ne connais pas ta nièce pour m’adresser cette question, mon cher.

— Tant pis, murmura l’ex-savonnier en baissant la tête... Après tout, je ne sais pas de quoi je me mêle... Mettons que je n’ai rien dit... Garde la lettre de Maurice, m’est-ce pas ? Elle pourra te servir

si tu as l'intention d'agir en faveur de ce jeune homme... Quant à moi, je vais chercher Régine pour aller à Sanary, où j'ai affaire avant de déjeuner... Oh ! n'aie pas peur je ne lui parlerai pas de M. Antoni Escarguel.

— C'est bon, va...

Malgré sa promesse, Justin n'avait pas fait deux cents pas sur la route de Sanary qu'il cherchait déjà un moyen d'amermer la conversation sur le sujet qui le tracassait.

Voyant qu'il ne trouverait pas facilement un prétexte plausible, il se décida à dire tout à coup :

— Régine, tu n'as jamais songé à te marier...

La jeune fille rougit légèrement et ne répondit pas.

Après un silence de quelques secondes, que ni l'un ni l'autre n'osa rompre, Justin se décida à lever les yeux vers sa nièce.

— Qu'as-tu donc, fit-il, à regarder là-bas avec tant d'insistance ?

Heureuse d'échapper à la première question, Régine répliqua vivement :

— Il me semble que j'aperçois la mère Solliès.

— Qui est-ce ?

— Une mendiante des environs.

— Ça t'ennuie de la rencontrer ?

— Un peu.

— Retournons, si tu veux.

— Non, nous sommes trop près.

La mère Solliès s'avavançait, en effet, vers des promeneurs avec une rapidité inusitée. Lorsqu'elle fut à leur niveau, la jeune fille détourna la tête pour éviter son regard. Mais la mendiante s'arrêta et s'appuya sur son bâton :

— Tiens, tiens, fillette, cria-t-elle de sa voix cassée, tu ne veux donc plus me re-

connaître aujourd'hui ?

— Ah ! pardon, mère Solliès, nous causions et j'étais distraite...

— Est-ce que tu me gardes toujours rancune depuis le jour où ma "bonne année" t'a porté malheur ?

— Dame, il y aurait de quoi.

— C'est vrai, c'est vrai... Excusez-moi. Eh bien ! aujourd'hui, ma fille, je veux réparer ça... et cette fois, tu seras heureuse... Tu ne me crois pas ?... Alors, attends un peu, j'ai là de quoi te convaincre.

Et la vieille femme montra une lettre qu'elle tira de son caraco.

— C'est pas pour dire, continua-t-elle, mais c'est un rude métier qu'il me fait faire là, Dellattre... Enfin, j'ai promis : on ne peut rien refuser à ceux qui vont partir..

La jeune fille ouvrit des yeux étonnés.

— Tu ne comprends pas, reprit la mendiante, je vais t'expliquer... Escarguel est revenu depuis trois jours.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Régine en jetant vers son oncle un regard éploré.

— N'aie pas peur, ma chère enfant, d'avoir trahi ton secret par ce cri du coeur, je suis au courant de tout, ton père m'a raconté l'affaire... Je savais même que M. Escarguel était en France, grâce à la lettre que j'ai reçue ce matin de ton cousin.

— Mon Dieu, quelle émotion ! répéta Régine le visage caché dans ses mains... Mais, où est-il, alors ? On va sans doute l'arrêter, puisqu'il passe pour l'auteur du vol commis chez marraine.

— Probablement, répondit M. Maillard, mais puisqu'il est innocent, il le prouvera facilement.

— C'est déjà fait, rectifia la vieille en fixant son oeil fauve sur Justin... Puis-

que vous êtes de la maison, monsieur, je vais parler librement. Antoni a été arrêté avant-hier à Marseille en sortant de l'hôpital, où il avait été soigné pour une fièvre en débarquant d'Amérique.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il doit être à la prison de Toulon.

— Comment savez-vous cela ?

— Je l'ai appris par mon neveu, Martin Delattre qui est aussi à l'hôpital et qui ne va même pas, le pauvre garçon !... Il avait eu l'occasion de dire quelques mots à Escarguel... Il a eu bien du chagrin quand il a su qu'un gendarme était venu l'arrêter.

— Ah ! on le condamnera, bien sûr, il est trop bon, il ne saura pas se défendre ! pleura Régine.

La mendicante lui ferma la bouche d'un geste.

— Et la mère Solliès, s'écria-t-elle, pour qui donc que tu la prends ?... Va, va, ne crains rien, j'ai là de quoi le faire acquitter, ton Antoni.

Et elle exhiba de nouveau le papier caché dans son corsage.

— Au fond, vois-tu, reprit-elle, Delattre n'est pas un mauvais diable. Il connaît le coupable, lui, et, lorsqu'il a su le mauvais cas où se trouvait son ami, il m'a écrit tout ce qu'il y avait à dire au juge, parce qu'il est trop malade pour venir lui-même.

— Il aurait dû parler plus tôt, en ce cas.

— Ah ! tu sais, il a peut-être tiré ça au clair depuis peu. Avant, il était dans les files, à Panama... il en rapporte même de l'argent gros comme lui, mais j'ai bien peur que la mauvaise fièvre l'empêche d'en profiter... Allons, au revoir, Régine, la compagnie !... Je perds mon temps

à bavarder pendant que je devrais être à Toulon.

La mendicante reprit sa course, si légère qu'elle semblait portée par des ailes.

Justin et sa nièce poussèrent tout de même jusqu'à Sanary, M. Maillard ayant besoin de se rendre à la poste. Puis, ils rentrèrent vite à La Vernette, afin de prévenir Florent de ce qu'ils avaient appris.

Et celui-ci, considérant que sa présence pourrait être utile à Antoni, partit aussitôt pour Toulon.

## II

Le juge d'instruction Giblot, qui naguère avait instruit avec tant d'intelligence l'affaire de Castillan avait vu son habileté récompensée par un poste élevé à Paris.

Son successeur, M. Alaverne, était physiquement la parfaite antithèse du premier, mais il avait avec lui un trait commun ; une incommensurable fatuité.

Ce jour-là, M. Alaverne ne fut pas peu surpris, tandis qu'il dépouillait son courrier, de voir l'huissier de service introduire dans son cabinet une vieille femme à la figure de sorcière, qui grattait de son bâton le parquet ciré avec des peurs comiques de tomber.

Le juge fit une grimace d'impatience.

— Cette dame a tellement insisté... commença l'huissier.

— C'est bon, vous auriez pu me demander au moins si je voulais recevoir... Voyons, qu'est-ce que vous désirez, ma brave femme ?

La mère Solliès, — car c'était elle — demeura muette, la bouche écarquillée, contemplant avec ahurissement le mobilier sévère qui l'entourait.

— Pécaire !... dit-elle enfin, c'est quasi plus beau que chez Mme de Servianne, ici.

— Si vous n'avez que cela à me dire, grommela le magistrat, ce n'était pas la peine de me déranger ; vous pouvez sortir...

— Si, si, j'ai autre chose à dire, seulement c'est pas facile... Attendez... D'abord, y a-t-il longtemps que vous êtes là ? parce que j'ai à vous parler d'une chose qui s'est passée, il y a plus de trois ans.

— Je suis nouveau à Toulon, mais peu importe... Si mon prédécesseur a instruit l'affaire dont vous voulez m'entretenir, les dossiers sont là ; je puis fort bien rouvrir et continuer l'instruction comme il le ferait lui-même.

— Eh bien ! ça me va, c'est tout ce que je désire.

— De quelle affaire s'agit-il ? demanda M. Alaverne.

— Je ne sais pas comment vous appelez ça, répliqua la mendicante. Enfin, une nuit que Mme de Servianne était seule chez elle, on a voulu l'assassiner pour la voler.

— Où ça, Mme de Servianne ?

— Près de chez nous, au château de Castillan, canton d'Ollioules.

— Donc affaire de Castillan, vol avec effraction et tentative d'assassinat.

Et après avoir consulté un répertoire, le magistrat sonna un huissier, auquel il donna quelques ordres à voix basse.

Celui-ci reparut, deux secondes après, avec un volumineux paquet qu'il déposa sur la table.

— C'est bien cela, reprit le juge en ouvrant le dossier qu'il se mit à parcourir. Eh bien ! ma brave femme, qu'avez-vous à m'apprendre de nouveau sur la question ?... Voyons, coordonnez vos souve-

nirs... Que vos déclarations soient nettes, catégoriques...

— Après l'attentat, le Parquet s'est transporté immédiatement sur les lieux et a recueilli de la bouche même de la victime des renseignements permettant d'établir d'une façon irréfutable que le coupable est un nommé Antoni Escarguel. Ce dernier, malgré les très actives recherches de la police, est resté introuvable... Est-ce que par hasard, vous connaissiez le lieu de sa retraite ! Allons, je vous attends, parlez donc...

— C'est pas facile, monsieur, insinua tranquillement la mendicante, vous avez tout le temps la bouche ouverte.

Le juge frappa un grand coup de poing sur la table. Puis, se calmant subitement :

— C'est vrai... Maintenant, je vous écoute... D'abord, comment vous appelez-vous ?...

— Céline Solliès.

— Parfait, commencez votre récit.

— Moi ! je n'ai rien à dire. D'abord, je ne comprends pas un mot de ce que vous me racontez là.

— Comment, vous ne comprenez pas ?

— Ma foi non.

— Ce n'est pas du crime de Castillan que vous vouliez m'entretenir ?

— Si, mais...

— Eh bien ! je vous ai rappelé où en était restée l'instruction. A vous maintenant de me faire connaître ce que vous croyez de nature à éclairer la Justice.

— Ta, ta, reprit la mendicante après une courte hésitation, tout ça, c'est pour me tromper... Je ne suis qu'une paysanne, mais je le vois tout de même, allez.

— Vous tromper !...

— Mais, oui, vous savez bien que les choses ne sont plus comme il y a trois ans, de vrai.

— De vrai, répéta le juge en riant, je ne vois pas du tout ce qui aurait pu les modifier.

— Tè !... Vous avez peut-être oublié que vous avez fait arrêter Escarguel avant-hier à Marseille et qu'il est en prison ici.

— Ça, c'est trop fort !... Qu'est-ce que vous me chantez-là ?... Il me semble que, si Escarguel avait été arrêté, je serais le premier à le savoir... Prenez garde !... Je n'aime pas qu'on se moque de moi...

— C'est bon, fit la mendicante, je m'en vais, puisque nous ne sommes pas d'accord.

Et elle fit mine de prendre son bâton qu'elle avait appuyé contre une chaise.

— Enfin, reprit le magistrat au bout d'un instant, qui est-ce qui a pu vous dire que l'on avait arrêté l'auteur du crime de Castillan ?

— Personne, personne, mettons qu'il n'a pas été arrêté... J'aime mieux cela.. Ça me dispense d'en dire plus long...

— Je vous demande, répéta le juge d'un ton sec, qui est-ce qui a pu vous dire ça.

— Quelqu'un qui est bien renseigné.

— Qui, encore ?

— Mon neveu, Martin Delattre.

— Il a de bons yeux, votre neveu, la mère ! Et comment vous a-t-il fait connaître cette arrestation ?

— Par une lettre.

— Montrez !

La vieille se recueillit une minute, puis jugeant qu'il valait mieux remplir sa mission jusqu'au bout, elle sortit de son corsage la lettre de Delattre.

Le magistrat lut à demi-voix :

“Chère tante, je suis revenu de Panama, où j'ai gagné beaucoup d'argent ; mais en arrivant, j'ai été forcé d'entrer à l'hô-

pital pour soigner une mauvaise fièvre. Je suis très affaibli et je ne t'aurais pas écrit encore si je n'avais pas à te dire une chose très importante.

“A l'hôpital, j'ai retrouvé Antoni Escarguel, malade aussi de la fièvre. Hier, étant guéri, il allait partir, lorsqu'un gendarme est venu l'arrêter. C'est sûrement à cause du vol de Castillan, dont on l'a accusé jadis. Du reste, la Justice est allée aussi au-devant de ses désirs, car le brave garçon rentrait précisément en France, m'a-t-il dit, pour se présenter devant les juges et faire constater son innocence.

“Mais j'ai bien peur qu'il n'y parvienne pas. J'ai donc maintenant un devoir à remplir : il faut que justice soit faite et que l'innocent ne paie pas pour le coupable.

“Comme je ne peux pas me lever, tu iras trouver le juge d'instruction, tu lui diras que je connais l'auteur du crime de Castillan et que ce n'est pas Escarguel.

A cet endroit, une ligne était grattée au couteau.

— Qu'est-ce que vous avez effacé là ? demanda le magistrat : le nom du coupable, sans doute ? Pourquoi ?...

La mendicante esquissa une grimace et demeura bouche close.

— Voyons, répondez.

— Je n'ai aucune révélation à faire, grommela-t-elle, puisque c'est Delattre qui s'en charge.

M. Alaverme continua sa lecture :

“Si je ne vais pas mieux dans quelques jours, si je vois qu'il n'y a plus d'espoir, j'écrirai directement à M. le juge d'instruction. Préviens-le. Au contraire, si je m'en tire, j'irai en personne faire ma déposition.

Ici, nouvelle ligne grattée au couteau.

“Adieu ma chère tante, si je meurs sans t'avoir revu, on te fera parvenir tout ce que je possède.

“Ton meveu dévoué  
“Martin DELATTRE.”

— C'est étrange, très étrange, murmura le juge après une minute de réflexion... Et vous persistez à ne pas vouloir me dévoiler ce que vous avez gratté.

La vieille fit de la tête un signe énergique de refus.

— Delattre vous le dira, si ça lui convient, grogna-t-elle.

— C'est bon, reprit M. Alaverne, vous pouvez vous retirer... Je garde cette lettre qui peut m'être utile... Je vous ferai appeler un de ces jours, si j'ai besoin de vous.

La mère Solliès prit son bâton, salua et sortit, radieuse.

Dehors, comme elle traversait, en baissant le nez, la salle d'attente du public, elle se sentit arrêtée par le bout de son châle.

— Tiens, c'est toi Florent, fit-elle en se retournant. Qu'est-ce que tu viens chercher par là, mon garçon ?

— Ne faites donc pas l'étonnée, mère Solliès, répliqua Maillard avec un peu d'humeur, vous le savez comme moi, et vous êtes restée, d'ailleurs, assez long temps dans le cabinet du juge pour que je n'aie plus rien à lui apprendre. Je pense que maintenant, il est convaincu de l'innocence d'Escarguel.

La vieille réprima avec peine un sourire moqueur.

— Alors, Régine t'a raconté ?...

— Oui... eh bien, la conclusion ?...

— Ecoute, Florent, fit la mendicante, pour toi, je n'aurai pas de secret... mais viens donc un peu plus loin, ici on pour-

nait nous entendre...

— Non, je perdrais ma place et mon rang d'audience.

— Je te dis de venir, j'ai mes raisons, là. Tu n'as plus besoin d'attendre ici. Quand tu verrais le juge d'instruction, ça n'avancerait pas les affaires d'Antoni.

— Deux témoignages valent mieux qu'un.

— Mais non, mais non.

— Pour le coup, je ne comprends plus, murmura Florent en suivant machinalement la vieille.

Une fois dans la rue, celle-ci reprit :

— Escarguel n'a pas été arrêté ; le juge ne savait même pas de quoi il s'agissait.

— Alors, que signifie cette lettre de Delattre ?...

— Je m'y perds, mon petit Florent... à moins que ce juge n'ait joué la surprise pour me tirer les vers du nez. Cependant, il avait l'air réellement étonné.

Tout ça, c'est louche, dit Florent en se croisant les bras d'un air perplexe.

— Peut-être bien... Enfin, pour le moment, il n'y a plus qu'à se tenir tranquille. On verra plus tard. Moi, je rentre à Castillan. Viens-tu ?

Maillard se décida.

— Rien ne presse, en effet, balbutia-t-il, puisqu'Antoni n'est pas encore en prison. Mais où peut-il bien être ?...

### III

La petite église de Sanary, coquette, ensoleillée, était bondée. C'était le jour des Rameaux.

Au milieu des vêtements sombres des hommes, les capulets rouges, les corsages criards des femmes mettaient des taches claires, et au-dessus de cette foule tour à

tour douloureuse ou attentive, pieuse et bourdonnante, de lourds nuages d'encens planaient.

Dans un angle, près des cloches, la famille Maillard arrivée un peu en retard, s'était casée comme elle avait pu, éparpillée, çà et là, au hasard des places vides.

A demi-agenouillée sur le dossier de sa chaise, le visage dans ses mains, Régine séparée du monde extérieur par l'ardeur de sa foi, priait avec ferveur.

A l'Évangile, le brouhaha des chaises remuées la tira un instant de son extase. Curieuse comme toutes les filles d'Ève, elle jeta autour d'elle un regard rapide, une seconde, un éclair, simplement pour voir les toilettes de ses voisines.

N'était-ce pas permis le jour des rameaux ?

Non, mademoiselle, et vous le voyez, Dieu vous a puni.

Instantanément, la jeune fille est devenue aussi rouge que les vitraux du chœur, car elle vient d'apercevoir là-bas, près du bénitier, dissimulée derrière un pilier, une vareuse bleu foncé décorée d'une épaulette jaune au-dessus de laquelle brillent deux grands yeux noirs qui la regardent.

Adieu, le recueillement ! Adieu la prière !

Très troublée, elle baisse les yeux, puis les relève pour s'assurer qu'elle ne s'est pas trompée ; ensuite elle examine à la dérobée sa mère, ses parents : ils n'ont rien vu.

Alors, elle regarde encore.

— Lui ! Lui ! c'est lui, murmure-t-elle, il n'y a pas de doute. Pauvre Antoni, comme il a dû souffrir depuis trois ans !

Peu à peu le calme revient ; elle réfléchit.

— Dieu merci ! Il n'est pas arrêté...

On a peut-être reconnu son innocence... Mais comment se fait-il qu'il soit en soldat ?...

Elle ne comprend pas, elle ne s'explique pas. Peu importe : en attendant, elle adresse à Dieu une fervente action de grâce.

...L'office parut à Régine d'une longueur inaccoutumée. Elle avait beau se raisonner, ramener son attention sans cesse égarée. Impossible de suivre la messe. Son esprit était ailleurs.

Enfin, le prêtre ayant fait sur l'assistance un grand signe de croix, les lourdes portes grinçèrent et le flot humain s'écoula en bouillonnant.

C'était le moment, le moment terrible

Antoni allait les rejoindre, il dirait bonjour à ses parents, il lui adresserait la parole à elle... Alors, elle sentit ses tempes battre violemment, elle vit des choses fantastiques, bleues, rouges, vertes et elle ferma les yeux...

...Quand elle les rouvrit, elle était sur la route de La Vernette, entourée de sa mère, de sa tante, de son oncle ; et, devant, la vareuse bleue marchait à côté du paletot flambant neuf de Florent.

L'oncle Justin, qui soutenait le bras de la jeune fille, et lui tapotait amicalement les mains, s'en allait répétant :

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qui m'a donné une nièce comme ça ?... Une nièce qui s'évanouit parce qu'il fait chaud à la messe et qu'il y a... de l'infanterie de marine dans l'église. Allons, il n'y paraît plus, n'est-ce pas, fillette ?

— Mais, non, mon oncle... Au fait, qu'est-ce que j'ai eu ?... Qu'est-ce qui s'est passé ?...

— Il s'est simplement passé ceci, ma chère enfant, c'est qu'en sortant de l'église, tu t'es accrochée à mon bras d'une ma-



nière qui dénotait une confiance très limitée dans la solidité de tes jambes, et que, maintenant, le grand air t'a fait changer d'avis : voilà !... Demande plutôt à ta mère.

Yvonne souriait, heureuse de voir sa fille remise.

— Oh ! ce n'est rien, va, ma chérie, murmura-t-elle. Il n'y a rien d'étonnant à ce que tu aies été fatiguée avec une messe aussi longue et... avec la surprise qui t'attendait...

Escarguel se retourna à ce moment.

— Comment ça va-t-il, mademoiselle ? demanda-t-il gauchement.

— Merci, bien mieux, fit-elle les yeux baissés... Et vous, votre long voyage ?

— Antoni était justement en train de me raconter tout ça, interrompit Florent, ce sont de vraies aventures de roman... Mais recommence plutôt, pour que tout le monde entende... Dis-nous, d'abord, comment tu n'es pas sous les verrous, car, enfin, tu as été arrêté à Marseille, il y a huit jours, c'est incontestable.

— Qui a pu vous l'apprendre ?

— La mère Solliès à qui son neveu Delattre a écrit l'affaire dans tous ses détails, paraît-il.

— Delattre a écrit ? interrogea vivement Antoni. Quoi, au juste, savez-vous ?

— Nous n'avons pas vu la lettre, mais elle contenait sans doute des choses intéressantes, car aussitôt après l'avoir reçue, la mère Solliès est allée trouver le juge d'instruction et ayant rencontré sur sa route Justin et Régine, elle leur a laissé entendre qu'il y avait "là-dedans" de quoi te faire acquitter.

— Maintenant, que s'est-il passé entre elle et le juge d'instruction ? La vieille ne me l'a pas dit, cependant, en sortant de là,

elle paraissait très surprise que tu ne sois pas en prison.

— Bah ! observa Justin, l'essentiel est que vous soyez libre, n'est-ce pas ? Cela tendrait, d'ailleurs, à prouver que le juge est convaincu de votre innocence.

— Oh ! c'est bien douteux. Pour tout le monde, jusqu'à preuve du contraire, je suis l'auteur du vol commis à Castillan. Delattre seul...

— C'est-à-dire, interrompit Florent, que jusqu'à présent c'est la bouteille à l'encre, cette affaire-là. Laissons-la donc tranquille pour le moment et attendons les événements... Raconte-nous plutôt pourquoi tu as été arrêté.

— Oh ! cette histoire-là est beaucoup plus simple. J'avais été convoqué, il y a six mois, pour une période d'instruction de vingt-huit jours. Naturellement je ne m'étais pas présenté puisque j'étais absent et j'étais considéré comme insoumis. La gendarmerie de Marseille, à laquelle mon nom avait été signalé, ayant appris mon retour par le "Malaga", s'est empressée de me faire arrêter et m'a fait diriger sur Toulon où stationne le régiment d'infanterie de marine auquel je suis affecté. Vous voyez que ce n'est pas grave... d'autant moins grave qu'en arrivant au corps, j'ai pu facilement établir ma bonne foi.

— "Et j'ai été tout simplement invité à accomplir la période d'instruction à laquelle j'étais astreint."

— Tout est bien qui finit bien, comblet Florent. Nous aimons mieux cela que de te savoir entre des mains du juge d'instruction.

— Oh ! mais j'y serai bientôt, répliqua Antoni. Dès que j'aurai quitté l'uniforme, je me constituerai prisonnier.

— Quelle folie ! Se jeter dans la gueule du loup !

— Ça ne m'amuse pas, croyez-le bien, mais c'est le seul moyen pour moi de sortir d'une situation où ma réputation et mon honneur sont compromis. D'ailleurs, tôt ou tard, on m'arrêterait ; j'aime mieux me présenter librement que de me faire traîner entre deux gendarmes. Et comme je n'ai pas peur du tout de comparaître devant le jury, si c'est nécessaire, je ne perds rien à brusquer le dénouement.

— Tu as peut-être raison ! fit Maillard en secouant la tête. Allons, puisque nous voilà arrivés à La Vermette, tu vas déjeuner avec nous et passer la journée... Que diable ! Il faut bien que nous fêtions ton retour !..

Pendant que Florent s'éloignait pour donner des ordres, qu'Yvonne et sa fille rentraient pour s'occuper du repas, Justin s'approcha du jeune homme :

— Monsieur, dit-il, je sais que vous revenez tout exprès d'Amérique afin de détruire les soupçons odieux qui pèsent sur vous. Permettez-moi de vous féliciter de la cranerie de votre conduite.. A ce propos, j'ai une commission à vous faire de la part de mon fils. Depuis votre départ, il est poursuivi par le remords. Il ne prévoyait pas qu'en vous révélant l'accusation dont vous êtes l'objet, il déterminerait votre départ immédiat pour la France. Et il craint maintenant de vous occasionner une foule d'ennuis. Il me prie donc de vous exprimer tous ses regrets.

— Vous pouvez tranquilliser, monsieur votre fils, répondit Antoni, je lui suis, au contraire, très reconnaissant du service qu'il m'a rendu en me révélant les calomnies qui courent sur mon compte.

— Je suis sûr que Maurice apprendra avec plaisir que vous ne lui gardez pas rancune, car cette arrière-pensée le tracassait vivement. En effet, il m'avait dé-

jà écrit, il y a huit jours, tout ce que je viens de vous dire. Et ce matin, il me renouvelle ses recommandations, en me demandant de plus en plus une foule de renseignements sur la façon dont les événements tourment pour vous... Au fait, je l'ai dans ma poche cette lettre, je peux vous la lire.

M. Maillard donna connaissance à Antoni de toute la partie qui le concernait, puis il ajouta :

— J'allais oublier de vous faire part d'une nouvelle qui, si elle vous touche moins directement, vous intéresse tout de même : Mme et Mlle Morès doivent quitter les Bergeries aujourd'hui pour venir en France.

— En voilà une surprise, je n'en reviens pas ! balbutia Escarguel.

— C'est votre exemple, sans doute, qui aura entraîné ces dames, poursuivit l'ancien savonnier ; depuis votre départ, elles me rêvaient que voyage, paraît-il.. Il faut avouer qu'elles n'en abusent pas, en temps ordinaire : Mlle Charlotte avait deux ans quand elle est venue en Provence pour la dernière fois.

Antoni, tout ému à l'idée qu'il allait revoir bientôt les deux femmes dans l'intimité desquelles il avait vécu en Californie et dont la bonté avait adouci la rigueur de son exil, se tut pendant un instant, perdu dans une rêverie lointaine.

Justin qui suivait sa pensée, continua :

— Je n'ai pas encore fini avec mes confidences, mon cher monsieur... je vous demande pardon d'abuser de votre complaisance, mais si vous vouliez me donner un conseil.

— Un conseil... de ma part !..

— Ou tout au moins un renseignement, vous me rendriez un bien grand service.

— Je suis à votre disposition.

— Eh bien, pourriez-vous me dire ce que c'est que ces dames Morès ?...

Escarguel eut un haut-le-corps. Puis se ressaisissant :

— Ce sont deux femmes charmantes, murmura-t-il, deux femmes distinguées, instruites, au coeur noble et bon.

— Ah, tant mieux ! fit Maillard, vous me délivrez d'une angoisse mortelle. Je tremblais déjà pour mon fils que je sens pris dans leurs filets plus sérieusement qu'il n'ose l'avouer.

Antoni fronça les sourcils en entendant ce mot de "filets". Parler de Mmes Morès comme de vulgaires coquettes ! Prêter à Charlotte, si simple, si provocante, si loyale, la pensée d'une manifestation ! Cela le révoltait.

— Vous m'avez compris ? ajouta Justin.

— Je crois que oui, répondit gravement Escarguel et je ne m'explique pas la façon dont vous appréciez la généreuse hospitalité que Mmes Morès ont offerte à M. Maurice... Au surplus, je n'ai pas besoin d'insister, vous verrez bientôt ces dames, vous les jugerez vous-mêmes.

L'ancien savonnier se trouva tout peaud.

— Je me suis mal exprimé, balbutia-t-il, les mots ont dépassé ma pensée et je vous prie de me pardonner ce que j'ai dit sur ces deux femmes très recommandables et qui sont vos amies.

— J'ai déjà tout oublié.

— Merci !... Pour en revenir à mon fils, je n'ai pas besoin, n'est-ce pas ? de vous expliquer plus clairement qu'il est fort épris de Mlle Morès et qu'il en souffre beaucoup, car il sent qu'il n'est pas dans une situation à demander sa main.

— Pauvre monsieur Maurice ! murmura Escarguel, s'il voulait accepter le peu

que je possède là-bas, comme je le lui offrirais avec plaisir !

— Vous plaisantez, fit Maillard, et vous ?...

— Oh, moi ! dit Antoni, je n'ai besoin de rien ; je suis actif et bien portant, je travaillerai... Si M. Maillard veut m'accepter aujourd'hui avec mes deux bras pour toute fortune, ça me suffit.

— Eh bien, je te prends au mot, j'accepte, cria, derrière lui, la bonne voix de Florent. Hein ! mon garçon, tu ne t'attendais pas à me voir là.

— Non, je l'avoue, balbutia Antoni en pâlisant.

— Allons, ne t'évanouis pas à cause de cela, reprit Florent. Ce qui est convenu est convenu, voilà tout ! Une première fois j'ai fait une bêtise. Tu en as fait une autre en t'en allant : nous sommes quittes. Nous n'allons pas recommencer, je suppose ?

— Vous oubliez que je suis encore, si non un repris de justice, du moins un coquin prévenu de vol et de tentative d'assassinat, et que je pourrais très bien m'en aller passer quelques années au bagne. Or, il est rare qu'une jeune fille soit très flattée d'épouser un forçat.

— Ne dis donc pas de bêtises, grand enfant... Viens plutôt déjeuner... Et dans trois semaines, quand tu seras sorti de la caserne, nous mettrons les bans, c'est moi qui te le dis, moi, Florent Maillard.

... Après un déjeuner des plus gais, l'après-midi fut consacré à une promenade au bord de la mer. Puis, le soir, aussitôt après le dîner, Antoni prit congé :

— A dimanche prochain, n'est-ce pas ?

— A dimanche, c'est entendu... à moins que le service ne m'en empêche.

Les mains s'agitèrent encore de loin en signe d'adieux ; et le sergent Escarguel

s'éloigna, sous la nuit tiède et sereine, le coeur débordant de joie.

Pauvre sergent Escarguel ! Il ne prévoyait pas, à ce moment-là, l'humiliante surprise qui l'attendait à Toulon.

Arrivé un peu avant dix heures au quartier, il franchissait la porte, distrait, ne songeant qu'à son bonheur, lorsque le sergent de garde l'interpella :

— Escarguel, l'adjudant vous attend au bureau. Je ne sais pas ce qu'il y a, mais ça m'a l'air de chauffer.

— Ah ! répondit Antoni Escarguel en se dirigeant d'un air indifférent vers le bureau indiqué.

L'adjudant le reçut durement.

— Ah, c'est vous le sergent Escarguel !

— Oui, mon adjudant !

— Eh bien, c'est du propre ! Qu'est-ce que vous avez fait, pour qu'on vienne vous arrêter ici ?

— Je ne sais pas, mon adjudant.

— Comment, vous ne savez pas ? Je n'admets pas, quand on a commis un crime, qu'on dise : "je ne sais pas". Ce que je sais bien, moi, c'est que je n'aime pas que la justice civile fourre son nez au quartier. Et c'est ce qui est arrivé aujourd'hui pour vous... On s'est présenté avec un mandat d'arrêt du juge d'instruction contre vous... Hein, c'est amusant pour moi d'être obligé d'exécuter ce mandat comme un simple agent de police.. Vous allez coucher à l'ours, ce soir. Demain, le parquet fera de vous ce qu'il voudra. Ça ne nous regarde plus.

— Je suis prêt, mon adjudant, dit simplement Escarguel.

Le lendemain, Antoni fut transféré à la prison civile et le juge d'instruction lui fit subir un premier interrogatoire. Pendant deux heures, le magistrat le tint sur

la sellette, espérant lui arracher un aveu. A la fin, de guerre lasse, il changea de tactique et parut lui offrir au contraire les moyens de se disculper.

Mais Antoni Escarguel répondait invariablement :

— Il m'est impossible de désigner le coupable, puisque je n'étais pas à Castillan dans la nuit du 30 au 31 décembre, et je ne peux pas savoir dès lors, ce qui s'est passé. Je ne connais pas d'ennemi à Mme de Servianne, je ne puis donc pas soupçonner tel ou tel... Tout ce que je peux affirmer, c'est que je suis innocent et qu'une simple coïncidence...

— C'est bon, je connais la rengaine... Vous allez regagner votre cellule. Demain vous serez peut-être plus loquace.

Cependant, au moment où le prévenu allait sortir, M. Allaverne demanda encore.

— Vous connaissez un nommé Martin Delattre ?

— Oui, c'était un de mes compagnons d'atelier à l'usine Casteix.

— Vous ne l'avez pas revu depuis longtemps ?...

— Si, je l'ai rencontré à Marseille, au Nouvel-Hospice, où il était en traitement en même temps que moi.

— Vous a-t-il parlé quelquefois de ce crime de Castillan ?

— Oui.

— Et que vous en disait-il ?

— Il ne m'est pas permis de le divulguer. J'ai reçu les confidences de Delattre sous le sceau du secret.

— Ah, ah, s'écria le juge d'instruction d'un accent triomphant, nous y sommes donc enfin... Voilà le défaut de la cuirasse... Allez, je n'ai plus besoin de vous !

## IV

Cette semaine-là, aucune raison ne les ayant sollicités à se déplacer les habitants de La Vermette n'étaient pas sortis de la ferme.

Le samedi seulement, Florent, profitant de ce que c'était jour de marché, se rendit aux Six-Fours où il avait des marchandises à vendre.

Suivant son habitude toutes les fois qu'il allait en ville, il achetait en revenant un journal de la région, pour lire les nouvelles locales. Mais, dès qu'il l'eut déplié, sa vue se troubla.

En tête du journal, se détachait en gros caractères ce titre fulgurant :

## LE CRIME DE CASTILLAN

## Derniers détails (suite)

Il fallut quelques instants à Florent pour recouvrer son sang-froid.

Quand il y fut parvenu, il lut l'article suivant :

“Nous avons annoncé mardi dernier qu'un sergent d'infanterie de marine nommé A. E. soupçonné d'être l'auteur de l'attentat criminel commis il y a trois ans, à Castillan, avait été arrêté dimanche soir en rentrant à la caserne. Jusqu'à présent, M. Alaverne n'avait pu obtenir du sergent E. ni un aveu, ni un renseignement sur la part qu'il aurait prise au crime. Or, voici que l'affaire vient d'entrer dans une phase nouvelle et inattendue.

“Avant-hier, pendant que le prévenu subissait un interrogatoire, un individu d'une extrême pâleur, les cheveux en désordre, s'est précipité dans le cabinet du

juge en criant : “C'est moi qui ai commis le crime de Castillan... Cet homme est innocent...”

“Le sergent E. a été, paraît-il, tellement émotionné par cette scène qu'il a failli s'évanouir.

“Quant à M. Alaverne, croyant avoir affaire à un fou, il a commencé par faire arrêter le nouveau venu ; après quoi, il l'a interrogé à son tour. Celui-ci a déclaré se nommer Martin Delattre. Il sort, dit-il, de l'hôpital, ou plutôt, il s'en est échappé, à peine convalescent, afin d'obéir à l'appel impérieux de sa conscience.

“Invité par le magistrat à s'expliquer plus clairement, Delattre a raconté alors l'attentat de Castillan avec une précision de détails qui ne laisse aucun doute sur sa culpabilité.

“Voilà vraiment qui n'est pas banal : ce criminel venant se livrer lui-même à la justice !..

“Sûr de tenir le principal coupable, M. Alaverne ne s'est pas trop pressé cependant de relâcher le premier prévenu qui pouvait être un complice. Il a donc pris la peine de les confronter tous les deux.

Mais les réponses du sergent Escarguel ne se sont pas trouvées une seule fois en contradiction avec les déclarations de Delattre. Ce dernier, d'ailleurs, a affirmé avec énergie qu'il n'avait pas de complice.

“Force était, dès lors, de se rendre à l'évidence.

“Escarguel bénéficiant d'une ordonnance de non-lieu a donc pu quitter la prison aussitôt et rentrer à la caserne où ses camarades et ses chefs lui ont fait fête.

“Quant à Martin Delattre qui a pris sa place dans la cellule No 8, il passera pro-

bablement aux assises du mois de mai. Sans vouloir excuser son forfait, il nous semble que la générosité de sa conduite doit le recommander à l'indulgence des jurés !"

Florent referma son journal, tout ému. Sa bonne figure était illuminée d'un large sourire.

— Je m'en doutais, murmura-t-il en lui-même, que c'était ce gredin de Delattre qui avait fait le coup... Ah, ah, la mère Solliès, viens donc faire la niaise devant moi maintenant... car sûrement elle était au courant, la vieille... ces lettres, ces démarches, tout ça l'indique... Enfin, tout est bien qui finit bien... Mais, ce pauvre Antoni a dû passer une rude semaine !...

Maillard aurait continué indéfiniment ce soliloque. Mais les affaires le reprisent, il se hâta de les terminer pour regagner bien vite La Vermette et y porter la bonne nouvelle, qui fut, naturellement, accueillie avec des transports de joie.

Le lendemain, en entrant pour la messe à l'église de Samary, la première chose que vit Régine ce fut la vareuse bleue, à épaulettes jaunes, qui se dissimulait, comme le dimanche précédent, à côté du pilier où était scellé le grand bénitier de pierre.

La messe terminée, Antoni accourut vers ses amis et tranquillement se mit à parler des banalités.

— Ah ! ça, c'est trop fort, s'écria Florent, comment, tu sors de la prison et tu nous dis seulement pas si l'ordinaire te convient !

Escarguel fit un geste d'embarras.

— C'est bon, va, nous savons tout, reprit Florent, ta modestie n'a plus rien à cacher. Allons, amusons-nous, au moins,

avec quelques détails rétrospectifs.

Antoni, mis au pied du mur, se décida et fit rapidement le récit de ses aventures.

Après quoi, on regagna La Vermette, on se mit à table et on trinqua ferme pour célébrer l'heureux dénouement de ces dramatiques péripéties.

Au dessert, Antoni Escarguel dit avec émotion :

— Maintenant, il me reste un devoir à remplir... Delattre s'est conduit trop loyalement pour que nous l'abandonnions sans essayer de le faire acquitter.

— J'ai une idée, interrompit Régine, nous demanderons à marraine d'intercéder en sa faveur.

— C'est ce que je voulais proposer, continua Antoni, et je suis heureux que nous nous trouvions d'accord.

— Oui, approuva Justin, ça fera très bien : la victime intercédant pour le coupable !

— Eh diable, poursuivit Florent, tu peux aller voir Mme de Servianne cette après-midi. Régine et sa tante t'accompagneront.

— Avec plaisir, minauda Mme Maillard, je dois justement une visite à madame de Servianne.

Vers deux heures, Eléna, sa nièce et Antoni se rendirent donc au château de Castellan.

Mme de Servianne, un peu souffrante, se trouvait au salon avec son fils et un étranger, un grand vieillard au nez bourbonien, au teint bronzé, qui fixait les gens avec des regards aigus d'oiseau de proie. La vieille dame accueillit les visiteurs avec sa bonne grâce accoutumée. Mme Maillard présenta Escarguel, puis la châtelaine dit à son tour :

— Permettez-moi de vous présenter aus-

si un des vieux amis de ma famille, que nous croyions mort depuis quarante ans et dont le retour vient de nous surprendre agréablement : M. le vicomte de Signoret.

Elle accompagna sa présentation d'un coup d'oeil à l'adresse d'Antoni qui semblait dire : "Regardez bien, vous devez l'avoir vu quelque part, ce monsieur-là."

L'encouragement était superflu, car depuis une minute le sergent dévisageait le vieillard.

M. de Signoret fit le premier pas, et tendant la main au jeune homme :

— Ai-je donc tant changé, monsieur Escarguel, murmura-t-il, que vous ne reconnaissez plus votre compagnon de passage du "Malaga".

— M. Walther ! balbutia Antoni.

— Lui-même, avec des allures plus civilisées, voilà tout. Vous cherchiez peut-être mes grands cheveux, ma longue barbe et mon chapeau mexicain.

— Je l'avoue, puis, je m'attendais si peu à vous rencontrer ici.

— Surtout après m'avoir vu débarquer à Barcelone... Vous étiez bien malade ce jour-là, mon cher monsieur...

— L'air du pays m'a complètement rétabli, dit Escarguel.

— Je le vois, fit le gentilhomme... Oui, à tout âge, on est heureux de le respirer cet air du pays !...

— J'enregistre l'aveu, interrompit Patrice, et j'espère, mon bon ami, que vous n'aurez plus la tentation d'en respirer d'autre.

— Peut-être, nous verrons, répondit le planteur.

— Que deviendrait donc Luminy ? objecta Escarguel.

— Luminy !... Je m'en moque : je donnerai ma propriété à qui voudra la

prendre. Elle est mon oeuvre, n'est-ce pas ! J'ai voulu montrer en la créant, que, laissé sans le sou par ma famille, j'étais capable de me débrouiller seul... J'ai donc bien le droit d'en disposer comme bon me semble. D'ailleurs, je n'ai pas grand mérite à être désintéressé : je viens de trouver en France une fortune.

— M. de Signoret a été rappelé en Europe par la mort d'un de ses oncles qui l'a institué son légataire universel, expliqua Mme de Servianne, le testament est attaqué par des collatéraux qui soutiennent que le testateur n'avait plus l'usage de ses facultés. Les tribunaux sont saisis. Il est probable toutefois qu'ils se prononceront en faveur de notre ami.

— J'attends, conclut le planteur, et je dois reconnaître que l'attente au château de Castillan n'a rien de désagréable.

Puis, pour détourner l'attention qu'il était gêné de voir concentrée sur lui, le gentilhomme s'adressa à Mme Maillard. Il trouva quelques mots d'éloges délicats pour son fils qu'il avait eu le plaisir de rencontrer dès son arrivée en Californie.

— Vous êtes trop aimable, monsieur, mimauda Mme Maillard... Mon fils est enchanté de sa nouvelle position et plein d'espoir dans l'avenir.

— C'est ce que m'a dit M. Escarguel.

— Mais, sa dernière lettre est toute triste... Le départ de Mme Morès a tout l'air de lui causer beaucoup de peine.

Mmes Morès ont quitté les Bergeries ?

Elles sont depuis quinze jours en route pour la France.

— Serait-ce possible ?

— Très possible, mon cher ami, murmura Mme de Servianne. Je voulais vous ménager cette surprise : ces dames arrivent à Castillan demain soir.

— En ce cas, je pars, s'écria le vieillard.

— Pourquoi donc ?

— Je craindrais de compromettre votre maison. Si vous saviez la mauvaise réputation dont je jouis auprès de Mmes Morès.

— Raison de plus pour que vous affrontiez leur présence. C'est l'occasion ou jamais de les faire revenir de la mauvaise opinion qu'elles peuvent avoir sur votre compte... puisque cette opinion est certainement injustifiée.

— Hum !... Les réputations vieilles de quarante ans se refont difficilement, chère madame... J'ai toujours passé pour un mécréant : c'est fini.

— Je tiens, néanmoins, beaucoup à ce que vous restiez.

— Vous me demandez là une dure concession.

— Faut-il que je vous rappelle l'exemple de M. Escarguel ? Il n'a pas craint, lui, de revenir d'Amérique, pour détruire les calomnies qui, depuis trois ans, le faisaient passer aux yeux de tous pour le dernier des misérables.

— Oh ! il n'y a pas de comparaison à établir, répondit M. de Signoret, M. Escarguel est un héros ; moi, je ne suis qu'une poule mouillée, malgré mes airs de matamore.

Et se tournant vers Antoni qui protestait :

— Permettez-moi même, ajouta-t-il, de vous féliciter chaudement de votre courageuse conduite.

Vous voilà délivré de cette accusation odieuse... Ce succès vous était bien dû.

Escarguel s'inclina en souriant modestement.

Pendant ce temps, Régine, qui était assise à côté de Mme de Servianne, chuchotait à l'oreille de sa marraine :

— Alors, c'est convenu ?... Vous me le promettez ?...

— Oui, ma chère enfant, je te le promets... j'y avais déjà pensé, mais j'hésitais, car il faut bien, n'est-ce pas, que les méchants soient punis... Maintenant, votre prière me décide. Je ferai tout ce que je pourrai...

— Que complotez-vous donc là, toutes les deux ? demanda Patrice.

— Oh ! ce n'est pas grave : Régine me confiait tout bas que M. Escarguel et elle — ils sont toujours unis pour les œuvres de dévouement — seraient très heureux de me voir intercéder en faveur de Martin Delattre. Et j'ai répondu que je me ferais un devoir et un plaisir de satisfaire leur désir.

— Bravo ! conclut M. de Signoret, ces luttes de générosité me plaisent : elles sont toujours fécondes en heureux résultats.

Quelques minutes après, Elléna, Régine et Antoni se retirèrent. Et la vieille dame, en embrassant sa filleule au front, ne put que lui glisser à l'oreille en manière d'adieu :

— Maintenant que je connais ton fiancé, je te félicite doublement de ton choix, car je suis sûre que tu seras heureuse.

## V

M. de Signoret, dont on était parvenu à faire disparaître les scrupules, avait enfin consenti à affronter les regards des dames Morès.

Et, pendant que son procès se poursuivait, l'attente devenait de plus en plus agréable au château de Castillan. Une preuve que ces dames avaient facilement fait table rase de leurs opinions à l'égard de l'ex-plantateur.



... C'est maintenant un va-et-vient perpétuel entre la ferme et le château. Charlotte et Régine étaient devenues deux amis intimes et ne se quittaient plus.

Escarguel, libéré du service militaire, venait aussi souvent qu'il le pouvait. Et, entre ces dames et lui, c'était fréquemment que la conversation revenait à Maurice, à ce pauvre Maurice laissé là-bas tout seul et "si désolé", disait Charlotte avec une petite moue de tristesse, semblait-il.

Mme Maillard, qui suivait avec passion tous les entretiens roulant sur son fils et qui épiait les moindres attitudes de Mlle Morès à ce sujet, se laissait alors bercer par des rêves extravagants : "Peut-être Maurice avait-il fait impression sur cette délicieuse jeune fille... Peut-être le bonheur pour lui aussi n'était-il pas impossible ?"

... Par une délicieuse attention, Escarguel et Régine avaient décidé que Delattre, devant comparaître devant le jury seulement au mois de mai, il ne serait pas question de leur mariage auparavant.

A quoi bon se hâter, puisqu'ils étaient sûrs maintenant d'être l'un à l'autre.

Du jour où elle vit son bonheur assuré, Régine ne songea plus qu'à répandre la félicité autour d'elle. Et son premier soin fut de chercher à rétablir un projet qui lui trottait par la tête depuis qu'elle connaissait Mlle Morès et qui consistait à marier son cousin à Charlotte.

Elle savait que Maurice avait déjà une très vive inclination pour Mlle Morès. Mais la fine mouche se dit que ce n'était pas suffisant et que pour "faire" un mariage, la première condition était la réciprocité de l'affection. Elle se mit donc à étudier consciencieusement Charlotte et, au bout de quinze jours, elle acquit la cer-

titude que son amie avait laissé un petit lambeau de son coeur aux Bergeries.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez. Il fallait savoir maintenant si les parents considéreraient cette union comme bien assortie au point de vue des conditions de fortune et des convenances sociales.

Convaincue de son incompetence à cet égard, elle se dit : "Je vais confier ça à Marraine, elle saura mieux s'y reconnaître que moi."

Et elle s'en fut aussitôt expliquer à Mme de Servianne les difficultés de son entreprise.

— Ah, ah ! répondit la vieille dame, mademoiselle n'est pas encore mariée et veut déjà se mêler de marier les autres.

— Il me semble, marraine, que ça ferait un si gentil petit ménage, sans compter que ça comblerait également tous les vœux de ma tante Eléna.

Mme de Servianne réfléchit une minute.

— Ecoute, reprit-elle, moi aussi, j'ai déjà pensé à ce mariage et j'en ai parlé... Eh bien, Mme Morès, qui sait que ton cousin plaît beaucoup à sa fille, serait toute disposée à faire bon accueil à M. Maillard. Seulement la question d'argent la fait hésiter... Il me suffit pas de s'aimer pour vivre... Et M. Maurice n'a rien...

— Il n'y a pas moyen de remédier à cette situation ?

— Jusqu'à présent, je n'ai rien trouvé. Je chercherai encore... Tu peux compter sur moi pour arranger l'affaire, si c'est possible.

Sur cette vague promesse, Régine quitta la vieille dame pour aller retrouver Charlotte. Mais, toujours tenace dans son espoir, elle répéta en s'éloignant :

— Bah ! si marraine veut bien chercher elle découvrira certainement très vite la

meilleure manière de détruire cet obstacle.

### EPILOGUE

... Ce matin-là, Justin Maillard trouva dans son courrier une grande nouvelle : on lui apprenait que la liquidation de ses affaires se soldait par une balance exacte entre le passif et l'actif.

Justin, qui espérait un peu mieux, eut une petite déception. Mais il se consola rapidement et conclut par une boutade :

— Sans doute, j'aurais préféré toucher quelque argent, j'y comptais, mais je suis riche tout de même, puisque j'ai payé mes dettes.

Et, se tournant vers sa nièce :

— Tiens, Régine, ajouta-t-il, veux-tu venir avec moi à Sanary, je vais envoyer un télégramme à Maurice, il faut que mon fils sache tout de suite que je me suis plus un failli, que je suis réhabilité..

Régine fut prête en une minute et ils partirent gaiement pour la petite ville.

Justin se dirigea aussitôt vers le bureau de poste et commençait déjà à libeller le câblogramme qu'il désirait expédier à son fils, lorsque la directrice l'aperçut.

— M. Maillard, fit-elle, je viens de recevoir à l'instant une dépêche pour vous, la voici :

L'ancien savonnier déchira rapidement le cachet et lut :

“Arriverai demain matin par rapide. Bien portant, malgré quinze jours de railway et bateau.

MAURICE.”

— En voilà une surprise ! s'écria M. Maillard. Qu'en penses-tu, fillette ?

— Je pense aussi que c'est une surprise.

— Oui, mais que penses-tu de ce voyage inopiné ?

— Je suppose, murmura en souriant, la jeune fille que mon cousin s'ennuyait là-bas, tout seul, et que, trop impatient pour attendre, il vient chercher ici... l'équivalent de ce qu'il avait en Californie, c'est-à-dire tout ce qui jusqu'à présent lui avait rendu l'exil... assez supportable.

— Hélas ! Je crains bien que le pauvre garçon me courre à une déception. La seule chose que je puisse lui donner est un nom sans tache et ce n'est pas suffisant à notre époque.

Quand ils arrivèrent à La Vermette, le télégramme de Maurice causa une vraie révolution. Yvonne et Florent se dirent tout bas que ce voyage ressemblait à une folie. Eléna pensa de même sans doute, mais la joie de revoir son enfant l'empêcha bientôt d'envisager toute autre considération.

Cette journée d'attente lui parut mortellement longue.

Enfin, Maurice arriva. Il avait un peu maigri, il était bruni par le soleil, mais cette année d'absence ne l'avait pour ainsi dire pas changé. Eléna ne se lassait pas de l'admirer.

“Comme il est beau, mon fils ! répétait-elle tout bas, et comment pourrait-il se présenter quelque part sans faire des conquêtes ?...”

Tout de suite après le déjeuner, sans lui laisser le temps de se reposer, elle l'envoya s'habiller pour le conduire à Castellan.

Maurice, comme bien on pense, ne se fit pas prier, et fût prêt en cinq minutes.

“Quelle surprise pour ces dames qui ne sont pas prévenues”, pensait-il.

Et il escomptait déjà les résultats de ce coup de théâtre.

Malédiction ! Mmes Morès, étaient allées passer la journée à Marseille, l'effet était manqué.

Quelqu'un par exemple, qui parut fort étonné, ce fut M. de Signoret.

— Comment ! Vous ici !...

— Qui eut dit, n'est-ce pas, qu'après nous être rencontrés par hasard sur un quai de Sacramento, nous nous retrouverions dans le salon de Mme de Servianne ?

— Hé ! oui, tout arrive.

— Je ne m'en plains pas, reprit le jeune Maillard, c'est une trop bonne occasion pour moi de remercier M. de Signoret de la généreuse hospitalité que m'a offerte M. Walther.

— Moi, je veux vous gronder. Vous me vous êtes pas souvenu qu'il y a de braves gens partout, comme je vous l'avais dit. Et lorsqu'on vous a dit du mal de moi, vous m'avez défendu... mollement.

— Oh ! je vous jure...

— Ne jurez pas, si vous avez douté de mon honorabilité, vous êtes excusable : toutes les apparences me condamnaient. Mais, vous savez, entre nous, ça ne me déplaisait pas de passer là-bas pour une canaille.

Mme de Servianne, qui passait à ce moment-là, saisit ces derniers mots.

— Vous êtes désolant, mon cher ami, dit-elle, et vous oubliez ce que vous m'avez promis...

— C'est vrai... Eh bien, nous allons fumer un cigare dans le parc ; de cette façon vous ne m'entendrez plus. Vous venez avec nous, Patrice ?

Les trois hommes s'éloignèrent, et lorsqu'ils furent à une certaine distance du château, M. de Signoret reprit :

— Mon cher monsieur, j'ai paru tout à l'heure étonné de vous voir. Il n'en était rien : je m'attendais à votre arrivée, que

voire dernière lettre faisait pressentir... Mais, dites-moi un peu vous-même pourquoi vous avez quitté les Bergeries, laissant tout à l'abandon, pour venir ici.

— A quoi bon ? fit Maurice. En avouant que mon arrivée me vous a pas surpris, vous indiquez par là même que vous connaissez le motif de mon voyage.

Le gentilhomme éclata de rire.

— Voilà ce qui s'appelle esquiver adroitement un aveu embarrassant, s'écria-t-il. Allons, je vais parler pour vous... Vous aimez peut-être Mlle Morès ?

— Follement.

— Mais ça ne suffit pas pour l'épouser... si elle, ne vous aime pas...

— J'avais tout lieu de supposer, de croire...

— Compris : vous êtes d'accord... Admettons cette hypothèse... Ça ne suffit pas encore : vous n'avez pas de position.

— Hélas, je sais bien que mon manque de fortune m'interdit...

— Si vous n'aviez rien à espérer, ce n'était pas la peine de vous déranger...

— Hé, voyons, s'écria Maurice avec feu, mettez-vous à ma place, j'étais exaspéré par cette séparation, je suis parti sans réfléchir, comme fou.

Le vieillard sourit.

— Vous êtes un enfant, M. Maillard, dit-il, permettez-moi ce mot, mais...

— Les reproches sont inutiles...

—... mais un enfant heureux : vous êtes né sous une bonne étoile.

Maurice regarda son interlocuteur d'un air ahuri.

— Voulez-vous que je vous fasse une proposition ? continua M. de Signoret, après un instant de silence.

— Je vous écoute, monsieur.

— Il est probable que je ne retournerai jamais en Californie. Je tiens à mourir

en France... Un héritage que je viens de faire et dans la possession duquel j'entre-rais selon toute prévision bientôt, assurera un large bien-être à mes vieux jours : c'est tout ce que je désire... Dès lors, je ne serais pas fâché de me défaire de Luminy. Cette propriété vous conviendrait-elle ?

— Admirablement, mais je n'ai pas un sou pour la payer.

— Peu importe, je n'ai pas besoin d'argent. Nous penserons au paiement plus tard, quand vous aurez réalisé des bénéfices.

— C'est une donation déguisée, dit Maurice fièrement, je ne saurais accepter.

— Pardon, je ne vous donne pas ma ferme, je vous la vends par acte authentique qui entraînera hypothèque... Ça vous va-t-il ?

Maurice hésita une seconde, puis tendant la main au vieillard :

— Votre coeur est aussi délicat qu'il est généreux, murmura-t-il. Merci, j'accepte, vous êtes mon sauveur.

— Vous voyez bien qu'il y a de braves gens partout.

— Oh ! reprit le jeune homme, comment pourrai-je vous prouver ma reconnaissance, si, grâce à vous, mes espérances, se réalisent ?...

Martin Delattre a passé, comme c'était décidé aux assises de mai.

Mollement accusé par le principal témoin à charge, Mme de Servianne, faiblement disputé par le ministère public et admirablement défendu par le bâtonnier des avocats, le prévenu a été acquitté à l'unanimité.

Aussitôt après le verdict, le premier soin de Delattre a été de courir d'abord

à Castillan, pour remercier Mme de Servianne, et ensuite à La Vernet pour demander pardon à tous et en particulier à Escarguel du mal qu'il avait causé.

Le lendemain, Martin a quitté la France, disant qu'il retournait courir les aventures avec l'espoir que cette fois, la mort consentirait à le prendre.

Le mariage d'Escarguel et de Régine est fixé à la fin de juin. La chère petite aura la joie de n'être pas conduite seule à l'autel : le même jour seront unis Charlotte et Maurice.

Et la double noce sera célébrée à Castillan.

F I N

## DE LA CONTREPETERIE

La signification véritable de ce mot est la suivante : opposer un son ridicule à un autre. C'est une sorte de lapsus par lequel, en intervertissant l'ordre des syllabes ou des lettres, on produit des mots ou des phrases dont le sens est burlesque.

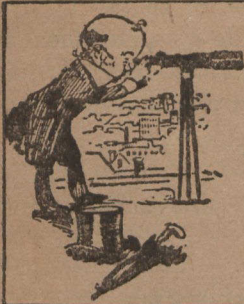
La contrepèterie peut être comptée parmi les jeux littéraires, et ce jeu a eu une grande vogue au moyen âge. Mais bien souvent la contrepèterie est le résultat accidentel du hasard ou de l'ignorance.

En voici quelques exemples :

Un sot pâle ..... Un pot sale  
Il tient une vache .... Il vient une tache  
Elle fit son prix ..... Elle prit son fils.

Pour peu que l'on y prête attention, on pourra en faire de plus drôles, durant les veillées à la maison. C'est un jeu d'esprit très amusant.

— o —



## L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès  
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent  
éviter.



## NÉES EN NOVEMBRE

Ce que ces personnes sont

Les personnes nées durant ce mois possèdent une remarquable volonté forte, beaucoup de prépondérance et sont très habiles pour les travaux manuels.

Elles possèdent ordinairement beaucoup de tact et du goût dans le choix du langage.

Elles sont portées à avoir beaucoup d'influence sur les autres, mais ordinairement, elles la mettent en oeuvre pour le bien.

Elles sont courtoises et affables lorsqu'elles ne sont pas engagées dans des affaires sérieuses, mais elles s'habituent difficilement à la cruauté.

Elles sont passionnées des bonnes choses de la terre, ont un bon goût pour les toilettes, et aiment à manger de bonnes choses.

Elles sont des orateurs puissants et magnétiques et se font souvent remarquer par leur esprit.

Elles ont toujours beaucoup de succès comme écrivains, artistes, maîtres d'hô-

tels, et font de bons chirurgiens et ministres.

Elles sont ordinairement si occupées avec leurs propres affaires qu'elles ont très peu de temps à consacrer pour les affaires des autres.

Les hommes et les femmes nés dans ce mois sont portés à avoir l'habitude de mettre de côté bien des choses, et si elles ne se corrigent pas, cette habitude gâtera leur existence.

Ces personnes sont portées à trop aimer la louange et la flatterie, et devront apprendre que tout ouvrage bien fait reçoit sa propre récompense.

Ces personnes sont aptes, hormis qu'elles apprennent à se contrôler elles-mêmes, à être de grandes querelleuses et de grandes criardes, et devront constamment essayer de corriger ce défaut.

Elles travaillent avec ardeur lorsqu'elles sont intéressées, mais elles sont aussi portées à être indolentes.

Elles réussissent admirablement lorsqu'elles sont liées à de grands projets; plus

leur hardiesse est grande, plus leur succès est grand.

Les personnes qui sont nées dans ce mois conçoivent constamment de nouvelles idées et sont toujours originales dans leur ouvrage.

Elles ne sont jamais heureuses tant qu'elles ne sont pas à la tête des choses et rencontrent rarement de grands succès dans une position subordonnée et inférieure.

Les personnes nées durant ce mois aiment le plaisir et ont une grande aversion pour les principes et les règlements.

Les hommes aiment le changement, et bien qu'ils soient paresseux par instinct, leurs étoiles les poussent continuellement vers de plus grandes chances et de plus grandes oeuvres.

Les personnes qui naissent dans ce mois peuvent devenir le grain de sel, l'esprit de la terre, si elles combattent leur vif tempérament, leurs habitudes querelleuses et leur tendance au sarcasme.

Ces personnes aiment à s'amuser, et exigent une constante attention, mais elles parviendront à leurs plus hauts et à leurs plus grands succès, seulement, lorsqu'elles auront appris à se contrôler elles-mêmes dans les petites choses, et de cette manière, elles ne gaspilleront pas leur énergie vitale sur des petits riens.

Ces personnes sont portées à être trop "bon enfant", quelquefois à leur propre détriment.

Elles sont plus heureuses lorsqu'elles sont indépendantes en matières d'argent, et préfèrent toujours donner plutôt que de recevoir.

Elles sont portées à être extravagantes et devront apprendre à surveiller de près *le lendemain aussi bien que le jour même.*

Ces personnes sont très bonnes pour

raconter des histoires, et ce talent lorsqu'il est cultivé fait de ces personnes de bonnes diseuses de monologues, ou des personnes pour divertir en public ou encore de bons professeurs.

Elles sont aptes à voyager au loin et aiment à avoir des compagnons sympathiques.

## NEES EN NOVEMBRE

### *Ce que ces personnes doivent faire*

Les personnes nées durant ce mois devront essayer de comprendre leur propre caractère, et ayant corrigé leurs propres défauts, parvenir au plus haut degré qui leur soit possible.

Elles devront se rappeler qu'un ami sincère a plus de valeur que cent flatteurs.

Elles devront vaincre le soupçon et la jalousie, parce que ces défauts empêchent leurs plus beaux talents de progresser.

Elles pourront fixer haut leur but, parce que, lorsqu'elles auront subjugué leurs défauts, elles pourront faire n'importe quelle chose qu'elles choisiront.

Elles devront cesser de trouver des excuses pour elles-mêmes et mettre le blâme sur la personne ou la chose à qui il appartient.

Ces personnes devront prendre la résolution de faire plus attention aux sentiments des autres et à ne pas être si tendres pour les leurs.

Elles devront se déterminer à ne pas être si sensibles et à s'imaginer que le monde désire leur faire du mal ou les blesser.

Elles devront s'intéresser à une idée favorite qui occupera leurs esprits pendant leurs heures de loisir.

Les femmes qui sont nées en ce mois devront avoir un petit entretien avec leur conscience, et prendre la résolution de ne plus disputer et de ne plus se quereller.

Elles devront apprendre que l'on aime ceux qui rendent amour pour amour, et non pas ceux qui critiquent continuellement.

Les hommes et les femmes nés durant ce mois devront apprendre avant toutes choses à avoir de *l'empire sur eux-mêmes*, ou ils auront à expier une peine pénible, quelquefois par la ruine de leur vie entière.

Ces personnes devront se marier avec ceux qui sont nés en juin, juillet, décembre ou janvier; mais ceux des autres mois conviendront tout aussi bien lorsque leur nature spirituelle sera hautement développée.

Elles devront commencer toutes leurs entreprises importantes en janvier ou juillet et le mardi, si possible.

Les femmes devront porter un anneau orné d'une chrysolithe, d'une pierre de lune ou d'une topaze, et les hommes, une épingle de cravate ornée des mêmes pierres.

Elles devront porter du blanc, du rose, toutes les teintes de vert, et du noir.

Ces personnes devront prendre ceci pour leur devise et se répéter cette devise au moins cent fois par jour:

*Je puis et je veux être ce que je veux être.*

*Etre, c'est agir.*

*Agir, c'est faire.*

*Faire, c'est accomplir.*

*Accomplir, c'est vaincre.*

### NEES EN NOVEMBRE

*Ce que ces personnes ne sont pas*

Les personnes nées durant ce mois ne

sont pas aussi ambitieuses qu'elles devraient l'être, en raison de ce qu'elles peuvent accomplir presque toute chose qu'elles entreprennent.

Elles ne peuvent pas conduire ou remplir de hautes positions tant que leur nature spirituelle et morale n'est pas bien développée.

Elles ne sont pas heureuses tant qu'elles ne sont pas entourées de personnes sympathiques et devront faire tous leurs efforts pour ne jamais critiquer un de leurs amis.

Elles ne se convertissent pas au bien tant qu'elles ne cessent pas de critiquer la vie et les gens, et tant qu'elles n'ont pas commencé à louer les autres.

Elles ne tirent pas le meilleur parti de leur vie, tant qu'elles n'ont pas appris la joie de plaire.

Ces personnes n'emploient pas les talents que Dieu leur a donnés tant qu'elles ne cessent pas de décrier les conditions qui les entourent, et tant qu'elles ne se mettent pas à l'ouvrage et qu'elles *continuent de sourire*.

Elles ne sont jamais contentes de leur position dans la vie, mais devront réaliser que ce n'est pas en parlant qu'elles pourront la changer, mais qu'un ouvrage assidu dans quelque ligne *pourra* opérer ce changement.

Elles ne sont pas toujours comprises, parce qu'elles ont ordinairement un bon cœur généreux, mais leurs manières dangereuses et leur vif tempérament cachent souvent cette qualité.

Elles ne font pas assez attention à ce qu'elles mangent, et auront fréquemment de gros maux d'estomac.

Ces personnes ne parviennent pas à la *richesse*, à la *santé* et au *bonheur*, tant qu'elles ne s'élèvent pas au-dessus des pe-

tits inconvénients et qu'elles n'épargnent pas leur énergie pour les *grandes choses*.

## NEES EN NOVEMBRE

### *Ce que ces personnes ne devront pas faire*

Les personnes nées durant ce mois ne devront pas donner lieu à la colère et à la jalousie, parce que ceci peut causer la ruine de leur propre existence.

Elles ne devront pas tant compter sur les cajoleries et les flatteries, mais elles devront accomplir leurs devoirs, parce qu'elles désirent faire ce qui est bien.

Elles ne devront pas travailler pour les autres plus longtemps que l'absolue nécessité, parce qu'elles ont de très belles qualités pour conduire.

Elles ne devront pas, dans n'importe quelle circonstance, occuper une position soumise au pouvoir d'un autre, parce que l'inquiétude à ce sujet détournera le plus beau caractère.

Elles ne devront pas se décourager parce qu'elles n'ont pas d'éducation ou d'instruction, mais se mettre à l'ouvrage, se souvenant que le plus faible parmi nous a quelque talent.

Ces personnes ne devront pas oublier leurs amis des jours plus malheureux, parce qu'un peu de loyauté a autant de valeur que beaucoup d'intelligence.

Elles ne devront pas rêver de faire certaines choses lorsqu'elles en auront la chance, mais elles devront attendre et faire naître le hasard.

Les personnes qui naissent en ce mois ne devront pas être aussi exigeantes dans les petites choses, en effet, elles devront essayer d'éloigner leur esprit des petits détails.

Elles ne devront pas toujours rire ou

prendre toutes les choses en riant, parce que ceci rend toute leur famille misérable et malheureuse.

Elles ne devront pas permettre au soupçon ou à la défiance de prendre racine en elles, parce que, ce que l'on fait aux autres, nous est toujours remis.

Ces personnes ne devront pas cesser de se contrôler tant qu'elles ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes et comme conséquence, elles acquerront la *paix, le contentement, la santé, la prospérité, le succès et le bonheur*.

### *Les enfants nés en Novembre*

Les enfants nés en novembre sont ordinairement dominateurs ou impérieux, même lorsqu'ils sont bébés, et c'est à ce moment qu'il faut commencer à les corriger.

Ils sont ordinairement ces enfants maussades qui exigent une attention immédiate.

Ils aiment qu'on les amuse constamment, et les mères doivent leur enseigner à s'amuser eux-mêmes.

Il faut leur enseigner à avoir de l'empire sur eux-mêmes dès leur bas âge, et il ne faut pas toujours leur donner ce qu'ils demandent en criant ou en pleurant.

Leur défaut naturel c'est de vouloir dominer toute chose et toute personne, et malheur à la mère qui ne les corrige pas de ce défaut avant leur dixième année!

Ces enfants sont ordinairement brillants et habiles en toutes choses, et possèdent de bonnes mémoires.

Il faut leur enseigner à se divertir eux-mêmes et à se taire.

Ils devront recevoir une bonne éducation et ils devront aller à l'école sans interruption.

Ils aiment ordinairement les animaux



avec passion, mais il faudra leur enseigner à ne pas être trop cruels envers eux.

Ces enfants aiment naturellement les jolis habits et tout ce qui est beau, mais ils devront toujours être habillés simplement.

Les mères de ces enfants ne tarderont pas à s'apercevoir que ces derniers aiment beaucoup les douceurs, mais il ne faudra pas trop leur en donner, parce que ceci provoque du trouble pour l'avenir.

Dès l'enfance, ne brisez jamais une promesse faite à un enfant né en novembre, parce que ces enfants ont des mémoires prodigieuses, et quelquefois ils nourriront de telles pensées pendant des années.

Les mères ou les institutrices doivent enseigner à ces enfants à oublier et à pardonner les injures parce que, si on ne leur enseigne pas ceci dès leur bas âge, il en résultera peut-être une grande infortune.

Ces enfants ayant une naturelle tendance à l'indolence, devront toujours faire quelque chose, et leur mère leur donnera un bon commencement si elle les oblige à exécuter certains devoirs régulièrement.

Les enfants sont aussi dissemblables que les adultes, et chaque petit doit être étudié à fond en vue de développer ses talents particuliers.

Ces enfants ont des talents rares et surprenants, mais ils parviendront plus vite à une vie plus utile et plus franche s'ils ont une mère sage qui leur enseigne dès leur enfance à avoir de l'empire sur eux-mêmes, et que le travail, c'est le bonheur.

— o —

La plus longue voie d'eau artificielle connue est celle du "Canal du Bengal". Ce canal a une longueur de 900 milles.

# L'AMADOU

( Sa préparation, son emploi. )

**D**EPOUILLEZ d'abord de son écorce l'amadouvier, espèce de champignon sauvage, toujours facile à reconnaître et qui croît sur les vieux arbres ; trempez-le dans l'eau froide et battez-le fortement pendant qu'il est humide, soit avec un maillet, soit avec un gros morceau de bois.

Battez-le à nouveau quand il est sec, jusqu'à ce qu'il devienne mou et souple.



On sait que l'amadou ainsi préparé peut être appliqué sur une coupure récente, ou sur les piqûres des sangsues, lorsqu'il s'agit d'arrêter l'écoulement du sang.

Si vous destinez l'amadou à procurer du feu, il faut, après l'avoir assoupli, le faire bouillir quelques minutes dans une faible solution de sel de nitre, de chlorate de potasse ou d'azotate de plomb pour le rendre plus inflammable.

Ensuite, on le fait sécher et on le bat de nouveau, pour lui rendre sa souplesse première.

# TOLSTOÏ

— o —

Le comte Tolstoï, le grand romancier et moraliste russe, est considéré comme l'un des plus puissants romanciers de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Il excelle dans ses oeuvres à évoquer le passé de la vie nationale, à peindre les moeurs et l'âme russes, à faire vivre non seulement ses héros, mais encore tous les personnages secondaires et la foule. Il cherche partout *la nature*, mais il est, avant tout, moraliste. Toute sa morale pivote autour de cette pensée: "Ne résiste pas au mal par le mal".

Après avoir été officier et même général de division pendant la guerre de Crimée, il fit un grand voyage à l'étranger, et il séjourna assez longtemps en France. Rentré en Russie quelque temps avant l'émancipation des Serfs, il fonda dans son pays à *Yasnaïa-Poliana*, une école modèle pour les paysans. Né en 1828 il se maria en 1862, c'est alors qu'il écrivit dans le calme de la vie de famille, ses premiers grands ouvrages: *Guerre et Paix*, *Anna Karenine*. Puis il se retira sur ses terres qu'il se mit à cultiver lui-même, après avoir renoncé à tous ses biens pour vivre dans la pauvreté. C'est durant cette vie d'ermite qu'il écrivit ses chefs-d'oeuvre dont les théories le firent considérer comme un révolutionnaire par les autorités russes.

Avant de quitter les siens, il adressa à la comtesse, sa femme, la lettre suivante dans laquelle il explique les motifs de sa détermination.

"Ne me cherchez pas. J'ai besoin de me retirer du bruit et de tout ce qui me

trouble. Ces éternelles visites, ces éternels solliciteurs, ces représentants de cinématographes et de gramophones qui m'assiègent à *Yasnaïa-Poliana* empoisonnent toute ma vie. Il faut que je me retire. Je le dois à mon âme et à mon corps de pêcheur, qui a vécu quatre-vingt-deux ans dans cette vallée de misères. Trente ans j'ai supporté le mensonge mondain, celui du luxe, du confort. J'en suis las et veux finir dans la pauvreté ma vie malheureuse."

Le grand écrivain éprouvait l'horreur la plus invincible pour les traîtres, les espions, mouchards et autres gens du même acabit qu'il estimait être les plus grands ennemis du peuple. Il détestait plus particulièrement un haut fonctionnaire de la police, répondant au nom de Melikoff, et dont les trahisons et les cruautés dégoûtaient ceux même qui l'employaient aux plus louches besognes.

Un jour, Melikoff, soupçonnant qu'il se tramait des choses, pour le moins effroyables dans le domaine de Tolstoï, s'en vint visiter *Yasnaïa-Polyana* à l'improviste.

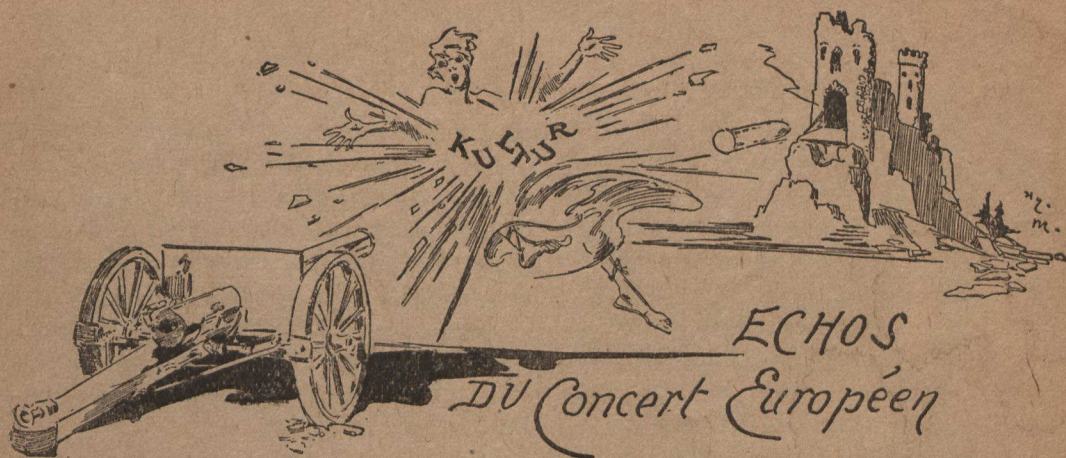
—Venez-vous officiellement ou bien comme simple particulier? lui demanda froidement le grand écrivain; si vous venez officiellement, voici mes clefs. Cherchez!

—Mais, comte, répondit l'autre, je vous jure que je viens en simple particulier!

Tolstoï le regarda bien en face, puis appelant deux robustes moujiks, il leur dit :

—Jetez-moi cet individu à la porte!

— o —



## LE BOCHE



Très prolifique, le Boche (*teuto vorax, porcus bipes bellicosus, gravis germanicus*), pullule dans l'Europe centrale, où sa présence constitue pour les hommes le plus dangereux voisinage. Grâce à la chasse qui lui est faite, cette espèce est heureusement appelée à disparaître, à l'instar des grands cétacés, du débonnaire bison et de quelques moindres microbes.

Mammifère bimane, comme la grande majorité des lecteurs de ce journal, le Boche, à première vue, se différencie peu de l'homme. Il marche, à son exemple, sur les pattes de derrière, fume la pipe, mange à l'aide de ses doigts; il sait lire, écrire et nager; mais, médiocre calculateur, il ne connaît bien en somme et ne pratique avec succès que deux sortes d'opérations: il multiplie en temps de paix; en temps de guerre, il soustrait.

Quoi qu'il en soit, sa ressemblance avec notre noble espèce est extrêmement frappante. Des hommes savants s'y sont mê-

me assez grossièrement trompés et sont allés jusqu'à admettre au sein d'illustres compagnies quelques spécimens particulièrement bien kultivés de *teutones voraces*. Peut-être ces Boches de choix ont-ils dû cet excès d'honneur à leur grande capacité? (la capacité du Boche ordinaire varie entre un décalitre et trois décalitres de bière). Au reste, s'il présente avec nous un certain nombre d'analogies, le Boche diffère par mille côtés de l'homme. Il ignore, notamment, le sens des mots: honneur, droit et justice et prend très facilement pour un chiffon de papier le traité le plus solennel.

En outre, il est peu galant. On cite cependant certains troupeaux de *Teutones* qui, en de récentes circonstances, s'effacèrent devant les femmes et les firent passer devant eux... C'était pour les conduire aux balles.

Sa laideur physique et sa grossièreté n'empêchent pas le Boche de ne rêver que conquêtes... Mais, en dehors de son repaire, il n'a jamais su enflammer que des chœurs de cathédrales.

## LA TENUE KHAKI—SON ORIGINE      MIRACLE!... UN BOCHE QUI DIT VRAI!



Dès 1611, les Français qui se trouvaient alors dans l'Inde portaient des habits faits avec un calicot brun, très fin et très léger, qui était déjà appelé *khaki*, à cause de sa couleur.

Dans son admirable "Glossaire anglo-indien", Hobson Jobson, s'exprime ainsi sur le *lakee* (vulgairement *kharki* ou *kharkee*) :

"Ce fut tout d'abord la couleur de l'uniforme des nombreux régiments du Punjab, qui prirent part au premier siège de Delhi.

Depuis lors, cette couleur devint très populaire dans l'armée anglaise des Indes, et, lors des campagnes de 1857-58, à l'époque de l'insurrection des Cipayes, fut adoptée par bien d'autres corps."

Gubbin, qui a raconté dans son volume sur la révolte du pays d'Oudh, *Mutinies in Oudh*, la vie des soldats qui prirent part à cette répression, raconte que les régiments de Lacknow teignaient leurs uniformes en cette couleur *khaki*.

D'autre part, un autre auteur anglais, Cave Brown, l'auteur de *Penjab et Delhi*, place à la même date l'introduction de l'uniforme *khaki* à la place de l'uniforme rouge qui faisait donner aux soldats anglais le nom de *Laal Coortec Wallah*.

### UNE COURONNE GLORIEUSE

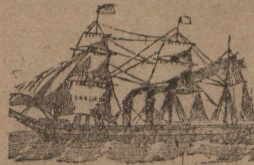
LA couronne portée par les rois de Roumanie a été faite avec du métal provenant de canons capturés par les Roumains en 1877 à la bataille de Plevna.

UN journal boche, le *Munchner Neueste Nachrichten* (Eructez comme après un repas trop copieux, pour prononcer comme il faut) donne quelques lignes très intéressantes, sous la signature d'un certain colonel Medius. Voici :

"Quiconque brûle ou détruit les biens des citoyens pacifiques, sans aucune raison plausible, est un incendiaire criminel et non un soldat."

Amiral von Tirpitz, comte Zeppelin et autres seigneurs de moindre importance, faites votre profit de cette évidente vérité.

### JUSTE RECOMPENSE



L'authentique petite histoire que, dans l'*OEuvre*, raconte Maurice de Waleffe, n'est pas d'hier puisqu'elle date du mois d'août dernier; mais, comme elle prouve que parfois on peut rendre aux pirates allemands la monnaie de leur pièce, elle est toujours agréable à entendre.

Le 19 août 1915, vers trois heures de l'après-midi, au large des côtes d'Irlande, un sous-marin boche s'amusa à défoncer à coups de canon un inoffensif bateau anglais, quand un navire américain s'approcha et demanda humblement la permission de recueillir les rescapés du bateau anglais, en train de se noyer dans les canots surchargés.

Le sous-marin boche ne daigna pas répondre à cette proposition saugrenue, et "continua de tirer". Alors, ô surprise! ô

changement de décor! Le navire soi-disant américain hisse le pavillon britannique, rabat les panneaux qui masquaient ses batteries, et coule le méchant sous-marin en quatre coups de canon! Désastre! Les Boches qui n'ont pas été foudroyés se jettent à l'eau en criant: *kamarad!* C'est au tour des marins anglais de ne pas répondre. Et on les dépêche à coups de fusils, à coups de matraque, comme des rats pesteux.

— o —

### LA PREMIERE VICTIME DE LA GUERRE



Il est démontré— lisons-nous dans le "Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique" — que la première victime des Allemands fut l'instituteur Jules-André Peugeot, caporal au 44e régiment d'infanterie.

Le caporal Peugeot fut tué, le dimanche 2 août 1914, à dix heures du matin, la veille de la déclaration de la guerre; il tomba à Jonchery, près de Delle, où il organisait un petit poste, sous les coups d'un officier allemand, le lieutenant Mayer, du 5e chasseurs à cheval de Mulhouse, qui, à la tête d'une patrouille, s'était avancé en territoire français.

André Peugeot, quoi qu'il ne fût âgé que de 21 ans, s'était déjà fait remarquer de ses chefs par l'ardeur et le zèle qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions d'instituteur.

— o —

### LA BONNE HUMEUR DES SOLDATS FRANÇAIS



Un acteur d'une des grandes scènes parisiennes revient du front, aveugle.

—Mon pauvre ami, lui dit un de ses camarades, tu ne verras plus les feux de la rampe; tu ne paraîtras plus sur la scène, c'est bien malheureux.

—Erreur, mon cher, je viens d'accepter un engagement pour une revue de fin d'année.

—Mais, avec ton infirmité, quel rôle vas-tu pouvoir jouer?

—Je représenterai la diplomatie française dans les Balkans.

— o —

### UNE FLAMBEE D'INCENDIAIRES BOCHES

**E**XTRAIT du Carnet d'un officier de dragons français.— La victoire de Lorraine:

Mais soudain, le spectacle nous glaça... Voici que des flammes marchaient, s'agitaient, couraient comme des feux follets, et que des hurlements éclataient, des cris de fou.

Il n'y avait pas que la ferme qui brûlait, mais des hommes brûlaient aussi, se roulaient à terre, se précipitaient vers les Allemands ou vers nous, brasiers vivants, léchés par le feu. Vingt autodafés crépitaient et couraient, sous la lumière de l'aube rouge qui se levait.

Quelques soldats saxons affolés, entre autres l'un de ces malheureux embrasés, parvenu jusqu'à notre tranchée, que nous pûmes "éteindre" et qui vécut encore deux heures, nous expliquèrent le mystère.

Nous avons supposé quelque épouvantable cruauté allemande. Ce n'était point cela. Voici l'explication : un bataillon avait été envoyé pour prendre la ferme... Une vingtaine d'hommes, munis de leurs engins incendiaires, — une sorte de poudre condensée affectant la forme de pastilles, de macaronis ou de petites lattes de bois — devaient allumer le feu. L'un d'eux, par maladresse, avait laissé les flammes d'une meule allumée s'emparer de ses vêtements, de son sac rempli de ces matières fusibles.

En quelques secondes, il était une torche mouvante. Ses camarades, affolés, ivres pour la plupart, peu sûrs de leurs mouvements, inflammables à cause de la poudre incendiaire qu'ils portaient, et des bidons de pétrole, ses camarades avaient pris feu en lui portant secours. Et c'étaient ces brasiers de chair humaine, éperdus et hurlants, que nous venions de voir flamboyer sous la pourpre éclatante du soleil levant.

— o —

### COMMENT NOUS TRAITERONS AVEC LES ALLEMANDS

M. Charles Sarrus, rédacteur au *Lyon Républicain*, eut l'honneur de s'asseoir au quartier général à la table du général commandant le groupe d'armée de la région.

Le journaliste reçut un accueil des plus cordiaux de cet officier général qui s'illustra bien souvent au cours de la grande guerre à la tête de la brigade marocaine, notamment dans la bataille de la Marne contre la garde prussienne.

Au cours du dîner, plusieurs sujets furent abordés ; mais, sans contredit, la partie la plus intéressante de l'entretien fut

celle où, après avoir envisagé la "victoire immanquable", le général, répondant au journaliste, qui avançait que le traité de paix serait peut-être difficile à élaborer avec des nations aussi fourbes que celles qui nous font la guerre, déclara :

— Les conditions de la paix n'auront même pas à être discutées par l'Allemagne. Nous et nos alliés, nous les lui imposerons de gré ou de force et elle n'aura qu'à se soumettre. Nous n'aurons plus qu'à veiller à leur exécution avec toute la sévérité nécessaire. Croyez bien que cela nous sera facile et que nous n'y manquerons pas.

Ces paroles sobres et énergiques, émanant d'un homme autorisé et valeureux, qui sait par expérience que nos armées sont invincibles, méritaient d'être rapportées. Elles constituent tout un programme.

— o —

### GUILLAUME II PROPRIÉTAIRE



Les Allemands ne se faisaient pas faute, avant la guerre, d'avouer que l'empereur spéculait à la Bourse sur les conflits que provoquait et engendrait sa diplomatie. Ses préjugés féodaux ne l'empêchaient point de recevoir à la Cour comme amis intimes les Ballin, les Friedlander, les Rathenau, les spéculateurs et les industriels, et tous les grands trafiquants de partout, qui lui facilitaient le placement de ses économies royales.

Grand agriculteur pour la galerie, il se trouvait en réalité derrière maints tripotages scandaleux.

Une partie de sa fortune, confiée aux compagnies de navigation allemandes, est

actuellement compromise, mais elle reste quand même des plus imposantes.

Le kaiser a, du reste, su la rendre indemne, en la confiant à toutes sortes d'affaires internationales, qui ont échappé aux calamités de la guerre. Détail plaisant : le kaiser passe pour un très grand propriétaire d'immeubles à New-York et à Sydney, naturellement sous des noms déguisés!

— o —

### LES PROJETS GUERRIERS DU KAISER



L'empereur Guillaume apprit l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche alors qu'à bord de son yacht il assistait aux régates de Kiel. C'est l'amiral von Muller, chef du cabinet de la marine, qui en apporta la nouvelle au kaiser :

Le commandant du yacht attendait les ordres de l'empereur. Devait-on stopper pour permettre à la chaloupe d'accoster? Guillaume II, visiblement fort mécontent d'être interrompu pendant une épreuve sportive aussi intéressante, gardait le silence.

Brusquement, comme la chaloupe approchait toujours et était déjà à portée de voix, il s'avança vers le bastingage, et appelant par son nom l'amiral de Muller, il fit de la main un geste qui signifiait clairement "Attendez! Laissez-moi voir la fin de cette course! A ce soir les affaires sérieuses."

Mais l'amiral de Muller s'obstina. Par une manoeuvre hardie, il donna l'ordre au commandant de la chaloupe de se rap-

procher plus encore jusqu'à raser le yacht impérial.

Profitant de la courte minute où les deux navires se touchaient presque, il prit l'étui de sa jumelle, y placa la dépêche, le ferma, et le lança comme une fronde sur le pont du yacht.

L'étui tomba aux pieds de l'empereur. Celui-ci l'ouvrit, lut la dépêche et pâlit. Puis au bout d'un moment, on l'entendit murmurer distinctement: "Allons, tout est à recommencer!"

Aussitôt que Guillaume II eut fait part à son entourage de l'assassinat de l'archiduc, le yacht impérial mit son pavillon en berne, transmit aux voiliers le signal d'interrompre la course, puis, virant de bord, prit à toute allure la direction de Kiel.

"Tout est à recommencer." Que voulait dire Guillaume II par cette phrase? S'agissait-il des engagements pris à Konopicht, lors de la rencontre de l'empereur et de l'archiduc à la mi-juin? Était-ce le projet d'une coopération militaire prochaine? L'empereur prévoyait-il qu'il faudrait la négocier à nouveau avec le nouvel héritier du trône? Craignait-il des difficultés? Ou bien songeait-il à quelque autre plan que cette mort inattendue venait de détruire?

En tout cas, cette phrase est étrange. Elle indique que l'assassinat de l'archiduc menaçait de compromettre—tout au moins pour un moment—un important dessein.

— o —

Il y a une vingtaine d'années il s'est produit en Chine, un glissement de terrains le long d'une montagne et ce phénomène a mis à découvert environ 7,000,000 de pièces de cuivre qui dataient du 11ème siècle.

## UN BEAU GESTE

**D**ANS la Saxe prussienne, existe un camp de prisonniers qui renferme des officiers belges.

Dans les premiers jours de leur captivité, alors qu'ils avaient déjà pu s'apercevoir qu'ils recevaient exactement, les lieutenants et sous-lieutenants, 60 marks par mois pour pourvoir à toutes les nécessités de la vie et défrayer leurs ordonnances, ils reçurent l'ordre de remettre tous les billets de banque français ou belges qu'ils avaient sur eux (on les avait déjà dépouillés de leur or) afin de permettre aux Allemands d'acheter dans les pays neutres ce qui était nécessaire à leur ravitaillement.

Les prisonniers se concertèrent et, dans un geste admirable, brûlèrent tout leur papier-monnaie plutôt que de permettre à l'ennemi de s'en servir. Or, il y en avait pour plus de cent mille dollars!

— o —

## L'IMMENSITE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

**C**HARLES-QUINT se plaisait à dire que le soleil ne se couchait jamais sur ses terres, bien des souverains et des chefs d'Etat peuvent aujourd'hui dire la même chose, car depuis Charles-Quint les peuples européens ont quelque peu colonisé les pays lointains.

Mais l'empire le plus vaste et le plus partagé est, vous vous en doutez, l'empire britannique. Les terres les plus lointaines, situées sous les latitudes les plus éloignées, où ont cours les langues les plus dissemblables, reconnaissent comme unique souverain le roi George d'Angle-

terre, et voilà à ce sujet des chiffres intéressants.

L'empire britannique est trois fois plus grand que l'Europe, a une population triple de celle de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie réunies; l'empire britannique comprend 691 fois la grandeur de l'Angleterre, il occupe un cinquième du globe terrestre et contient un cinquième de la population de notre planète, c'est-à-dire trois cent cinquante millions d'êtres humains.

D'ici quelques mois, il se peut que cette statistique ne soit plus exacte car l'empire britannique pourrait bien, à l'issue de la guerre actuelle s'enrichir de quelques colonies prises à l'Allemagne.

— o —

## LA CATHEDRALE DE METZ



Actuellement, des travaux souterrains s'opèrent sous la cathédrale de Metz. Comment nous l'avons su, nous ne le dirons pas. Il importe de ne jamais mêler un nom des provinces annexées ou des régions envahies dans nos informations. Ce serait désigner une victime à la barbarie teutonne.

Ces travaux, affirme l'autorité allemande, ont en vue la construction d'un calorifère.

Aussi les Messins sont-ils très inquiets; ils considèrent, eux, que les fouilles effectuées sous leur chère et vénérée cathédrale n'ont d'autre but que d'établir des fourneaux de mines pour faire sauter le magnifique édifice le jour où Metz devra redevenir française.

— o —



## LES LARMES DU KAISER



Il paraît que le Kaiser rouge qui a fait répandre tant de larmes, en verse à son tour. Voici le début d'un article que dans la *Libre Parole*, Drumont consacre à cette crise de sensibilité :

Un de nos confrères nous dit que devant les complications qui surgissent de tous côtés et en envisageant l'avenir qui lui apparaît plutôt sombre, le Kaiser a pleuré. La chose n'est pas invraisemblable; cela ne signifie pas qu'elle soit vraie, mais si elle est vraie, nul ne songera un seul instant à prendre part à sa douleur.

S'il a versé quelques larmes, ce ne sont ni des larmes de repentir ni des larmes de regret. Ce descendant des chevaliers de proie, qui assiste à l'écroulement de ses vastes projets de domination, ne peut répandre que des larmes de rage impuisante et d'orgueil blessé. Il sent venir l'heure des responsabilités et l'heure du châtement; il perçoit sans doute déjà les craquements, sinistres précurseurs de l'effondrement final, et sous son front casqué doivent confusément s'agiter les souvenirs de tous les décrets prophétiques qui l'ont toujours désigné comme le dernier des Hohenzollern.

## UN HOMMAGE SINGULIER

DEPUIS le commencement de la guerre, les gouvernements et parfois les peuples, de leur propre initiative, ont offert aux vaillants rois et généraux qui conduisent au feu les armées alliées, des médailles, des croix et des épées d'honneur. Mais

aucune ville, aucun peuple n'a eu une idée aussi originale que celle des habitants d'une cité de la colonie du Cap.

En effet, les citoyens de Butterworth ont ouvert une souscription publique pour offrir à l'amiral Jellicoe... un balai d'honneur!

Ce balai, tout en argent massif, mesure 29 pouces  $\frac{1}{2}$  de longueur.

Quant au choix, qui paraît étrange, et peu convenable pour un si brave marin, il a été dicté par une raison de symbolisme.

Les habitants de Butterworth ont voulu perpétuer le souvenir de son action militaire en remerciant l'amiral Jellicoe d'avoir balayé les navires allemands qui encombraient les routes principales du commerce maritime.

## L'INFLUENCE DES NOMBRES

UN soldat écrivait à sa femme au mois de mai: "—Vous savez, ma chère Maria, le rôle que joue le chiffre 8 dans notre vie. Je suis brave à la guerre, et qui ne le serait? Mais j'avoue que j'ai un peu peur, un peu seulement, les 8, 18 et 28 de chaque mois. Nous nous sommes mariés un 18 avril! Je suis né le 8 du huitième mois de 1888. Notre petite fille est née un 8 mai. Sur la liste des employés de mon administration j'avais le numéro 180. Il y a deux huit dans mon matricule, et deux aussi dans celui de mon fusil. La première bataille à laquelle j'ai assisté eut lieu un 8. Priez pour moi les 8, 18 et 28."

Ce soldat a été tué le 28 mai.

## LE TROISIEME CHEVRON

PAR chevron, l'on entend parler d'un galon placé en angle sur le bras gauche des soldats français pour marquer leur ancienneté de service. En temps de paix il n'y avait guère que les sous-officiers rengagés qui portaient des chevrons car il fallait cinq ans de service pour chaque chevron; mais depuis cette guerre le gouvernement français a créé le chevron de guerre pour marquer l'ancienneté de service sur le front.

Pour conquérir son premier chevron, un soldat doit avoir passé une année complète dans la zone des armées, c'est-à-dire exposé au feu de l'ennemi, autrement dit, exposé continuellement à la mort. Une fois le premier chevron gagné chaque nouvelle période de six mois complets passés dans les mêmes conditions, donne droit au troupier à un nouveau chevron, et depuis le 2 août dernier, l'on peut voir des quantités de braves poilus qui portent fièrement leurs trois chevrons.

Que de fois ces braves ont-ils vu la mort de près et que de camarades ont-ils vu tomber à leurs côtés.

Si tous les soldats ne peuvent être décorés, le nombre de chevrons est pour tous une sorte de décoration, car ceux qui les ont gagnés, s'ils n'ont pas eu l'occasion de se signaler individuellement, ont couru eux aussi les plus grands dangers.

## RICHESSES DE L'ALSACE-LORRAINE

Les provinces de l'Alsace et de la Lorraine que les Allemands ont arrachées à la France, il y a plus de 45 ans, sont d'une richesse inouïe.

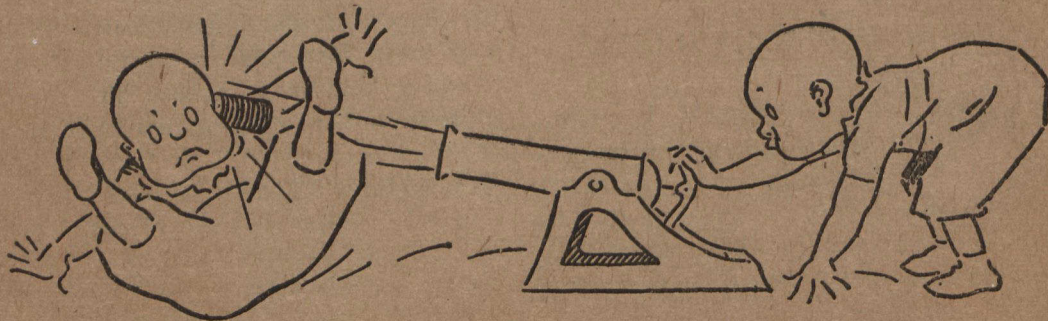
Elles renferment les plus importants dépôts de potasse du monde entier. Depuis que les Allemands possèdent ce pays, ils ont tiré de ces dépôts des bénéfices énormes et en 1913 ils arrivaient à tirer annuellement pour environ \$25 millions tant de potasse que du sel gemme qui s'y trouve mêlé.

Mais un fait qui surprendra beaucoup de personnes, c'est que les mines de fer de la Lorraine fournissent à elles seules la moitié du fer employé en Europe, et que cette province possède de vastes mines de charbon encore intactes.

Pour le charbon seul, la France désire-rait la Lorraine, car elle est obligée d'en importer annuellement plus de 10 millions de tonnes.

Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France augmentera son revenu annuel de plus de \$50 millions. Son retour à la France sera ainsi non seulement une simple question de sentiment mais aussi une source de fortune et d'affaires.

— o —



# LE TUNNEL SOUS LA MANCHE

Il y a longtemps déjà que l'on parle d'un tunnel sous-marin destiné à faciliter les communications entre la France et l'Angleterre.

Divers projets ont été élaborés, étudiés, commencés même, puis abandonnés.

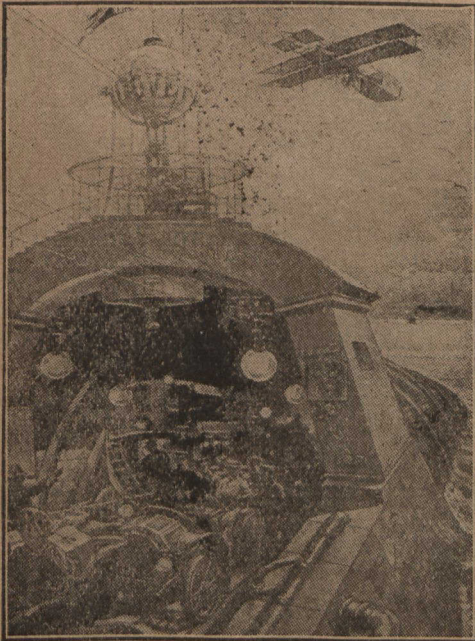
Peu de temps avant la guerre, un ingénieur anglais très connu, M. W. Rose Smith, soutenu par des hommes politiques de grande influence, avait rouvert la cam-

Sa proposition fut soumise au Parlement de Westminster. Dans une brochure l'auteur montrait que l'état actuel des transports entre les deux pays est indigne de deux peuples civilisés. La solidité de l'Entente Cordiale s'était alors manifestée d'une façon éclatante par la décision du Gouvernement Français de concentrer ses flottes dans la Méditerranée.

Les apôtres du projet firent valoir qu'il est de l'intérêt de l'Empire Britannique que l'armée anglaise puisse se porter rapidement à l'assistance des forces françaises, en cas de guerre continentale. Grâce, au tunnel, elle pourra se concentrer sur le rivage français en quelques jours, ce qu'elle ne pourrait faire qu'en plusieurs semaines par voie de mer.

Ils montrèrent encore que le ravitaillement des Îles Britanniques, en temps de guerre, s'effectuerait plus aisément. Quant aux avantages à tirer du tunnel en temps de paix, ils seraient considérables, pour les deux pays directement intéressés comme pour d'autres nations voisines; le prix de transport des passagers et des marchandises seraient réduits dans des proportions sensibles.

La guerre est venue brutalement interrompre ces études et démontrer qu'elles étaient bien fondées. Sans doute, l'Angleterre a merveilleusement réussi le transport de ses troupes et de son matériel en France, mais il n'en est pas moins vrai que le tunnel lui aurait, dans la circonstance, rendu le plus signalé des services.



*Une entrée du tunnel projeté entre la France et l'Angleterre.*

pagne en proposant la construction d'un tunnel qui permettra à des trains électriques de se rendre de Paris à Londres en trois heures et demie.

## "GOD SAVE THE KING"

Que n'a-t-on pas dit à propos de l'origine du "God Save The King"? Les légendes les plus contradictoires s'attachent à son apparition.

Seule l'origine des paroles n'est pas douteuse ; elles sont de Carey, fils naturel du marquis d'Halifax, qui, pour échapper à la misère, se suicida quatre ans après avoir doté l'Angleterre de son chant national.

En ce qui concerne la musique du "God save the King" quelques-uns l'ont attribuée à Lulli, mais voici la version la plus accréditée aujourd'hui, et qui doit être la vraie, s'il faut en croire les intéressants documents découverts par des musicographes de la plus grande notoriété.

En 1741, l'Angleterre était en guerre avec l'Espagne pour la possession des Antilles. A la nouvelle de la première victoire de la flotte britannique, le poète Carey, gagné par l'enthousiasme, improvisa sur des airs populaires, dans une taverne à Cornhill, à l'occasion d'un banquet en l'honneur de l'amiral victorieux, des couplets affectant à la fois la forme du cantique et de la prière. Comme Carey n'était nullement musicien, il s'adressa à un collaborateur plus instruit du nom de Smith, secrétaire et copiste d'Haendel. Il est vraisemblable que l'illustre compositeur, mis au courant de cette association, fit les retouches nécessaires à l'oeuvre en préparation.

L'hymne anglais s'exprime ainsi, en adaptant les paroles françaises au rythme musical :

Dieu, sauve notre roi  
Et fais-lui de longs jours  
Dieu, sauve le roi !  
Fais-le victorieux  
Et glorieux !  
Qu'il règne longtemps !  
Dieu, sauve le roi !

C'est après la révolte de 1745 que ce chant parut pour la première fois dans sa forme définitive.

D'où proviennent les airs populaires qui viennent d'être mentionnés, car l'intérêt qui s'attache à la partie musicale réside tout entier dans la solution de cette question.

D'après le professeur Kling, de Genève, on trouve la base de cette mélodie dans le "Ce qu'e l'Alno," chant national genevois, en patois, destiné à commémorer la victoire des Suisses sur les troupes du duc de Savoie, en 1602, et qui fut chanté l'année suivante dans un banquet patriotique. On peut admettre l'hypothèse que quelques Anglais en séjour à Genève à l'époque où ce chant fut produit, le firent connaître ensuite dans leur pays. Mais l'Allemand Haendel s'en empara et en fit l'hommage, moyennant finances, au roi Georges de Hanovre. A la fin du même siècle, la mélodie passait à nouveau en Allemagne par l'intermédiaire du Danemark.

Cette sorte de lied, populaire en divers pays, explique que, de nos jours, le "God save the King" jouit de ce rare privilège d'être, non seulement le chant national anglais, mais aussi — avec les paroles de

circonstance — d'avoir la même signification en Wurtemberg, en Saxe, en Prusse. en Suisse, au Hanovre, en Bavière et chant patriotique aux Etats-Unis. L'hymne national allemand : "Heil dir im Sieger Krantz" (Salut à toi, couronné de gloire), est le "God save the King" légèrement modifié.

D'autre part, et d'après M. Montorgueil qui dirige avec tant de talent et d'autorité la très instructive revue l'"Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux", le docteur Brewese, qui s'est beaucoup occupé de recherches historiques, est nommé comme pouvant affirmer que ce chant a été composé (en 1605 par John Bull. Le manuscrit original serait encore à Anvers, où, sous le règne de Jacques II. Bull devint organiste de la cathédrale.

Le genre cantique du "God save the King" n'affirme qu'un loyalisme dynastique et ne pouvait suffire à un peuple fier de ses traditions nationales. C'est ce que comprit le grand poète Thompson qui, vers la même époque, imagina le célèbre "Rule Britannia", hymne belliqueux plus maritime que militaire, dont les strophes, d'une grande beauté, célèbrent la force et la puissance de la Grande-Bretagne.

Les peuples moins que toi bénis  
Tomberont au joug des tyrans ;  
Toi, tu fleuriras, grande et libre,  
Enviée et terrible à tous...  
Règne, Bretagne; Bretagne ordonne aux  
[flots :  
Les Bretons ne seront jamais esclaves !

Une mélodie expressive, facile à retenir, du compositeur Arne, encadre ces couplets qui, flattant le patriotisme d'une nation de marins, devinrent de suite populaires.

Jusqu'à ces derniers temps, le "God

save the King" primitif se composait d'une unique strophe. Une seconde vient d'être ajoutée pour associer au chant national les peuples de la plus Grande-Bretagne et des Colonies au-delà des mers :

Bien loin sur l'Océan mouvant  
Retentit l'écho du chant national :  
Dieu protège le Roi !  
Peuple immense et étroitement uni,  
Nous prions pour tous les pays.  
Dieu conserve notre Empire puissant.  
Dieu protège le Roi !

C'est cette dernière strophe qu'entonnent les Canadiens, les Hindous, les Australiens, les Boers, etc. qui, actuellement, ont rejoint sur nos champs de bataille communs leurs camarades de l'Armée anglaise.

Les Canadiens-Français, en souvenir de leur ancienne Mère-Patrie, chantent souvent la Marseillaise, et ils ne pouvaient manquer d'improviser un couplet qui leur soit personnel, c'est celui-ci :

Entendez-vous ces cris d'alarmes  
Qui nous viennent des vieux pays ?  
Descendants de Français : "Aux armes!"  
Canadiens, répondons : "Nous voici!" (bis)  
**C'est le souvenir des ancêtres**  
Qui vibre au fond de tous nos coeurs.  
Comme eux, sans reproche et sans peur,  
Vengeons les martyrs de ces rôtres.  
Aux armes, Canadiens, formez vos batailles  
[lons.  
Versons (bis) le sang impur des assassins  
[teutons.

Ce couplet de Claude Genin, chanté par les Canadiens-Français sur la terre de France, sera, sans nul doute, très sensible aux coeurs des braves poilus français, leurs frères d'armes.

— o —



## UNE FRAUDE DANGEREUSE



UN inspecteur des viandes, à Paris, a fait des expériences sur l'emploi du tabac pour donner du parfum aux viandes et il a annoncé que les résultats de ces expériences ont été particulièrement mortels.

Un chien auquel il avait présenté de bons morceaux de viande de boeuf bien cuits et bien tentants mais qui avaient été imprégnés de l'odeur du tabac, s'est refusé énergiquement à y goûter. Alors il a coupé en petits morceaux cette viande et les lui a fait avaler enfoncés dans de petits morceaux de pain. Le chien, au bout de quelques instants, vingt minutes à peine après avoir absorbé cette viande commença à se tordre de douleurs et il mourut après une agonie longue et très souffrante.

## LE REGIME QUE NOUS DEVONS SUIVRE

UN examen très attentif du coeur chez les personnes qui mangent principalement des légumes et chez d'autres qui vivent surtout de viande, montre que le nombre des battements de coeur chez les premiers n'est que de 58 à la minute, tandis que chez les derniers il est de 72.

En 24 heures cela représente l'énorme différence de 20,000 pulsations.

De ce fait on conclut qu'en été il est préférable de manger principalement des légumes, car le corps, grâce aux battements moins précipités du coeur, se maintient plus frais et en meilleure santé, tandis que, pendant l'hiver, il est préférable de manger beaucoup de viande, car alors les battements du coeur sont précipités et le corps, de ce fait, résiste mieux au froid.

## POUR LES PLANTES EN HIVER



On a expérimenté dernièrement avec succès, à Londres, dans le parc du Régent (Regent's Park), un nouveau moyen de protéger durant l'hiver les plantes du froid sans le secours de la chaleur artificielle.

Des cuvettes à fond de verre, d'environ trois pouces de profondeur, sont disposées au-dessus des plantes de façon que toute la lumière et la chaleur, durant le jour, atteigne les plantes en passant au travers d'une mince couche d'eau.

L'eau exerce une grande influence sur la température; en hiver, elle protège les plantes de la gelée et en été elle les protège contre les chaleurs excessives.

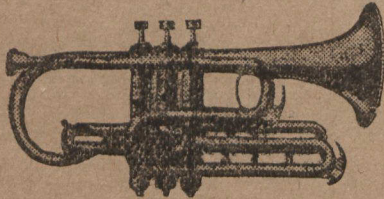
Maison Fondée en 1852.

# Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et  
MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang.,  
Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,  
France, J. W. York & Sons, de  
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal

TEL. BELL MAIN 554



NEW YORK LONDON  
PARIS

*N'oubliez pas Mesdames*

QUE LA

## Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE  
POUR VOS

*Gants, Bas, Corsets, Etc.*

*483, Ste-Catherine Est*

Tel: Est 3341

# " ALLIGATOR "



est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des  
**VALISES, SACS DE VOYAGE, SACO-  
CHES, HARNAIS, ETC.**

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

*Lamontagne Limitée.*

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.

(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES:

**L'ALLIGATOR**

413 ouest, rue Ste-Catherine

**BAZAR DU VOYAGE**

452 est, Ste-Catherine

## L'ABATTAGE DE L'ACAJOU

**I**L faut un jour entier à deux hommes, bons bûcherons, pour abattre un acajou de moyenne grosseur.

En raison des multiples et énormes racines qui forment des saillies tout le tour du pied de l'arbre, il faut absolument construire un échafaud tout le tour. L'arbre est coupé seulement au-dessus de cet échafaud, ce qui fait qu'il reste attaché au sol une souche, du meilleur bois, haute de 10 à 15 pieds.

C'est qu'en effet le volcan, envoyant sa lave bouillante dans le lac situé à peu de distance de lui, en portait les eaux à une haute température. Les poissons, ne pouvant plus y vivre, venaient chercher un refuge dans les roseaux où les indigènes les capturaient facilement.

Mais les habitants n'en durent pas moins fuir devant les coulées de lave qui mettaient le lac en ébullition et qui transformaient tout le pays d'alentour en une immense plaine de feu.

## LE DIEU DU VOLCAN ET LES POISSONS



Entre le lac Albert-Edouard au Nord et le lac Kivou au Sud, dans l'Est du Congo belge, les monts Virungu sont un massif volcanique, dont le cratère principal atteint 3,475 verges.

L'un des volcans du groupe, le Kateruzi, a été en éruption pendant tout le mois de décembre de l'année dernière, crachant sans cesse des tourbillons de feu et des matières embrasées.

Les indigènes, loin de s'effrayer de ce cataclysme, se frottaient de joie non les mains, mais le ventre. Se souvenant de l'éruption d'un sommet voisin, qui s'était produite en 1904 durant tout un mois, ils disaient aux Européens certainement plus inquiets qu'eux : "Dans quelques jours, le dieu du volcan va penser à nous et il ne nous laissera pas mourir de faim. Il va nous envoyer du poisson et nous en mangerons tant que nous voudrons pendant des mois."

## A CONSTANTINOPLE

**L**a population de Constantinople est de près de 1 million et quart d'habitants, mais dans ce nombre il y a près des deux tiers de femmes. Malgré ce grand nombre de sujets du Sultan il paraîtrait qu'il y aurait à peine 10 à 12 milles personnes musulmanes sachant lire et écrire.

## JALOUSIE EXTREME



Lorsque les Américains se mettent à être jaloux, ils n'y vont pas de main morte!...

On a arrêté, il y a quelque temps, à Venice (Californie) un nommé Bours pour avoir rasé complètement la tête de sa femme, âgée de 17 ans, et dont l'abondante chevelure, complétant l'exceptionnelle beauté, faisait l'admiration de nombreux adorateurs.

Cet Othello ne fut satisfait que lorsque —selon son expression— la tête de son épouse fut identique à une bille de billard.



# GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

### RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écriront—Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

### CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

### EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

**Premièrement:** Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles et les ramener à leur force et leur élasticité normales. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

**Deuxièmement:** Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leurs hernies—certains cas étant des plus graves ou des plus anciens.

### ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continuelle—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant, minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

### Le PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est chauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"D", est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui donne la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

### FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force—

Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour—

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fermement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT—ce n'est pas un envoi C.O.D." ou un essai douteux.

### ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouvelé de santé plus précieuse que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute l'information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

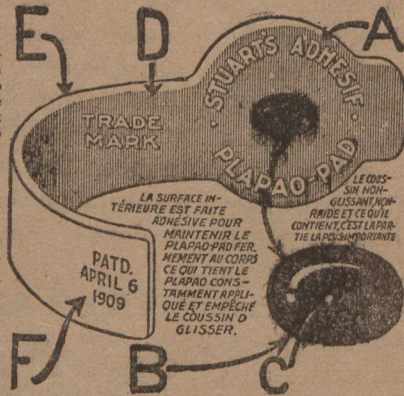
Envoyez ce coupon aujourd'hui à  
**PLAPAO LABORATORIES, Inc.,**  
 Block 2140, St. Louis, M., U. S. A.

Pour un essai gratuit de Plapao et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom .....

Adresse .....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



LA SURFACE INTÉRIEURE EST FAITE ADHÉSIVE POUR MAINTENIR LE PLAPAO PROPREMENT AU CORPS CE QUI TIENT LE PLAPAO CONS-TAMMENT APPLI-QUÉ ET EMPÊCHE LE COUSSIN D' GLISSER.

LE COUSSIN NON-GLISSANT NON-RIGIDE ET CE QUI CONTIENT, C'EST LA RÈGLE, LE GROS SÉRUMINE

PATD. APRIL 6 1909

## L'ANGE DE LA PAIX !



Le Palais de la paix a été inauguré solennellement à la Haye, le 28 août 1913. Bâti sur un terrain d'une valeur de plus de deux cent mille dollars, offert par le gouvernement néerlandais, l'édifice est dû à la générosité du célèbre philanthrope américain Carnegie, à qui il a coûté un million et demi de dollars. L'architecte est un Français, M. Cordonnier, de Lille, membre de l'Institut. Le monument est de style flamand. Il s'élève au milieu d'un parc immense. La grande et la petite salle de justice sont au rez-de-chaussée, la cour d'arbitrage au premier, et au fond est édiflée une magnifique bibliothèque de 10830 verges de rayons. M. Carnegie, dans son discours d'inauguration, a suggéré l'idée "d'un appel de Guillaume II à tous les pays civilisés pour conférer sur les moyens d'assurer la paix du monde." M. Carnegie doit reconnaître aujourd'hui qu'il a eu là une idée assez saugrenue: Guillaume, l'ange de la paix! On ne le voit pas bien avec un rameau d'olivier à la main!

— o —

## LES REQUINS ET LES SOUS-MARINS

UN fait curieux vient d'être constaté par les milieux maritimes. La présence en Méditerranée de nombreux sous-marins a eu une influence sur les requins qui pullulent actuellement au large et qui se sont réfugiés, apeurés, dans nos rades du littoral.

— o —

## LA TRAVERSEE DU CANAL DE SUEZ

DANS le bureau du directeur de la Compagnie du Canal de Suez, on a établi un appareil ingénieux qui permet à celui-ci d'avoir continuellement sous les yeux la position exacte de tous les bateaux qui passent ou sont arrêtés dans le canal.

Un modèle de cet appareil est installé dans l'office à Port-Saïd et c'est de là que tous les ordres sont donnés par télégraphe. La position de chaque bateau étant indiquée par une figure, cela permet de donner rapidement des ordres précis.

— o —

## COMMENT LES FEUILLES PURIFIENT L'AIR



On a calculé que les feuilles d'un seul arbre suffisent pour purifier l'air de tout l'acide carbonique provenant de la respiration d'un nombre considérable de personnes, en tous cas sûrement d'au moins 12 hommes.

Le volume d'acide carbonique exhalé par un homme en 24 heures est d'environ 100 gallons. Or, d'après les calculs très précis du fameux chimiste français Bous-singault, mort en 1887, une simple surface d'une verge carrée de feuilles, en comptant les 2 côtés des feuilles, peut, dans des circonstances favorables, décomposer au minimum, un gallon d'acide carbonique par jour. Il suffit donc d'une surface de feuilles de cent verges carrées pour qu'un homme respire toujours de l'air pur. Or, les feuilles d'un arbre de



**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de **LE SPECIALISTE BEAUMIER** Montréal. A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST, Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



**On Maigrir** rapidement regime

— ET —

**Surtout sans danger**

— AVEC LES —

**Tablettes LeRoy**

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

**LE TRAITEMENT \$3.00**

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **Gratis** contre 4 cents pour frais postaux par

**M. JULES LeROY, FABRICANT,**

Tiroir Postal 2094,

Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les TABLETTES LeROY chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.



VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI CHARMEURS QUE LES MIENS ?

**LE CILOGENE** épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. **Absolument inoffensif.** Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.

**M. JULES LeROY, FABRICANT,**

Tiroir Postal 2094,

Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué.  
Téléphone Lasalle 1186.

grandeur moyenne, présentent une surface de plusieurs centaines de verges carrées. Toutes les feuilles agissent de la même manière et purgent l'atmosphère du gaz pernicieux qu'est l'acide carbonique.

— o —

## UN JEUNE ACADEMICIEN



Quel a été le candidat le plus jeune élu par l'Académie française? Ce n'est ni M. Edmond Rostand, nommé à trente-quatre ans, ni M. Willemain, à trente-deux ans, pas même le duc de Richelieu, nommé en 1720, à l'âge de 24 ans.

C'est Armand de Cambout, marquis de Coislin, né à Paris le 1er septembre 1635, et élu en remplacement de Claude de l'Etoile en 1652, c'est-à-dire à l'âge de dix-sept ans. Il mourut le 16 septembre 1702, après avoir siégé cinquante ans sous la Coupole. Chose non moins amusante, ses deux propres fils lui succédèrent au dix-septième fauteuil; Pierre de Coislin, pair de France, reçu le 11 décembre 1702; et Charles de Coislin, évêque de Metz, reçu le 25 septembre 1710.

Qui se souvient de la nullité de la trinité Coislin? L'Académie, grave femme, en a parfois de drôles... Elle dédaigne les méritants pour se prosterner devant les cascadeurs!

— o —


## LA FORCE DU LION

UN lion âgé de deux ans est capable d'arrêter et d'étrangler un cheval ou un boeuf; il continue de croître jusqu'à l'âge de huit ans, âge auquel il at-

teint son complet développement. Alors, pendant 20 ans ses dents et ses griffes se maintiennent dans un excellent état; mais passé l'âge de 28 ans ses dents et ses griffes perdent vite de leur force et arrivent à ne plus lui être d'un grand secours.

— o —

## LES PAPILLONS INVISIBLES


 En Australie il y a peu de papillons, mais en revanche les phalènes (papillons de nuit) abondent.

On en trouve d'innombrables variétés. Quelques-unes de ces variétés sont étonnantes, elles ressemblent tellement à des feuilles mortes qu'on les prend toujours pour telles.

On ne peut avoir la chance de les distinguer si on ne les voit pas remuer, ce qu'elles se gardent bien de faire tant que quelqu'un les regarde.

— o —

## BROSSE A DENTS VEGETALE

 Une des plus curieuses plantes du monde est celle qui croît à la Jamaïque et que l'on appelle communément "brosse à dents". C'est une variété de plante grimpante dont l'aspect n'a rien de particulier. Mais si l'on en coupe un bout d'une longueur convenable, et si l'on en éraille les deux extrémités, on en fait une véritable brosse à dents. Les indigènes s'en servent couramment et avec des tiges sèches de cette plante, qu'ils broient finement, ils font une excellente poudre pour les dents.

— o —

LA POUDRE A PATE  
**Cook's Friend**

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces  
15c la demi-livre—10c le quarteron.

*Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.*

En vente depuis l'année 1862

Fabriqué par W. D. McLaren, Limitée,  
MONTREAL.

**Un Buste Bien Dessiné**

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



**Les PILULES PERSANES**

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

**INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES**

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité.

- Tordeuses à torchons, de plancher, depuis \$1.75 à ..... \$3.00
- Torchons à plancher, 25c à ..... 50c
- Torchons avec manches, 35c à ..... 90c
- O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à \$1.00
- Poli à meubles ..... 25c
- Epoussettes en plumes, depuis 50c à ..... \$1.50
- Paillassons en acier, le pied carré ..... 65c
- Paillassons en cuir, depuis ..... \$1.75
- Paillassons en coco, depuis ..... \$1.25

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.



**L. J. A. SURVEYER**

QUINCAILLIER

LIMITÉE

52 BOULEVARD ST-LAURENT,

TEL. MAIN 1914

## LES MODES EXCENTRIQUES

## POUR VIVRE CENTENAIRE



Une élégante Parisienne réputée pour sa hardiesse à "lancer" les modes les plus audacieuses (et dont l'admirable beauté excuse et justifie même bien des erreurs de goût) passait l'autre jour place Vendôme. Elle portait un de ces manteaux très serrés du buste et s'évasant considérablement à partir de la taille, dont viennent seulement d'apparaître quelques spécimens.

Sur son passage, l'admiration, l'étonnement et l'envie lui faisaient un sillage qui pouvait passer pour celui du succès.

Un jeune garnement qui s'était égaré dans ces parages, et qui, en vrai gamin de Paris, avait son franc-parler, s'exclama :

"C'est-y pas malheureux, quand on est aussi belle que ça, de s'amuser à faire le carnaval!"

Interloquée, la charmante jeune femme s'arrêta, réfléchit un instant, et prenant dans sa bourse une pièce de monnaie, fit appeler le gamin par son chauffeur et la lui donna.

Elle ne continua pas plus avant, ce soir-là, sa promenade triomphale.

— o —

## L'ARAIGNEE-RADEAU

L'ARAIGNEE connue sous le nom d'araignée-radeau est la plus grande araignée connue dans notre contrée.

Son nom lui vient de ce qu'elle se fait une espèce de radeau avec des feuilles sèches et des brindilles qu'elle assemble au moyen de fils de soie.

C'est de dessus ce radeau qu'elle surveille et poursuit sa proie sur l'eau.

— o —

UN docteur qui s'est occupé pendant de longues années à réunir des informations sur les habitudes des vieillards, affirme avoir trouvé que, contrairement à la croyance générale, la grande majorité des vieillards se couche très tard.

Huit sur dix des personnes qui dépassent 80 ans, assure-t-il, ne se couchent jamais avant 2 ou 3 heures du matin et conséquemment ils passent la matinée au lit.

— o —

## ROND-DE-CUIRISME ABUSIF



L'administration française est d'une implacable rigueur. C'est sans doute ce que doit penser en son for intérieur un riche Portugais auquel vient d'arriver une assez déconcertante aventure.

Il avait fait don à l'Etat d'une somme de 5,000 francs versée à la recette des finances de la Seine, place Vendôme, où cette libéralité fut inscrite avec la mention suivante: "Contribution volontaire aux dépenses nécessitées par la confection des munitions".

Or, peu de jours après, le généreux donateur recevait de ce même bureau un bordereau dont il avait toute raison d'être surpris.

L'Etat lui réclamait 35 centimes, dont 25 pour le timbre de récépissé et 10 centimes pour l'affranchissement de la lettre.

Pour avoir donné 5,000 francs, le riche Portugais constata avec surprise qu'on lui réclamait sept sous.

— o —

# GRATIS !

## EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES  
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM  
DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblerent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le **Réformateur** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

### ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

**Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard**

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

## LA NOURRITURE DU SOLDAT RUSSE

La nourriture du soldat russe est peu connue. Elle ne saurait d'ailleurs plaire au palais d'un de nos soldats. Telle qu'elle est, elle répond pourtant aux goûts nationaux de nos alliés.

La soupe joue un grand rôle dans l'alimentation du soldat russe.

On en fait de différentes sortes : le *bortsch* à base de jus de betteraves aigri, additionné de farine de seigle; le *tschi*, soupe aux choux blancs. Les soldats dans les dépôts peuvent quelquefois avoir aussi de la *suka*, sorte de bouillabaise dans laquelle le fenouil tient la place du safran.

Avec la soupe, le soldat russe reçoit une ration de *betok* ou hachis de viande, ou de la viande rôtie ou bouillie.

A l'occasion des diverses fêtes, les soldats ne manquent pas de recevoir les gâteaux traditionnels: le *koulitch*, espèce de baba, et le *parkha*, fait avec du fromage blanc, du beurre et du raisin de Corinthe.

Comme boisson, le soldat russe n'a que du thé. Le Russe en fait une consommation moyenne de 10 verres par jour, c'est leur breuvage favori.

Mais dans les contrées glacées des Carpathes et de la Galicie, il ne leur a pas toujours été facile de se procurer l'eau nécessaire à la préparation de cette infusion bienfaisante. Aussi usaient-ils d'un

procédé ingénieux. A l'aide de récipients les soldats s'employaient à ramasser la neige qui couvre le sol pour la faire fondre.

De cette façon ils n'ont jamais manqué de leur breuvage favori.

Le soldat russe ne peut plus boire, de même d'ailleurs que les civils, ni le *wiski*, ni le *kivas*, espèce de cidre fait avec des prunes et des poires.

Souhaitons que l'interdiction de l'alcool, prescrite depuis le début des hostilités dans les nations alliées, reste en vigueur après la guerre, car l'alcoolisme est aussi un fléau redoutable pour toutes les populations et un facteur puissant de démoralisation pour les futures générations.

Certes, les soldats des classes aisées doivent regretter les *takouskies* (hors-d'oeuvre) qui ouvrent les bons repas: saumons



Soldats russes s'installant pour leur repas.



# LE SAMEDI

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
DE 40 PAGES

Contient dans chaque numéro :

- Une chronique éditoriale illustrée ;
- Une nouvelle sentimentale ou dramatique inédite et spécialement écrite pour le journal ;
- Une page amusante de "Coups de Piton" ;
- Une chronique médicale ;
- Une Page féminine ;
- Un courrier des curiosités ;

Quantité de gravures humoristiques, de mots d'esprit, d'histoires, et de plus

13 pages d'un feuilleton choisi parmi les meilleurs auteurs modernes.

Et vous avez tout cela pour

**5 CENTS SEULEMENT**

chez les Dépositaires ou chez les Edit.-Prop., Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL  
COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

DES examens pour l'admission au collège des Cadets de la Marine ont lieu dans les centres de la Commission du Service Civil au mois de mai de chaque année, et les candidats reçus entrent au collège vers le 1er août qui suit l'examen.

Les inscriptions pour ces examens sont reçues jusqu'au 16 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil à Ottawa; on peut obtenir de lui des blancs de formules de demande d'entrée.

Les candidats doivent avoir au moins 14 ans, mais pas plus de 16 ans au 1er juillet qui suit l'examen.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur demande adressée à M. G. J. Desbarats, C.M.G., député ministre du Service Naval, Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Député Ministre du Service Naval.

Département du Service Naval,

Ottawa, 12 juin 1916.

Toute publication non autorisée de cet avis ne sera pas payée.

Maison Fondée en 1860

## PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSURÉE

### PERRUQUIER

Perruques et Toupets

- pour -

Dames et Messieurs

Une spécialité

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES  
LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET  
LES SOIREES



SANS



AVEC

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Importateur direct de Paris  
et Londres.



8 Notre-Dame Ouest  
Montreal, P. Q.

TELEPHONE MAIN 6106

et esturgeons fumés, caviar et olives... les gelinottes rôties arrosées de crème aigre gratinée au four et le *koulibiak*, espèce de vol-au-vent farci de poisson et de *visigha* ou moelle épinière d'esturgeon.

Mais ils se consolent en pensant à ce que les Allemands et les Autrichiens sont réduits à manger. Et ils pourront, après la victoire finale, retourner à Pétrograd goûter les vins de Crimée et de Bessarabie avec la joie du devoir accompli.

Mais leur tâche n'est pas terminée et ces braves ont encore un dur labeur avant d'arriver à la fin de leurs épreuves.

— o —

## ETRANGES HOSPICES CHINOIS

Il y a encore très peu d'hôpitaux et d'hospices pour les vieillards et les indigents dans le vaste empire chinois. Cela ne veut pas dire que les Célestes soient fermés à toute idée de charité et de philanthropie, bien au contraire. Ils ont seulement trouvé un système différent du nôtre pour assister les vieillards, et ce système est assez original.

Sitôt qu'un aveugle ou un paralytique se trouve entièrement dénué de ressources par la mort des parents qui prenaient soin de lui, on fait dans son village une collecte en sa faveur.

Le produit de cette quête est destiné à la construction d'une petite maisonnette assez analogue à une niche à chien.

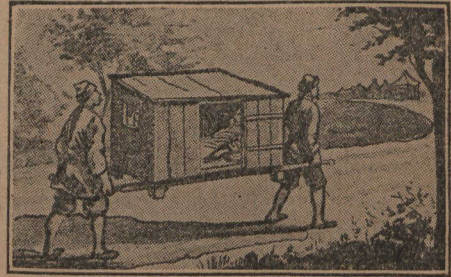
Cette niche est munie à ses deux extrémités d'une paire de brancards qui permettent de la transporter comme une chaise à porteurs ordinaire.

On y installe alors le malade sur une liètière de paille; à ses côtés est placée une

écuelle de bois, pleine de nourriture, et une cruche d'eau.

Cela fait, on porte pendant la nuit l'indigent, jusque devant la porte d'une personne riche ou devant la porte d'une auberge, à un mille ou deux de distance.

Au matin, le maître des lieux s'aperçoit qu'on a déposé un pauvre devant chez lui.



La niche à brancards.

Il lui fait distribuer de la nourriture, lui fait changer sa paille, lui donne des vêtements si besoin est. Puis, lorsque sa conscience lui déclare qu'il a satisfait aux règles de charité prescrites par la morale de Confucius, il fait nuitamment transporter la niche un peu plus loin, à un endroit où d'autres personnes prendront soin de l'infirme.

De la sorte, un aveugle ou un paralytique devient une manière de pèlerin et va, de ville en ville, à travers toute la Chine.

— o —

Le Lord chancelier d'Angleterre ne peut sous aucun prétexte être autorisé à faire un voyage sur mer, quand bien même une petite traversée par mer abrègerait considérablement son voyage. Il est censé veiller jour et nuit sur le "grand sceau" et dans aucune circonstance la sûreté de ce "sceau" ne doit être livrée au hasard d'un naufrage.

Maison Fondée en 1840

**E. AUGER**

**MANUFACTURIER  
ET MARCHAND**

— de —

**HARNAIS, VALISES**

et toutes sortes de réparation

**EN CUIR.**

Nous avons constamment en magasin  
des

Suit Cases et Sacs de Voyages  
à des prix très réduits.

**148 rue Ste-Catherine Est**

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

— LA —

**X X X**

**Farine préparée de Brodie**

La Farine préparée **XXX** de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que:

La Farine préparée **XXX** de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit;

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux;

La Farine préparée **XXX** de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée **XXX** de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

**LA REVUE POPULAIRE**

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ DE 148 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom .....  
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

## UN TRAINÉAU SOUS-MARIN

Il existe aujourd'hui des équipes de scaphandriers expérimentés dans les ports de quelque importance et les chantiers de constructions maritimes ou fluviales.

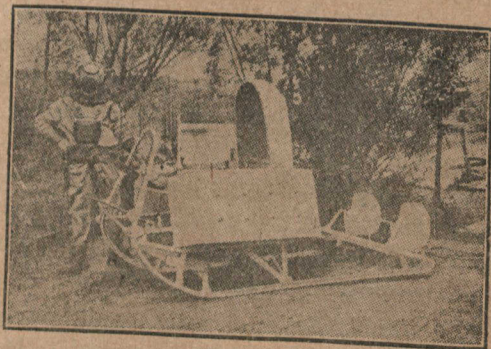
Les pêcheurs d'éponge, de corail, de nacre et de perles ont revêtu le scaphandre afin de plonger plus profondément et de travailler plus à l'aise. On utilise maintenant ces appareils pour rechercher les objets engloutis au fond des eaux, pour faciliter les opérations de renflouage des vaisseaux, nettoyer ou réparer les carènes et pour effectuer toutes sortes d'autres travaux hydrauliques.

Grâce à cette invention, les plongeurs ont pu exécuter de véritables prouesses. Faut-il rappeler les exploits du Français Lambert qui alla retirer des soutes du steamer *Alphonse XIII*, sombré au large des Canaries, et coulé par 180 pieds de fond, huit caisses chargées de lingots d'or; ceux non moins remarquables d'Erostrabe, qui atteignit 170 pieds de profondeur afin de s'emparer des barres d'argent constituant la cargaison du *Skyro*, naufragé sur la côte d'Espagne, aux environs du cap Finistère?

Et, plus près de nous, quelle somme d'énergie et d'audace ne représente pas l'effort dépensé par le Danois Hansen pour amarrer une chaîne à l'arrière du *Lutin* et permettre ainsi le sauvetage de ce sous-marin qui gisait dans la rade de Bizerte, à 130 pieds au-dessous du niveau de la mer! On remonta le courageux scaphandrier presque inanimé et on dut lui appliquer force sinapismes et ventouses pour le rappeler à la vie: sa ténacité n'arracha d'ailleurs aux flots que des cadavres!

Mais bien que l'emploi du scaphandre se généralise de plus en plus, les promenades dans les sombres abîmes de l'Océan ne s'effectuaient pas jusqu'ici aussi facilement qu'une promenade sur la rue. Eh bien, grâce au *trainéau sous-marin* Draeger, le séjour au sein de l'élément liquide est devenu un sport aisé et sans danger.

Lorsque ce curieux engin navigue en surface, remorqué par un bateau à vapeur, on voit seulement émerger des flots une sorte de guérite abritant une tête d'homme revêtu d'un scaphandre perfectionné. Puis, sur un signe de ce dernier, le trainéau s'enfoncé disparaissant en un



*Le trainéau sous-marin Draeger et son conducteur, à terre.*

clin d'oeil aux yeux des spectateurs étonnés.

Arrivé au fond, le scaphandrier, grâce à un téléphone spécial, donne les indications nécessaires à ses compagnons restés sur le remorqueur. Si la plongée s'est faite normalement, le navire propulseur continuant sa marche tire le trainéau sur le sable et les galets.

# MEUBLES

PEUVENT ETRE ACHETES

## AUX ANCIENS PRIX

Deux augmentations consécutives furent faites sur les prix depuis le mois d'avril.

Alors comme protection nous nous sommes procuré avant la hausse un grand assortiment d'ameublement.

**CHAMBRE A COUCHER, SALLE A MANGER, SALON, LIVING-ROOM, BUDOIR, CUISINE, TAPIS, RUGS, RIDEAUX, DRAPERIES, POELES ET FOURNAISES,**

— Ainsi que —

**LITS EN FER ET EN CUIVRE**

VOILA LA SEULE RAISON QUE JE PEUX VOUS GARANTIR QUE

**Mes prix sont plus bas que partout ailleurs**



VOTRE CRÉDIT EST BON

MEUBLES VENDUS  
SERONT EMMAGASINES  
GRATIS JUSQU'A LA  
LIVRAISON

**E. Germain, 963 Ste-Catherine E.**

(Entre Papineau et Cartier)

Téléphone Est 2244

Le scaphandrier tranquillement assis sur son siège peut alors explorer les profondeurs océaniques, visiter des épaves, étudier à loisir les moeurs des poissons ; contempler, par exemple, les rougets ou les dentés, véritables lapins de la prairie sous-marine, qui broutent au milieu des longues algues tandis que les plies progressent par bandes.

Le voyage s'accomplit doucement, car vu sa densité, l'eau amortit les chocs possibles. Quand il veut remonter, l'homme téléphone à ses camarades. Un cercle de bulles gazeuses se forme immédiatement à la surface des eaux, et le scaphandrier ne tarde pas à émerger au milieu de cette masse bouillonnante.

Examinons maintenant la machine qui permet ces originales excursions aquatiques. Comme le montre notre gravure, le siège du traîneau, surmonté de la coquille qui abrite le plongeur, repose sur deux glissoirs en fer allongés, recourbés à l'avant et rattachés par un arc elliptique.

A droite et à gauche, se trouvent les réservoirs d'acier pour emmagasiner l'air comprimé. Entre les tiges d'avant, on remarque les gouvernails de profondeur que le scaphandrier commande de sa place ainsi que les gouvernails courbes situés à l'arrière. Des soupapes munies de robinets d'arrêt à portée de la main lui permettent également l'admission et l'expulsion du gaz des cylindres.

On a calculé la capacité de ces réservoirs de façon que lorsqu'ils sont pleins d'air comprimé, le traîneau flotte à la surface. Mais, pour plonger, le scaphandrier doit actionner les gouvernails de profondeur ou procéder à l'évacuation de l'air des cylindres.

De la sorte, le véhicule atteint les fonds sans la moindre difficulté, sans le plus pe-

tit heurt. Quand son conducteur veut le faire monter ou descendre, en cours de voyage, il se sert des gouvernails de plongée et ne consomme de l'air comprimé que pour atteindre ou quitter les grandes profondeurs.

Nécessairement le scaphandrier emporte avec lui, dans ses explorations sous-marines, la provision d'air nécessaire ou pour mieux dire, il endosse une sorte de sac comprenant un matériel capable de revivifier l'air expiré.

La capacité d'absorption de la cartouche de potasse qui s'épuise au bout de 3 heures environ, limite la durée des explorations sous-marines avec le traîneau Draeger.

D'autre part, au lieu des habituels disques de plomb, notre scaphandrier porte sur sa poitrine une bouteille d'acier contenant de l'air ou de l'oxygène comprimé. Veut-il remonter seul à la surface, en cas de danger, il lui suffit d'ouvrir le robinet de ce récipient dont l'air en s'échappant gonfle son vêtement et lui fournit la force ascensionnelle.

Si on remorque le traîneau à une assez grande vitesse, la coquille disposée derrière le siège protège son pilote contre le remous, en sorte que les courants sous-marins ne l'incommodent pas. Le jour, il peut travailler par des fonds de 130 pieds sans le secours d'aucun éclairage artificiel, mais naturellement, la nuit ou par un temps sombre, on doit le munir de lampes sous-marines ou adjoindre au traîneau des projecteurs électriques recevant le courant du navire remorqueur.

En définitive, cette invention ne manque pas de trouver des applications industrielles ou sportives.

Le Fromage à la Crème

# Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS  
EN POTS



LE PAQUET DE 10¢

## CHEESE

Hum...! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté à notre

## BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

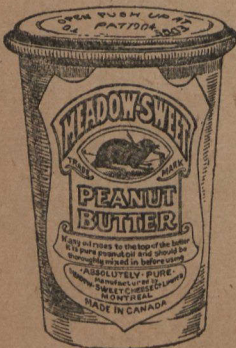
ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO.,

MONTREAL.



# Production du Tabac Canadien **ROSE QUESNEL**



Champ de démonstration à St-Césaire, et Entrepôt de la Société  
Coopérative des Planteurs de tabac de la Vallée d'Yamaska.

La province de Québec produit annuellement, sur une étendue d'à peu près 12,000 acres, plus de 10 millions de livres de tabac.

Dans certaines régions de la province, la production du tabac est devenue une science, tandis que dans d'autres il ne s'est fait aucun progrès dans les méthodes de culture.

Voilà pourquoi il se produit peu de bon et beaucoup de mauvais tabac.

Quelques planteurs cependant, dont le nombre augmente heureusement d'année en année, ont réalisé que la culture intelligente et raisonnée du tabac assure des profits rémunérateurs.

Ces planteurs ont étudié les différentes phases de la culture de cette plante et ont développé une habileté consommée dans la manière de semer, cultiver, récolter, sécher le tabac, ce qui leur permet d'offrir sur le marché un produit supérieur. Dans certains districts ils se sont formés en coopératives, ont construit des séchoirs modernes et ont réussi de cette manière à produire un tabac Canadien, l'égal sous tous les rapports des meilleurs tabacs importés.

C'est avec des tabacs obtenus de ces planteurs que le tabac

## **ROSE QUESNEL** Tabac à Fumer DOUX ET NATUREL

est fabriqué et c'est ce qui fait qu'il est le tabac Canadien naturel le plus populaire sur le marché: un tabac doux, agréable, d'une combustibilité parfaite, d'un arôme caractéristique et ne brûlant pas la langue.



Essayez-en un paquet



Chez tous les marchands.

LE TABAC ROSE QUESNEL est fabriqué de tabac Canadien naturel de choix, scientifiquement cultivé, récolté, séché et ayant subi une maturation parfaite. Il est garanti pur et exempt de toute sophistication et de "monillade."

The Rock City Tobacco Co. Limited.



J  
O  
F  
F  
R  
E

Le Nom de ce Grand Général Français est  
connu du Monde Entier

comme étant synonyme de **supériorité**, de **haute valeur** et  
d'**endurance**, de même

**LES BANDAGES MARTIN**

sont reconnus de tous ceux qui les ont portés comme

**ETANT SUPERIEURS**

à tout ce qu'il y a sur le marché; ils sont

**D'UNE DURABILITE**

à toute épreuve et la meilleure **VALEUR** pour le prix.

☞ **DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE ILLUSTRE** ☞

MAISON ÉTABLIE  
EN 1856



TÉLÉPHONE BELL  
MAIN 4732

ASSORTIMENT COMPLET DE

Bandages Herniaires, Appareils Orthopédi-  
ques, Membres Artificiels, Supports,  
Bandes Abdominales, Bas Elastiques, Etc.

☞ **EN MAINS OU FAITS SUR COMMANDE** ☞

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

**C. MARTIN, 36-38 rue Craig Est**  
**MONTREAL**

## LES GRANDS MAGASINS DE PARIS

JUSQUE vers 1850 il n'existait pas, même à Paris, de magasins de nouveautés, ayant l'importance qu'ont aujourd'hui quelques-uns des grands magasins des villes secondaires de la province. Le Bon Marché a été fondé en 1852, le Louvre en 1855, la Belle Jardinière en 1856, la Samaritaine en 1859, le Printemps en 1865. Leur vogue précéda à peine la création des grands établissements de crédit qui facilitèrent la concentration des capitaux dans le monde.

Voici quelques données qui feront juger de l'importance des trois principaux d'entre eux, principalement du premier cité, le Bon Marché.

Le Bon Marché créé en 1852 arrivait à faire en 1856 un chiffre d'affaires de \$100,000 environ; mais en 1863 il atteignait déjà le chiffre annuel de \$1,400,000; en 1869 celui de \$4,200,000; en 1895 celui de \$32,000,000; en 1904 celui de \$38,000,000; en 1909 celui de \$42,000,000; en 1910 celui de \$45,400,000 et enfin en 1913, l'année avant la guerre, il avait dépassé dans son année le formidable chiffre d'affaires de \$50,000,000.

Le Louvre faisait déjà en 1875 un chiffre d'affaires annuel de \$8,000,000 et en 1910 il dépassait les \$30,000,000 annuellement.

La Belle Jardinière, à Paris et dans ses succursales de province faisait en 1913 près de \$10,000,000 d'affaires annuellement. Elle a à Lille et à Paris deux usines où elle occupe 1260 ouvriers et ouvrières, et elle occupe en outre plus de 5,000 ouvrières à domicile.

On ne peut parler des grands magasins du Bon Marché sans dire un mot de l'organisation de ses cuisines.

Ces cuisines sont les plus grandes cuisines du monde, elles fournissent la nourriture à tous les employés de la maison qui sont plus de 4,000. Le plus petit chaudron peut faire cuire 19 gallons; le plus grand 94 gallons. Il y a 50 lèchefrites qui peuvent chacune faire cuire 300 côtelettes à la fois ou frire 220 livres de pommes de terre. Quand l'on sert des omelettes à déjeuner il en faut 8,000, soit 2 par personne. Les machines spéciales qui font le café en font 190 gallons par jour. Le fonctionnement de ces cuisines monstres nécessitent l'emploi de 60 cuisiniers et de 100 aides.

— o —

**L'Utile  
et  
l'Agréable**

Nos lectrices et lecteurs ont pu remarquer que, dans chaque No de la REVUE POPULAIRE, nous publions des travaux d'amateurs, des travaux féminins et autres qui peuvent être d'une bonne utilité dans chaque maison. Ces départements que nous perfectionnerons encore répondent à un besoin et leur oeuvre utile est encore augmentée par nos pages d'annonces où le public peut recueillir des précieuses informations et des suggestions pratiques pour ce qui est nécessaire dans une maison.

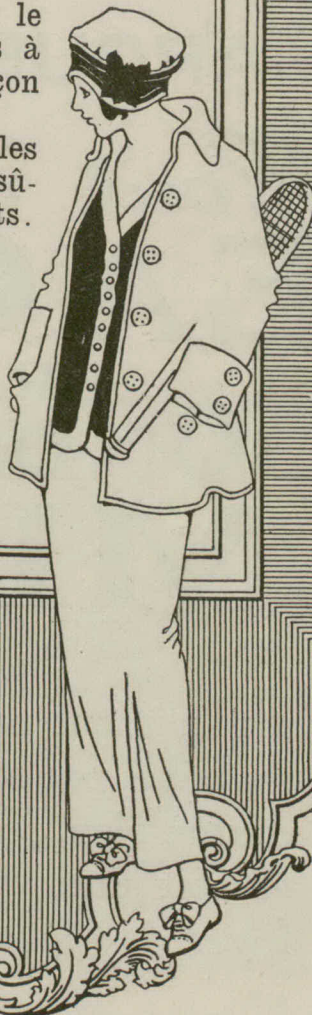
Costumes en toile, en flanelle, en piqué ou en serge, pour le Tennis, nettoyés à sec et d'une façon supérieure.

Vous pouvez les confier en toute sûreté à nos experts.

DECHAUX FRERES  
EXPERTS  
NETTOYEURS  
FRANÇAIS

Téléphone Bell Est  
51 - 52 et 301

Succursales:  
197 Ste-Catherine Est  
710 Ste-Catherine Est  
Atelier:  
661 rue Montcalm



**Lait  
Condensé  
BORDEN'S  
MARQUE "EAGLE"**

*Gail Borden*  
**EAGLE**  
BRAND  
**CONDENSED  
MILK**  
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable  
au bébé pour qu'il digère bien,  
dorme bien, se porte à merveille  
et soit une vraie joie pour le  
foyer.

**Borden's Milk Co, Limited, Montreal**